

Angels.)

RECUEIL DE PLUSIEURS  
PLAISANTES NOUVELLES,  
APOPHTEGMES, ET  
RECREATIONS  
DIVERSES.

*Fait François, par M. Antoine Teyron.*

*Le tout Nouuellement mis en lumiere, pour  
la Recreation & passetemps  
de chascun.*



A ANVERS,

Chez Henry Heyndrick, au Cemitierre  
nostre Dame, à la fleur de Lis.

1 5 7 8.

*Avec grace & Privilège pour dix ans.*

468  
1576  
L'Extraict du Priuilege.

**P**AR Grace & Priuilege du Roy , est permis à Henry Heyndricx, Imprimeur & Libraire juré en la ville d'Anuers, que luy seul & sans autre ; pourra imprimer, vendre & distribuer par tous ses Pays-bas *Le Recueil de plusieurs Plaisantes Nouuelles, &c.* & ce tant en langage Flamé que François. Defendant à tous Imprimeurs & Libraires de n'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer autres exemplaires qu'aura imprimé ledit Heyndricx & ce deuant le terme de dix Ans: sur paine de confiscation des Liures contrefaits, & de vingt pattars d'amende, pour chascun exemplaire: comme plus amplement il appertés Originaux, donnez à Bruxelles au conseil priué le viij. Iour de May, & au Conseil de Brabant le xx. May 1576.

Signé I. de la Torre  
& I. de Perre.

# A TRESSAGE, DISCRET

ET VERTVEUX IEVNE HOM-

me, Jacques de la Faille le jeune,

Port'-enseigne de la vaillante cōpagnie

des enfans d'Anuers : Antoine

Tiron desire Salut &

tout bon-heur.

**D**E P V I S le iour, que ie vey au vêt  
voller ce guidon de la bande de  
bon vouloir, fleur & essite de la jeu-  
nesse d'Anuers, qui de cœur si franc,  
allegre & prompt & en tēps de neces-  
site si vrgente, se vouã du tout au ser-  
uice de son Prince & à la defense de la  
Patrie, ie louay grãdemēt & estimay  
auecques la meilleure & plus saine  
partie des Bourgeois de ceste ville, v-  
ne tant louable & si bōne alliance, en  
cause si sainēte & legitime. Et nō seu-  
lement cela, mais aussi j'ay tousiours  
eu vn continuel desir de tesmoigner  
par quelque escrit à la posterité, l'ad-  
miratiō & merueilleux contentemēt

A

qu'a

qu'a receu d'une si sainte entreprise  
toute la Gaule Belgique: ce que j'euf-  
se faiet sans la charge extraordinaire  
qui m'est tombée sur les espauls, &  
feray quād il plaira à Dieu m'en pre-  
ster les moyēs. Et à fin de tesmoigner  
par quelque indice de ceste mienne  
affectiō, ayant depuis quelque moys  
en-ça translaté & faiet François vn  
liuret contenant plusieurs ioyeux  
comptes, tours, faceties, ruses & plai-  
santes rencontres estant prest à impri-  
mer ie l'ay bien voulu dedier à vous  
qui meritoiremēt estes le port'-ensei-  
gne de ceste compagnie tant gaillar-  
de, vaillante & deliberée. A quoy i'ay  
principalement esté induit, oultre le  
motif & occasion ia deuant declarée,  
par la renōmee d'une infinité de gra-  
ces & vertuz qui en vous reluisent,  
comme en celuy qui est amateur de  
tous arts & bonnes sciences, & qui  
par

par la felicité de vostre bon esprit, frequentant maintes contrées, auez tresfacilemēt acquis la cognoissance des mœurs & langages d'icelles: qui est vn point bien digne de grande louange, tellement qu'a bon droict se peut de vous dire, ce que Homere extollāt Vlisses a voulu de luy dire:

*Qui maintes nations a banté & leurs villes,  
Et a appris leurs mœurs & polices ciuiles.*

Je ne diray ici rié de vostre singuliere courtoisie & humanité, qui vous est si naturelle & familiere & de laquelle vous sçauuez si dextremēt vser en tous endroiets, et singulierement en commune conuersation, que par le moyen d'icelle vous est aisement acquise et captiuée l'amitié et beneuolence de chascun; sans que ie touche aux autres vertuz vostres, si rares et excellentes, qu'elles vous rendent admirable et digne exemplaire et mi-

A 3 roir de

roir de la jeunesse. Il vous plaira donc  
recevoir, et prendre de bonne part, ce  
nostre petit labeur qui vous est dedié  
suiuant vostre courtoisie accoustu-  
mée, sans auoir esgard à sa bassesse:  
mais au bon vouloir de celuy qui de  
toute son affection le vous offre et  
presente, pour le gage de quelque au-  
tre ceuure de meilleure estoffe, si  
nous apperceuons que nostre des-  
voir vous soit en ce aucune-  
ment agreable. A An-  
uers, ce quinziésme  
iour d'Octo-  
bre, 1577.

De deux Merciers qui voulurent prendre leurs  
 passetemps d'un esprit nocturne, &  
 comme il les en paya.



**D**E Vx Merciers de Paris passerent en  
 Angleterre, & aduint qu'ils furent  
 logez en vne hostellerie ou regnoit  
 vn esprit: & ainsi qu'ils eurent au soir  
 faict bone chere, & qu'ils eurent esté  
 ioyeux, ils furent aduertiz que si d'adventure il  
 leur aduenoit d'ouir de nuit vn esprit nommé  
 Geoffroy à la grād dent, qu'ils n'en fussent point  
 espouentez, car bien qu'il feisse beaucoup de  
 bruit & rabastement en la maison, si estoit il ser-  
 uiable, & ne faisoit mal à personne. Ces bons  
 marchands oyans cela, renouuellerēt leur bon-  
 ne chere sans engendrer melancolie, & apres  
 soupper, s'en allerent tous deux ensemble cou-  
 cher en vn liēt. Apres qu'ils furent couchez &  
 la chādelle esteinte, l'vn d'eux auança son fessier

tout nud hors du liēt, & lascha vn gros & clair  
pet disant : voila pour Geoffroy. Adonc il fut  
tout esbay qu'il sentit vne paulmée sur son bro-  
dier nud, comme s'il eult esté frappé du plat de  
la main, & eitant à ceste occasion espouanté, il  
se mussa la teste au liēt, & n'osa plus sonner mot.

*De deux Bourgeois, & d'un iuge qui prenoit dons,  
aussi bien d'une partie que d'autre.*

**V**N Bourgeois auoit vne cause en droiēt, &  
sen alla au iuge & luy fit present d'un cha-  
riot. Sa contrepartie fut de ce aduertie, & don-  
na au iuge deux cheuaux pour conduire le cha-  
riot. Et quand ce vint à vuidier le proces, la sen-  
tence fut donnée contre celuy qui auoit donné  
le chariot au iuge, parquoy il dist: O mon cha-  
riot tu ne roulles point bien maintenant. Adóc  
luy respondit le iuge, il ne peut aller autrement  
qu'il n'est tiré par les cheuaux.

*D'un sot, qui reprocha à un homme, ainsi qu'il  
disnoit avec son Seigneur, qu'il  
auoit long nez.*

**E**N France il y eut vn Abbé qui auoit vn fort  
gracieux sot qui iamais ne contristoit per-  
sonne ne de paroles ne par effect, quoy qu'on  
leust fort esineu à corroux. Aduint vne fois que  
l'Abbé auoit inuité à disner vn personnage es-  
tranger fort honorable, & auoit vn fort long  
nez, aussi aduint il bien quelque foys qu'on a  
quelque





quelque default au nez. Et comme on estoit assis à table pour dîner, ce sot se print à le regarder, estant esmerueille d'un si grand nez, & quand il'eut assez regardé il s'alla accouder sur la table tout droict deuant ce Seigneur, & luy dist: comment as tu vn si grand nez, d'ou vient cela? De quoy, ce personage grandement honteux, ne se peut tenir de rougir. L'Abbé dist à ses seruiteurs, chassez moy ce sot d'icy. Parquoy les seruiteurs le chasserent, le battant hors de la sale, & luy disans va t'en d'icy sot que tu es à la malle heure. Le sot pensa en soy mesme, tu as tout gasté il te fault estre dehors pour rabiller le mal que tu as fait. Donc quand le sot pensa que ce qu'il auoit dict estoit oublié, il retourna en la sale: sans autrement s'en soucier il s'en courut droict à la table, & finalement il s'appuya comme deuant, sus la table, disant: O quel gentilioli petit nez tu as. Alors fust cest hoste encores plus

A s hon-

honteux que parauant, & fut le sot de rechef chassé de la sale. Nô gueres apres, retourne encore ce sot comme deuant, & luy dist: Dieu doit que tu ayes vn nez ou que tu n'en ayes point, qu'ay-ie à faire avec ton nez? Alors auoit il tout gaité sans remede. Ainsi en aduiét il aux flatteurs & flagorneurs qui, bien souuent extolent quelqu'vn dont ils reçoient plus de honte & deshonneur que d'honneur ou de profit.

*D'un sot qui chia en ses chausses, comme il estoit assis avec son Seigneur en vn chariot.*

**L**Ay ouy conter pour chose vraye que le tresillustre Prince Electeur de Saxe auoit vn sot, lequel estoit appellé Colin Nar, duquel on pourroit escrire beaucoup de choses. Aduint vn iour que le Prince estant à chariot avec encores trois ou quatre nobles Seigneurs & le sot en leur cōpagnie, lequel fut si pressé de faire ses necessitez qu'il laissa tomber vn loppin en ses chausses, de quoy le chariot fut incontinent plein de puanteur. Et pourtât le Prince & les autres Seigneurs commencerent à demander l'vn à l'autre que c'estoit qui puoit ainsi, mais personne d'entre eux n'en scauoit rien. En fin le Prince eut à dire: I'oseroye bien gager que le sot a chié en ses chausses. A ceste parole le Sot fut subit prest de respondre, & dist: gage Frederic, gage tu gageras: car le nom du Prince estoit Frederic, & à la verité le soit auoit embrenné ses chausses, & pourtant il luy disoit qu'il gageast, car il estoit assure

asseuré qu'il ne perdrait point.

*Du mesme sot, qui descendit de son Cheual  
pourtant qu'il fiantoit.*

**O**N dict du mesme Colin Nar, que le Prince luy tenoit tousiours vn petit Cheual, & aduint vn iour que son cheual clochoit par le chemin, parquoy il y eut vn gentilhomme qui le print en croupe, & aduint de rechef au sot qu'il fut pressé de faire ses necessitez parquoy il luy eschappa vn petit pet. Ce que le gentilhomme ouit, & ietta le sot ius du cheual en luy disant: si tu veux chier il te fault trotter à pied. Le Sot retint ceste parole, & comme depuis il cheuaucha son petit Cheualin, il lascha aussi vn pet si hault que le Sot l'ouit bien, parquoy il descendit du cheual & luy osta la selle laquelle il mit sur sa teste, & ainsi se print à toucher son cheuallet deuant luy avec vne verge, disant: Ainsi faiet on à ceux qui chient, si tu sçais chier, aussi te fault il aller à pied. Le Sot pensoit que le cheual alloit à pied pourtant qu'il n'auoit point la selle sur le doz, & luy sembla qu'il cheuauchoit à cause qu'il auoit la selle sur la teste.

*D'une Vesue, qui fait preuue de la Loyauté  
de ses amoureux.*

**V**N Bourgeois auoit troys filles, dont les deux estoient belles lesquelles furent assez tost mariees, la troisieme estoit laide, à cause de quoy elle n'auoit point d'amoureux. En la mesme

me ville estoit vn vieillart homme riche qui eut  
 compasïon d'elle & l'espoufa. La fille le tint en  
 honneur & luy porta amour & reuerence pour-  
 tant luy fit il donation de tout son bien, & apres  
 qu'il fut trespasïé elle eut des amoureux à foisô,  
 tellement qu'il y auoit grande presse à qui l'au-  
 roit & ne failloyent point toutes les nuits à ve-  
 nir iouer. De ceste maniere de faire murmuroy-  
 ent fort les voisins, se plaignans qu'a l'occasion  
 d'eux ils ne pouoyent prendre leur repos: mais  
 la bône dame ne faisoit point cas des poursui-  
 tes de ces amoureux, car elle iugeoit bien qu'ils  
 cesseroient d'eux mesmes quand ils verroyent  
 qu'ils ne la pourroyét auoir. Ce qui aduint aus-  
 si, car ils se laisserent tous excepté troys qui ve-  
 noyent encores toutes les nuits deuât son huys,  
 l'vn venoit iouer entre sept & huit, l'autre à neuf  
 heures, & l'autre à dix heures du soir. Ceste ieu-  
 ne veufue pense en quelle maniere elle se pour-  
 roit aussi deffaire des autres troys & pour ce fai-  
 re elle s'en alla conseiller à vne femme ancienne  
 pour sçauoir d'elle lequel des troys elle prédroit  
 pour mari, car ils ne se vouloyent deporter de  
 leur poursuite. L'vn d'iceux estoit Escolier, l'aut-  
 re estoit gentilhomme, & le troisieme estoit fils  
 d'vn bourgeois qui auoit office en sa ville. Ceste  
 dame ancienne luy dist, tu n'en prendras pas vn  
 des troys, car ils ne te cherchent point, mais ton  
 bien: quand tu estoys en la maison de ton pere  
 encores poure, personne ne te cherchoit, mais  
 maintenant que Dieu t'a donné du bien ils courêt  
 apres

apres toy. Et la venue luy demande, comment  
 donc m'en pourray- ie deffaire? La dame luy en-  
 seigna ceste maniere, laquelle elle suiuit aussi.  
 Quand le premier fut venu, elle le reçeut en sa  
 maison, luy couurit la table & luy bailla à man-  
 ger & à boire, disant: tu viés ici me faire l'amour,  
 mais ce n'est point pour mon honneur que tu  
 me cherches, car quand i'estoye poure, tu ne  
 me cognoissoys pas, mais si c'est par honneur  
 que tu me prochasses & demandes, ie veux es-  
 prouuer ce que tu voudroys faire pour l'amour  
 de moy. A quoy le compagnon respondit en ce-  
 ste sorte, & dist: tout ce qu'il me sera possible fai-  
 re pour l'amour de vous, ie le feray de tresbon  
 cœur, voire iusques à endurer la mort. Accou-  
 stre toy de cest habit blanc & t'en va ci derriere,  
 là est mon voisin en vn cercueil lequel est mort,  
 oste le de ce cercueil & te mets en sa place ius-  
 ques à ce qu'on sonne à matines, pren ce sac  
 mets le mort dedans & le m'apporte ici, & alors  
 ie te donneray vne bonne parole laquelle sera  
 oui. Ce bon compagnon respondit, cela feray- ie  
 volontiers, cela est peu de cas, & ainsi il fit com-  
 me il luy auoit esté commandé. L'autre vint pa-  
 reillement à son heure accoustumée, avec lequel  
 elle tint les mesmes propoz, & le vestit à la guise  
 d'un ange, & luy donna vn cierge beny en sa  
 main, & l'enuoya au mesme lieu, à fin qu'il se tinf  
 se là assis avec sa lumiere iusques au point du  
 iour, & quād tu m'apporteras les morts, adonc  
 diray- ie ouy, & sy en alla aussi & feit cōme elle  
 luy

8

luy auoit commandé. Celuy qui estoit en la biere regarda par vne fente & aperçeut l'ange venir & pésa en soy mesme icy va il de la vie, & l'ange demoura là apres assis. La damie enuoya aussi le troisiésme en ce lieu, & luy bailla vn grand croc en sa main: celuy qui estoit au cercueil veid aussi venir le diable, ce luy sembloit, & fut si effroyé qu'il conchia toutes ses chausses. Le diable vouloit pigner l'ange avec s<sup>o</sup> croc, mais l'ange se seignant du signe de la croix, luy donna du cierge en son museau, tellement qu'ils commanderent à s'entrefrotter fort & ferme l'vn l'autre. Celuy qui gisoit en la biere ne pensoit autre chose sinon que le debat d'entr'eux ne se faisoit sin<sup>o</sup> pour auoir son ame, parquoy il esleua la couuerture du cercueil & en sortit incótinent. L'ange & le diable voyans cela, s'en fuirent pareillement l'vn deça l'autre dela, & par ainsi fut la bonne dame deliurée de ses amoureux.

*D'un paysant du pays de Swaue qui  
iamais n'auoit beu de vin.*

**V**N Swaue prit son chemin pour aller à Rome, & quád il fut venu en Italie on luy presenta de fort bon vin deuant, & comme il n'eust de sa vie beu de vin, il ne scauoit pas que c'estoit qu'il beuuoit; Et ainsi il appella l'hoste & luy demanda quel iust & boisson c'est là qu'il luy auoit tiré. L'hoste entendit incótinent quel hoste il auoit en sa maison, & luy dist: ce sont les larmes de Iesus. Adonc le Swaue leua ses yeux au ciel, disant

disant: O Dieu, pourquoy n'as tu ausi pleuré en  
noltre contrée ?

*D'un ieune garçon, qui auoit pœur que le prestre  
ne luy compast la langue.*

LY auoit en la ville de Campen vn ieune gars  
lequel on souloit menasser à chasque faute  
qu'il faisoit que le prestre luy arracheroit la lan-  
gue. Or quand au temps de confesser il fut venu  
deuant le prestre, & il eut racoté tous ses pechez  
tellement qu'il ne sçauoit plus que dire, le pre-  
stre luy demâda s'il ne sçauoit plus rien. A quoy  
il respondit, non. Et alors le prestre selon la ma-  
niere accoustumée luy voulut bailler absolutiō  
& luy mit la main sur la teste: Adonc pensa ce  
ieune gars en luy mesme, maintenant me veut il  
ici tenir ferme pour m'arracher la langue, par-  
quoy il se despectra des mains du prestre & fit  
vn fault à quartier, disant à haute voix, nô Mon-  
sieur non, ie cognoy bié voz tours & ainsi il s'en  
alla à la maison sans estre absout.

*D'un Orateur, qui fit vn pet deuant  
l'Empereur.*

VN temps qui fut, il y eut vn Orateur qui de-  
uoit faire sa harangue deuant l'Empereur  
au nom de la Repub. de Florée. Cest Orateur  
qui estoit gros & gras & fort replet, se ployant  
pour faire la reuerée lascha de fortune vn gros  
pet, parquoy se tournant arriere il dist à son fes-  
sier, si tu veux parler ie me tairay. Adonc se print  
l'Empe-

l'Empereur à rire & luy accorda ce qu'il demandoit à cause de sa courtoisie & gracieuseté.

*D'un paysant, qui mangea le tillet des receptes ordonnées du Medecin, a deux foys.*

**I**L y auoit vn pitaut de village lequel estoit malade, il s'en alla au medecin & luy declara son mal : auquel dist le medecin, ie vous ordonneray quelque chose que vous prendrez moitié au matin & moitié au soir, ainsi il luy escriuit vne recepte. Avec laquelle ce bon Ian s'en alla en sa maison & couppa ceste recepte en deux parties, & mangea ce papier à deux foys.

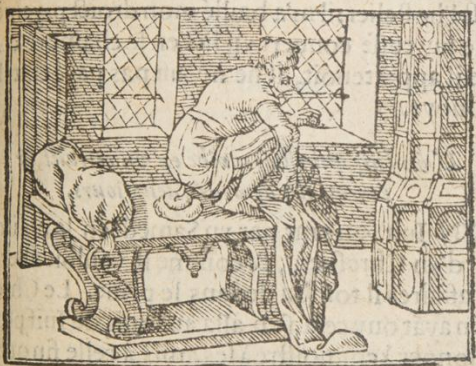
*D'une seruante, qui par grande subtilité mangea deux pollers dont elle auoit appetit.*

**V**N Seigneur auoit vne seruante fort friade. Et comme par vn dimenche il eust conuié vn hoste à disner, il dist à sa chambriere : rostis no<sup>9</sup> deux poulets car j'ay prié vn hoste à disner. Quand les poulets furent rostis, la fumée luy en flairoit si bien qu'elle les mangea tous deux. Finalement celuy qui estoit inuite vint en la cuisine, & demanda à la seruante, ou est ton maistre? & elle dist: Ne le voyez vous pas là qui aguise s<sup>on</sup> couteau pour vous coupper les deux oreilles, ainsi qu'il en efforilla vn autre il y a aujourd'huy huit iours? Cest hoste oyant ces paroles le gagna aux pieds vistement. Et au mesme instant le seigneur entra en la cuisine, & demāda ou estoient les pouletz, la seruante respōdit, vostre hoste les a



les a emportez, ne voyez vous pas comme il court ? le Seigneur courut apres, lequel auoit encores le couteau qu'il auoit esguise en la main, & luy faisoit signe de la mesme main en l'appellant, hau baille m'en vn tant seulement. L'hoste s'escria encores plus fort & dist non nō, ie ne les donne point ainsi. L'intention du Seigneur estoit qu'il luy rendist vn poulet, & l'hoste pensoit à ne luy donner point vne de ses oreilles. Et par ainsi la bonne chambriere sauua son honneur.

*D'un hoste lequel chia sur la nappe &  
table de l'hostelier.*



**E**N vne hostelerie arriua vn iour vn hoste pour loger, & quand il fut temps d'aller reposer, on mena vn chascun en sa chambre excepte ce seul hoste. Quand i's se furēt tous retirez pour dormir, ce bon compagnō se prit à appeler,

**B**ler,

ler, hofte ou coucheray-ie? L'hofte respondit, en l'estuue, tu trouueras sur la table linceuls, oreillers & couuerture. Ce compagnon garda bien cefte parole, & quand il fut au matin prest à partir, il chia vn gros estront sur la table, & la ferma, car c'efloit de ces tables qui se rabattent & dist à l'hostelier à son partement, les linceuls, les oreillers & la couuerture font entre la table & à Dieu. L'hostelier luy dist, bien. Et quand il entra en l'estuue, il luy vint au nez vne odeur plus forte que de roses: & par ainsi il semit à chercher dessous les bâcs, & derriere le fourneau de l'estuue, mais il ne peut rien trouuer: mais puis apres il trouua le treford sur la table. Alors dist l'hostelier: il m'a baillé mon droict payemêt, si ie luy eusse couuert vn liêt en la chambre comme il appertenoit, il ne m'eust pas payé en telle monoye.

*D'un Iuif qui estoit tombé en vn retraiêt, & comme il y demeura deux iours.*

**V**N Iuif sen vint par vn Samedi en la maison d'un Chrestien, & comme il vouloit aller à ses affaires il tomba dedans le priué. Le Chrestien ayât ouy cela, sen alla au logis du Iuif pour le donner à cognoistre à ses amis, à celle fin qu'ils le vinssent ayder. L'un d'entre eux dist: nous n'oseriôs pas auourd'huy faire telle chose, car c'est le iour du Sabbath que nous festoyons. Ce neâtmoins il en y alla vn pour voir si il estoit ainsi, & quand il fut la venu il luy dist: Comment es tu descen-

descendu la bas? Le Tuif luy respondit, ne demande point comment i'y suis venu, mais laisse moy demander comme i'en sortiray. A quoy il luy respondit: demain nous te viendrons ayder. L'endemain sen vindrét là les Iuifs avec eschelles, & le vouloyét tirer hors du retraits. Et alors leur dist le Chresttié: Non non Iuifs ce ne se peut faire, il est auourd'huy nostre iour de feste, il estoit hier vostre iour de feste, il est auourd'huy le nostre. Ainsi demeura le poure Iuif deux iours en l'ordure.

*Du chien qui portoit le panier à la boucherie.*

**V**N hōme auoit accoustumé son chié à aller à la boucherie avec vn panier pendu au col ou il mettoit aussi l'argent, & quand il estoit venu à la boucherie, les bouchers luy mettoyent de la chair en son panier pour l'argent qu'ils y trouuoient. Mais quād il venoit à estre encontre d'vn autre chien il auoit paccūr que ce chien luy mangeast sa chair. & pourtant il la mangeoit lui mesme, mais quand il ne venoit nul chien à l'encontre de luy, il portoit loyaument la chair en la maison.

*D'un qui n'auoit qu'un œil.*

**I**l y auoit vne fois vn compagnon qui n'auoit qu'un œil & auoit espousé vne fille laquelle n'estoit pucelle, pensant toutes fois qu'elle le fust, ce qu'il luy venoit à reprocher souuentes fois: à quoy elle luy repliquoit: Je suis assez bone pour

vous encores que ie n'aye eu mon pucelage, car aussi n'avez vous qu'un œil. Adonc respond son homme, cela m'ont fait mes ennemis. Lors dist la femme: & ceci m'ont fait mes amis.

*D'un sot qui enuisoit les seruiteurs & seruanes.*

**V**N gentil'homme faisant sa residence en vn chateau qu'il auoit, nourrissoit vn ieune sot, & quand le gentil'home alloit hors du chateau, les seruiteurs & seruanes demeuroient au logis faisans bonne chere & menans ioyeuse vie: & quand le gentil'homme estoit de retour en son chateau, il leur reprochoit tout ce qu'ils auoyent mangé & beu, & leur demandoit par maniere de mocquerie si le vin leur sembloit bõ, & s'ils trouuoient telle & telle viande de bon goust. Or vne foys entre autres ainsi que le gentil'home estoit allé aux champs, vn de ses seruiteurs va dire aux autres, il y en a vn entre nous qui est traistre, lequel r'apporte à monsieur tout ce que nous faisons quand il est dehors, car il sçait tousiours tout ce que nous mangeons & beuons. Vn autre dist: le sot fait cela, car quelque chose que Monsieur luy demande quand il est retourné à la maison, il luy dict tout ce qu'il sçait. L'autre seruiteur luy respond & dict: atten vn peu, ie veux apprendre au fol vne autre game à fin qu'il se garde vne autre foys de babiller. Quelque temps apres, comme le Seigneur fust vne autre foys allé hors de la maison, ils menerent le fol  
en la

s'il eust pensé que Dieu en clost toutes choses en sa puissance, & que les jugemens de Dieu sont secrets & cachez. Et par ainsi cognut le Grec qu'ils estoient dignes de recevoir leur policie, à cause qu'il y auoit à Rome gens sçauans, par ce principalement que le Sot auoit tenu filée sans parler, car sil eust parlé, on eust facilement peu cognoistre quel homme c'estoit. On en trouue encores d'autres qui en vsent de la mesme sorte.

*D'un rustaut, qui mit le chat pres du formage pour en chasser les souris, lequel mangea souris & formage.*

Il y auoit vn paysant qui estoit bien à demi sot: il auoit vn bon formage en sa main ou en son armoire; pour ne m'abuser; que les souris venoyent mordiller. Ce paysant auoit vn grand chat qu'il enferma en ceste armoire pour garder son formage. le chat mangea les souris, & si n'espargna point le formage.

*D'un basteur, qui voulut iouer sur la corde, dont il tomba, par quoy il fut fort mocqué.*

Il y eut vn homme qui voulut monstrer du pas se-temps & aller sur la corde car il auoit desia pour ce receu beaucoup d'argét des spectateurs. Et vn iour en re autres il voulut pour dire à dieu monstrer au commun peuple vn tour de Maître: & ainsi il tendit la corde d'un costé de la rue à l'autre. Le basteur, ioué & sauté sur la corde, & ce faisant aduint que le pied luy faillit, tellement



ment qu'il prit vn mauuais sault & fut grieuement blessé. Et encores avec tout cela il fut mocqué & gabbé de toute l'assemblée, fors que d'un sot qui là se trouua, lequel se print à pleurer. Parquoy on luy demanda, d'ou vient cela que quand tout le monde rid tu te mets à pleurer? Voire dict il, ne pleureroy-ie point: on me appelle tousiours sot, & toutes fois si suis ie plus sage que cestuy-la n'est. Dieu a donné aux hommes la terre à fin qu'ils marchent sur elle, & cestuy-cy veut cheminer en l'aër, voila pourquoy c'est que ie crie.

*D'un cheualier & de son sot qui ne voulut aller  
en Paradis pource que son Seigneur  
n'y iroit point.*

**V**N temps fut qu'il y auoit vn Cheualier qui auoit vn sot. Aduint one ce sot tomba malade, & quand son Seigneur l'alloit visiter, il le recon-

reconfortoit disant en certe maniere: Iacop tay roy & ne te chaille nous irons bien toist avec Dieu. Et apres que son Seigneur luy eut par plusieurs foys repeté les mesmes paroles, le Sot luy respondit vne foys: Je ne veux point aller avec Dieu, à quoy le Seigneur luy repliqua, Et pourquoy ne veux tu pas aller avec Dieu? Il luy respondit, pource: car tu n'y veux pas toy-mesme aller, tu veux aller en enfer, & là veux-ie aussi aller, tout ainsi que i'ay esté en ce monde aupres de vous, aussi veux-ie demeurer aupres de vous en enfer. Le Seigneur dict au Sot: Commét sçays tu qui i'iray en enfer? Le Sot luy respondit: Tous ceux qui sont sous vostre Seigneurie le disent vous estes vn mauuais homme, vous faictes ceci & cela & choses semblables. Et nul homme mauuais viét aupres de Dieu au Royaume des cieux. Le Cheualier recueillit la parole de son Sot, s'amenda, & deuint homme de bien.

*Du Sot, qui mangea l'esperuier de son  
Seigneur.*

Vn gentil home auoit vn Esperuier, avec lequel il prenoit grand plaisir & recreation sur le repas quand il auoit gens estranges à sa table. Lesquels, pour luy gratifier luy disoyent que c'estoit vn bon oiseau gentil & precieux. Vn iour que le Gentil home estoit allé hors de son logis, le Sot tua cest oiseau, le rostit & le m'agea. Et quand le Gentil homme fut de retour le Sot dict à son Seigneur: Vous m'avez bien trompé,  
vous

vous mauez dict que cest oyseau estoit si bon, pourtant l'ay-ie rôsti, mais il auoit la chair du tout tillasse, ie voudroye qu'il fust en voz boyaux & non aux miens.

*De troys Estudiants, qui estoient à l'escole.*

**T**Roys ieunes Escoliers estoient allé à l'vniuersité de Pavie pour estudier, & estants arriuez pres la riuere du Pau, non gueres loin de Turin, ainsi qu'ils estoient sur le bord attendâts le batellier pour les passer oultré, l'vn d'eux se print à regarder au ciel, & dist: *Pluit, pluuiâ si iste tempus manebit.* L'autre le vouloit reprendre & estre ven plus docte que luy, & s'apperceuant que l'adiectif & le substantif n'accordoyent ensemble, dist *Ultra Turinum non transibit iste Latinum.* Le troysiesme vouloit encores estre plus sçauant que ces deux, & les amander, dist *Grossos latinâs per latinistis ambabus.* Mais ils estoient tous troys chargez de doctrine comme est vn crapaut de plume. Pourtant est il necessaire que les ieunes enfans soyent exercez en la Grammaire anant que les enuoyer aux hautes Escoles: car ils veulent bien souuent voller auant qu'ils ayent des plumes.

*De quelques Docteurs & d'un Quidam qui proposa vne demande.*

**A** Paris y auoit quelques Docteurs en grande disputation, ainsi qu'on faisoit l'examen *ad Licentiatum.* A ceste disputatiô se trouua vn auenturier



turier vn sot contrefaiçt qui entra au Cõllege & se presenta tout deuant celuy qui estoit en la chaire, & ietta fermement son regard sur luy. Lequel luy demanda, Mon amy, auez vous aussi quelque question à proposer? Il luy respondit, Ouy Monsieur, l'ay vne haute demande à faire: *Quod horum melius est, facere quod scit, vel discere quod nescit?* Lequel est meilleur, qu'vn homme face, ce qu'il sçait, ou qu'il apprenne ce qu'il ne sçait? Les Docteurs sentreregardoyent, & la escheut beaucoup d'opiniõs entre eux, l'vn estimant cecy & l'autre cela. Mais la pluspart fut de cest aduis qu'il valoit mieux que l'homme fît ce qu'il sçauoit que d'apprendre ce qu'il ignoroit. Alors il dict. Ainsi estes vous tous grands fols de vouloir tousiours apprendre ce que vous ne sçauetz, & n'y en a pas vn de vous qui face ce qu'il scait faire. Ce dict, il leur tourna le dos & sortit de la sale.

*De Maistre Iordain, qui facetieusement respondi  
à vne demande qui luy fut faicte.*

**M**Aistre Iordain fut enquis d'vn quidem lequel estoit meilleur, *orare vel legere*, prier ou lire: le Maistre respondit: lequel vault le mieux, manger ou boire? L'autre respondit, tous les deux sont bons: Car quand quelqu'vn me donneroit à manger & point à boire, ie ne luy scauroye pas si bon gré que s'il me bailloit l'vn & l'autre. Ainsi en est il en cest endroit, quand tu auras vn peu prié, lis aussi vn autre peu, & quand

C

tu au-

tu auras vn peu leu, prie adonc.

*D'aucuns cheualiers & d'un Docteur esuenté  
lequel estoit aussi Cheualier.*

**V**N temps fut, qu'il y auoit vn Roy lequel auoit Cheualiers & Docteurs en son Conseil, or entre autres y auoit vn Docteur lequel estoit aussi fait Cheualier ainsi qu'on en trouue plusieurs. Il aduint que ces Docteurs & Cheualiers furent vne fois ensemblement appelez au conseil du Roy, & estoient les Docteurs d'un costé & les Cheualiers de l'autre. Celuy qui estoit Docteur & Cheualier, venant au Conseil prenoit place entre les Cheualiers. Et quand il eut quelque espace esté assis au Conseil, le Roy luy dist Monsieur le Docteur, vous vous deuriez mettre avec ceux qui sont les plus dignes (car le Docteur passe le Cheualier) pourtant que ie puis faire cent Cheualiers en vne heure, mais cent Cheualiers ne scauroyent faire vn Docteur.

*D'un picqueur de cheuaux & vn ioueur de paume  
qui sentre-frotterent en leur dormant.*

**I**Ly auoit plusieurs marchands qui de compagnie cheuauchoyent à la foire de Francfort, & entre autres y auoit vn picqueur de cheuaux & vn ioueur de paume. Or apres soupper come on voulut aller reposer, ainsi qu'il aduint quelque fois qu'il faut que deux couchent en vn liest, ainsi furent ces deux gistez ensemble. L'un dist à l'autre. Bon confrere, ie suis de mon estat ioueur de paume, & souuentes-foys m'aduint en dormant

de

de songer que ie frappe l'esteuf, que si d'auéture  
 il m'aduenoit de vous donner la nuit vne iouee  
 en elcarmouchât, sachez que cela m'aduiet par  
 mesgarde & tout en dormât. A quoy le picqueur  
 respondit. Il ne peut chaloir, car aussi bien quât  
 à moy ie suis bien accoustumé d'estre tousiours  
 enuiron les cheuaux, & si songe bien souuent  
 que ie les estrille & mesme que ie les picque, &  
 incontinent le picqueur comme vn poure inno-  
 cent se leua du liêt, faisant semblant de vouloir  
 faire son eaue, & mit ses esperôs. Et quâd l'autre  
 enuiron minuit commença à frapper l'esteuf, &  
 qu'il atteignit le picqueur, le Picqueur commen-  
 ça aussi à cheuaucer son cheual, & à le picquer  
 des esperons le fessier & les cuisses du tripot-  
 teur, tellement qu'il luy fit sortir la mer de rou-  
 ge, pourtant faiët-il mauuais renarder avec le  
 renard.

*D'un marchand qui auoit perdu sa bougette & son  
 argent, & de celuy qui la trouua.*

**A**Duint qu'il y eut vn marchand lequel sen  
 alla à la foire de Francfort, & luy tomba sa  
 bougette des arçons, ou il y auoit huit cents  
 florins. Apres luy venoit vn charpentier qui la  
 trouua & l'emporta en sa maison, & quand il fut  
 venu en sa maison, il l'ouura souuentes-foys &  
 regarda qu'il y auoit dedans: lequel ayant veu &  
 visité, il le retint secrettement en sa memoire,  
 si d'auenture il venoit quelqu'vn qui deman-  
 dast apres. Le prochain Dimenche d'apres le  
 Curé de la paroisse demanda à son profne  
 C 2                      ladiète

ladicte bougette, disant, qu'il y auoit huit cent s florins perduz, & quiconque les auroit trouué on luy donneroit cent florins en les rendant. Et d'aventure ce iour là le charpentier n'auoit esté à l'Eglise, & quand il fut l'heure de se mettre à table pour disner, il se prit à dire à sa femme come quelqu'un auoit perdu huit cents florins. Och dict elle, si nous auions trouué la proche no<sup>9</sup> pourrions auoir cent florins. Son home luy dist: Femme allez vous en la hault en nostre chambre, & regardez dessous le banc pres de la table, vous y trouuerez vn sac de cuir, apportez le ici. La femme monta en hault & l'apporta, Le Charpentier ouurit la bougette ou estoient les huit cents florins comme le prestre auoit denoncé. Le Charpentier sen alla au Curé, & luy demanda sil estoit vray q̄ celuy qui auoit trouué l'argent auroit cent florins. Le Prestre dict qu'ouy, lors dict le Charpentier: Distes au marchand qu'il vienne querir son argent il est là. Adonc fut le marchand bien ioyeux & sy en alla. Apres qu'il eut conté son argent il ietta cinq florins au Charpétier, en luy disant, ie vous donne ces cinq florins car vous auez prins les cent & vous estes payé par voz mains, il y auoit neuf cents florins en la bougette. Le Charpentier dict, il n'est pas ainsi, ie n'ay pris ne cent florins ny vn seul. Ainsi cest argent fut mis entre mains de Justice, & procederent l'vn contre l'autre. Apres plusieurs instances & procedures fut vn iour ordonné pour donner sur cela sentence. La se trouuerent plusieurs

seurs estrangiers pour ouir ceste procedure. Ainsi il fut demandé au marchand s'il vouldroit bien faire serment qu'il y auoit eu neuf cents florins en sa bougette. A quoy il respondit qu'ouy. Adonc dict le Iuge, leuez la main & jurez. Le marchand iura. Apres cela le Iuge demanda au Charpentier s'il oseroit bien iurer qu'il n'y auoit trouvé que huit cent florins; Le Charpentier dict ouy, & fit aussi le serment. Adonc les Iuges iugerent qu'ils auoyent tous deux iuré à droict, & que le marchand en allast chercher vn qui auroit trouué neuf cents florins, pourtant que ceste bougette n'estoit pas la sienne, & qu'il n'en auoit point donné le vray signe. Et que le Charpentier se seruiroit de cest argent, iusques à ce qu'il en vint vn autre qui n'auroit perdu que huit cents florins. Vn chascun loua ceste sentence, laquelle est aussi à priser, car desloyauté punit son maistre mesme.

*Du Roy Cambises, qui fit escorcher vn faux Iuge.*

Les Iuges se deuroyent souuenir du Roy Cambises, lequel fit escorcher vn Iuge qui auoit donné vn faux iugement, fit couroyer sa peau & appareiller bien blanche & la fit estendre sur le siege Iudicial ou le Iuge estoit accoustumé de s'asseoir pour donner iugement, & fit seoir le propre fils du Iuge dessus, à fin qu'il eust memoire de son pere & qu'il iugeast iustement.

*D'un gentil home & de deux Docteurs  
es droicts.*

ILy auoit vn Gentil home qui estoit Seigneur de quelques villages, lequel fit venir à soy deux Docteurs personages de grand sçauoir, & leur proposa ceste demande, disant : Si vn gentil home qui a ses mesmes hommes & villages : n'a point aussi le bien qui est en iceux? Et dist : & que de fait aussi il le voudroit accomplir; qu'il donneroit à ce Monsieur Docteur, qui le plus droit donneroit au blanc du but son Cheual lequel valoit enuiron soixante florins. Le premier dict non, que leurs biens n'estoyent à luy, l'autre dict, ouy, qu'ils estoyent siens, pourquoy les biens ne seroyent ils à luy aussi bien que les hommes estoyent à luy. Adonc le gentil homme luy donna le Cheual pour auoir donné faux iugement. Alors dict le premier Docteur qui auoit droitement iugé. *Quia dixi equum, perdidit equum.* pour auoir iugé selon droit, ie perds le Cheual orendroit.

*Du Legat, & de l'Abbé qui luy donna  
vn Cheual.*

VN Legat fut enuoyé de Rome en Alemaigne, auquel vn Abbé fit present d'un beau Cheual. Et quand le Legat fut retourné à Rome, aduint que l'Abbé sy trouua aussi bien tost apres, lequel reclama le Legat à fin qu'il luy voulust prester sa faueur en quelque cause qu'il auoit en droit. Le Legat luy rendit son cheual, & dict à l'Abbe: Je ne sçauoye pas que tu auoys vn proces à Rome.

*De*

*De deux paisans qui auoyent vn proces pendant en droit, & comme ils solliciterent par presens pour auoir bonne expedition.*



**V**N pource paisant auoit vn proces en droit, & ainsi il sen vint à son procureur auquel il donna vn grand pot plein de lait: sa partie vint apres qui luy fit present d'vn bon gras cochon de lait. Ainsi fut la sentence donnée contre celuy qui auoit donné le lait. Parquoy il se prit à dire, Ou est mon bon lait? Adonc respond le procureur: le cochon l'a tout beu. Le cochon valoit mieux que le lait, pource qu'il auoit le plus de droit que le lait.

*D'vn homme qui auoit donné à sa femme vne memoire par escrit, à fin qu'elle ne fist autre chose que ce qu'elle trouueroit.*



**V**Ne saison qui fut , il y auoit vn homme qui estoit pourueu d'une bonne femme laquelle suiuoit par tout son mari ne plus ne moins que l'ombre faict le corps , & eust volontiers faict le mieux qu'il luy eust esté possible , a fin de pouoir auoir paix avec son mari , mais il estoit vn homme à contre poil , tellement qu'il ne prenoit rien en bien . Pourrant elle luy dict : Je vous prie mō amy baillez moy par escrit ce qu'il fault que ié face . Son mary luy dist ie le veux ainsi , comme il le fit aussi . Il aduint vn iour comme il auoit esté à la feste d'un village aupres de ses amis ou il auoit faict bonne chere & s'estoit chargé de vendange plus qu'il n'en pouoit porter , de sorte qu'il deuint yure . Et quand il voulut retourner en sa maison , il luy conuint passer par sus la plâche d'un fossé qui estoit plein d'eau . Mais il aduint que ce bon homme tomba du pont en l'eau , parquoy il se prit à crier : Ma femme aydez moy .



moy. Sa femme luy dist, ie veux aller premiere-  
 ment à la maison, pour voir s'il est escrit en mon  
 billet, que ie vous doive ayder. Quand l'eau  
 eut vn peu temperé sa chaleur, & qu'elle comen-  
 ça à luy entrer iusques en la bouche, il retourna  
 en son bon sens & pensa, il me faudroit ici de-  
 mourer, ainsi il sefforça de sortir de l'eau de  
 soy mesme, & vint dehors mouillé en toutes fa-  
 çons ausi bien par dehors que par dedans, &  
 fit tant qu'il arriua en sa maison. Et incontinent  
 deschira le billet de sa femme, & luy dit: fay toy-  
 mesme ce qui te semblera estre bon de faire. Et  
 puis apres ils vesquirent paisiblement.

*De la vertueuse Dame Cornelia, laquelle monstra à  
 son amie ses precieux ioyaux & tresor.*

**I**l y auoit à Rome vne noble Dame nommée  
 Cornille, laquelle fut fille de Scipion Africain:  
 à laquelle vint vne autre Dame de haut lignage  
 & de noble maison pour passer temps avec elle.  
 Et estant assise aupres d'elle, elle auoit force be-  
 aux anneaux à ses doigts. Cornelia les regarda  
 & pris grandement. L'autre Dame qui desiroit  
 estre encores plus prisee ouurit sa bourse de la-  
 quelle elle tira encores beaucoup d'autres bel-  
 les bagues, comme anneaux, pierres & autres  
 choses precieuses. Et apres qu'elle luy eut fait  
 monstre de toutes ces choses, elle voulut impe-  
 trer de Cornelia à ce qu'elle luy monstrast ausi  
 ses ioyaux. Parquoy Cornelia prolongea tout  
 expres le propos auquel elles estoient, tant que

ses fils & filles qui estoient à l'escole fussent retournez à la maison, & alors elle les mit tous ensemble qui estoient environ dix ou douze, & dict à l'autre Dame : voila mes ioyaux que mon mari m'a donnez.

*D'une femme, laquelle comme elle disoit, n'eust sceu  
comporter la mort de son mari.*

**V**NE femme se monstra fort amiable & serviable à son mari, & luy dist qu'elle aimeroit mieux morir que le perdre, car disoit elle, ie ne scauroye supporter sa mort. Son homme se mit à penser : le voudroye bien vnefois voir comment elle se maintiendroît deuant les gents si vne fois i'estoye mort, en se complaignant, en pleurant & hurlât selon la nature & maniere de faire des autres femmes, lesquelles toutesfoys quelque bonne mine qu'elles facēt ne sont point touchées au cœur. Vn iour aduint qu'elle auoit laué son linge toute seule ainsi qu'il estoit dix heures auant qu'elle desieunast. Et quand il la veid venir il se coucha tout plat sur le dos en l'estuue & estendit ses mains ne plus ne moins que s'il eust esté mort, retenant son aleine. Comme la bonne femme entra en l'estuue, elle fut fort effrayée & commença à parler à luy, mais il ne luy voulut point respōdre. Elle luy posa sa main à l'endroit du cœur, mais elle en tomba incontinent, ainsi q̄ s'il eust esté touché d'apoplexie, parquoy elle cuida qu'il estoit mort de mort subite. Parquoy elle va penser en soy mesme, que feras tu maintenant

tenant poure femme, t'escrieras-tu? tu demou-  
 ras ici toute matte & affoiblie du travail passé,  
 car tu n'as encores auourd'huy rié mangé: Non  
 il vault mieux me taire encores vn peu de tēps.  
 Ainsi elle changea d'habits pourtant que ceux  
 quelle auoit, estoient mouillez, & se frit des  
 ceufs en la paelle, lesquels elle mangea, & vn  
 morceau de chair salée avec, qui estoit demou-  
 rée du soir precedent. Et apres qu'elle eut mágé  
 à son aise; elle commança à auoir soif, & s'en al-  
 la au cellier pour tirer du vin, mais auant que le  
 pot fust plein, quelqu'vn vint hurter bien fort à  
 l'huis de la maison, tellement qu'elle n'eut pas  
 l'espace de boire, & sortit incontinent du celier,  
 laissant son pot sur le degré s'en alla ouvrir  
 l'huis. Celuy qui auoit frappé à l'huis estoit  
 vn sien voisin, qui luy dict: D'ou vient cela voi-  
 sine que vostre huis est si bien fermé, ie doutoye  
 qu'il ne vous fust adueni quelque chose.  
 Adonc commença la bonne Dame à pleurer,  
 & dict que son mary estoit trespasé de mort  
 subite. Les autres voisins accoururent à ce  
 bruit tellement qu'ils se trouerent bien iuf-  
 ques à vne vintaine ensemble, qui si mirent  
 tous à l'entour de ce mort & de sa mort chas-  
 cun en disoit sa rattellee. Alors se prit ce-  
 ste bonne femme à escrire: O mon cher &  
 bien aymé mari, comment m'est il ainsi mes-  
 adueni, que feray-ie maintenant, & ce disant  
 tordoit ses mains. Son homme pensa en soy-  
 mesme, c'est assez mocqué, & se dressant  
 debout,

de bout, dict : Femme, vous auez mangé, & ain-  
si n'aez vous plus besoin que de boire, vous a-  
uez mis le pot au vin sur le degré, de grande tri-  
stesse que vous auez. Les voisins furent bien ioy-  
eux. Et le bon homme assureé comme sa fem-  
me se fust portée apres son deces.

*D'un homme lequel defendit à la femme qu'elle ne  
pensast à chose qui fust.*

**N**ous lisons d'un homme lequel defendit à sa  
femme de penser en aucune chose. Or il luy  
aduint vnefoys qu'elle rostit vn poulet en son  
absence lequel elle mâgea seule, & en laissa tout  
expressément les osselets dessus la table. Quand  
son mary fut venu, il la regarda & luy dist: Fem-  
me, vous me pouiez bien garder aussi quelque  
chose de ce poulet. Sa femme luy respondit:  
Vous m'aez defendu de penser à rien, & pour-  
tant n'osoy-ie penser en vous. Et par ain si il lais-  
sa ceste deffense derriere.

*D'un seruiteur & de son maistre qui sortirent aux  
champs, & comme le loup mangea le cheval.*

**V**N mesnager se mit à chemin pour aller aux  
boys avec son chariot, & estoit assis sur le  
limô & son vallet dans le chariot. Le Seruiteur  
dict: Mon maistre, ie voy la vn lieure qui court.  
Sô maistre le veid aussi & luy respôdit: Tournô  
bride vers la maison car c'est vn tresmauais si-  
gne quand quelqu'un rencontre vn lieure deuant  
luy par le chemin, nous ferôs aujourd'huy quel-  
que

que autre besogne. Le vallet tourna le chariot & s'en retournerent à la maison, & lendemain matin ils prindrent de rechef la mesme voye, & cōme ils estoient quasi venuz iusques au boys, le vallet dict: Maistre, voyla vn loup qui s'en va deuant nous. Le Maistre dict qu'il l'auoit bien veu, & que cela n'estoit qu'un simple bonheur, & ainssi, ils charierent dans les boys. Et estants paruenus au lieu ou ils vouloyent estre, ils laisserent paistre leur cheual, & s'en allerent abbattre du boys & bucheronner, & quand il leur sembla qu'ils eurent leur charge & voiture, le vallet voulut aller querir le cheual avec le chariot, & adonc veid le vallet que le loup auoit assailli & escorché le cheual & qu'il l'estoit mangeant. Parquoy le vallet appella son maistre & dict: Maistre, ce bon heur s'est fourré au cheual. Le maistre dict à son vallet, que dis tu? Maistre, ie di que le bon-heur s'est mis au cheual. Le Maistre n'entédit encores point, qu'il disoit, mais quand il en approcha, il veid que le loup estoit apres le cheual & qu'il en mangeoit a bon escient. Pensez s'il aduint à cestuy-cy selon qu'il croyoit, car le lieure ne luy eust pas mangé son cheual.

*D'un Roy & son Receueur.*

Il y auoit en certain pays vn Roy qui dist à son Receueur, va t'en & m'achette vne paire de pãtosses. Le Receueur luy en acheta vne paire & la luy apporta. Le Roy luy demanda que coustent elles? Le Receueur luy respondit quatre pattars. Le Roy luy dist: que mau de terre te vire, vn  
 Roy

Roy porteroit il pantoffles si chetives ? va , & m'en achette vne autre paire & pren celles cy pour toy, ainsi il sen alla & en apporta vne autre paire de la mesme sorte & valeur , & alors le Roy luy demanda combien elles coustoyent , le Receneur luy dist vn florin. Adôc luy dist le Roy celles cy nous apertiennent.

*Du Roy Alexandre le grand, & de sa Magnanimité.*

**Q**uand Alexandre estoit encores ieune, il vint en vn Champ, ou les ieunes gentils hommes & fils de bourgeois s'exerçoient à iouer aux baires & à luitter, & iouer entre eux. Alors dist Alexandre, O si tous ceux ci estoient fils de Roys, ie prendroye grand plaisir de iouer avec eux: C'estoit vne bône outrecuidance, car chacun doit chercher son semblable.

*Comme deux compagnons sen allerent à la guerre, & s'accorderent de partir leur butin egallement par ensemble.*

**D**eux compagnons s'en allerēt par ensemble en la guerre, & firēt serment de repartir leur butin par ensemble. Et quād ils furent assez pres de l'ost, l'vn d'eux contrefit le malade, car il fut surpris de crainte. L'autre toucha gages, & luy prit si bien qu'il acquit plus de troys cents florins. Et quād il fut retourne à son compagnō, ils sen retournerent de compagnie à la maison. Le malade estoit tousiours attendant que son cōpagnon



gnon partist le butin avec luy, & voyât qu'il n'en faisoit aucun semblant. Il se print vne fois à luy dire: Compagnon, vous souuiét il bien du com pact que nous auons fait ensemble: si vous le voulez tenir vous deuriez partager le butin avec moy. Et a lors il respondit, il est bien vray, mais i'ay gangné deux choses à la guerre, playes & argent: si il fault que ie vous face partage de l'argent que i'ay, aussi est-ce raison que ie vous face participant des playes, & disant ces paroles, il se retire de luy l'espee au poing. Ce que voyant le malade, il luy dict: bon compagnon, gardez vostre argent & voz playes.

*De celuy, le manger & boire duquel estoit transformé en or.*

**A**ristote escrit d'vn homme qui auoit demandé à Dieu que tout ce qu'il toucheroit deuint or, ce qui luy aduint aussi, car sa requeste luy fut octroyee, pourtant luy conuint il mourir

mourir de faim , car tout ce qu'il touchoit avec la main ou la langue pour se repaistre deuenoit incontinent or.

*D'un usurier & d'un estrangeur qui le mit hors de son sens.*

**V**N usurier auoit esté au sermon dont il se trouuoit en son entendemēt fort troublé. Et au mesme temps il fut rencontré d'un compaignon qui bien le cognoissoit lequel luy dict: Monsieur, pourquoy estes vous ainsi fasché? A quoy l'usurier luy dict: Le moyne a presché que le Diable emportera tous les vsuriers en enfer. Le compaignon luy dist: Donnez moy vne tesson, & ie l'iray reprendre en la presence de tout le peuple, & luy diray qu'il n'a point bien dict. L'usurier luy bailla l'argent. Le compaignon s'en alla en l'Eglise & se mit tout droit deuant le prescheur, & l'usurier pareillement. Le compaignon dict au frere prescheur: Monsieur, vous auez presché que le diable emportera les vsuriers en enfer. Le prescheur dict alors, ouy ie l'ay dict & est vray. Le compaignon dict: Il n'est pas vray. Le prescheur demāda pourquoy le compaignon disoit telle chose. Pourquoy dict-il? pourtant qu'il ne luy sera point fait tant d'honneur qu'il soit porté, le cornu le grippera par le pied & le traînera en sa noire maison. Adonc vn chascun se prit à rire, & auoit le compaignon gaigné son argent, & fut l'usurier beaucoup plus courroucé que deuant.

De



*De l'usurier lequel n'estant enterre nulle part, fut  
par le diable emporté.*

**I**l estoit trespasé vn usurier lequel ses amis vouloyent enterrer au cemitiere, mais le curé ne leur voulut permettre, car cela est defendu. Alors ses amis le vouloyent enterrer sur le chemin, mais l'officier du Roy ne le voulut consentir, disant: Ceste terre apertient au Roy, ce meschant ne sera point enterre sur le territoire du Roy. En ces entrefaictes le Diable se trouua là & dist: baillez le moy ici, ie le veux porter au lieu ou est sa droicte sepulture, & ainsi il l'enleua & le charroya en enfer.

*De l'Empereur & de l'Imperatrix qui fut accusée d'adultere: & en quelle maniere elle fut absoute de l'accusation.*

**V**ergile auoit à Rome taillé vne image en vne pierre, & la estoit faicte la preuue de ceux qui auoyent faict faux serment, car quand quelqu'un auoit iuré contre droict & raison, on mettoit sa main dedans la bouche de l'image, tellement que l'image en mordant la luy trenchoit toute oultre & separoit d'avec le bras, & de ceste maniere estoit cognu celuy qui estoit pariure. Aduint vne foys que l'Empereur deuint ialoux de l'Imperatrix sa femme pourtant qu'elle auoit couché avec vn certain Chenalier. Et quand on en disoit quelque chose à l'Empereur, il la reprenoit de paroles. Toutesfoys ne pouant comporter ce qui s'en disoit, il luy dist vne foys: Dame  
D
vostre

vostre cas ne va point droictement, voulez vous vous purger & descharger deuant la pierre de Ver gile? l'Imperatrix luy respôdit, i'en suis cõtente, ainsi fut le iour ordôné pour aller au lieu ou l'ima ge estoit. Le iour venu l'Empereur cheuaucha au lieu avec ses nobles & cheualiers. Et pareille ment l'Imperatrix se mit à chemin avec ses Da mes & Damoyelles, & quasi tout le peuple de Rome se rëdit là pour voir ce spectacle. Et cõme la presse fust merueilleuse, il y eut vn quidé qui se fourra en la foule ayãt vn habit de fol, lequel en poulsant se fit place tout à trauers du peuple, & seietta au col de l'Imperatrix, & des autres Da mes qui estoient là, lesquelles il baïsa là deuant tout le monde. L'Imperatrix commença à pleurer & demener grand dueil. Le Sot se perdit en la foule. Ainsi donc cõme l'Imperatrix vint deuant l'image ou l'Empereur estoit desia arriué, elle iura, disant. Aussi vray qu'home viuant n'a cog nu mon corps, sinon seulement l'Empereur, & ce malheureux fol qui deuant tout le môde m'a deshonorée, aussi vray tien- ie maintenant ma main en la bouche de l'image. Alors auoit l'Em pereur vne Dame honorable, & si n'auoit point faiçt faulx serment, car le mesme fol qui l'auoit baiçée, estoit le Cheualier par qui la noïse estoit venue, vestu d'habit de fol.

*D'un marchand, & de sa femme qui luy vouloit faire à croire que sans faiçt d'homme elle auoit enfanté vn enfant de deux ans, tandis qu'il estoit hors du pais, & comme il en aduint.*

Il y

**I**ly avoit à Venise vn marchand qui souventes-  
 fois voyageoit par pays, & demouroit vn an  
 ou deux sans retourner. Et vnefois entre autres  
 qu'il auoit tardé plus longuement q̄ de coustu-  
 me, quand il fut de retour en sa maison, il trouua  
 vn beau ieune fils qui s'esbattoit & couroit par  
 la maison lequel auoit les cheueux blancs. Pour-  
 tant le mari dist à sa femme: à qui est cest enfan-  
 çon? vrayement c'est vn beau ioly petit enfant,  
 & qui est bien nourri. Sa femme luy respondit,  
 mon mari, il est à moy, & vous diray chose as-  
 sez merueilleuse, comme il m'est aduenu de cest  
 enfant: I'estoye en yuer en nostre jardin, & me  
 mis à penser en vous avec vn si tresgrand desir  
 de vostre compagnie, qu'il me sembloit pro-  
 prement que i'estoye avec vous, & alors ie prins  
 vn Glaçon qui pendoit au toict de la maison  
 & le mangey, de quoy cest enfant est venu &  
 en signe de cela il s'appelle Glaçon. Le bon  
 homme se teut tout quoy sans vouloir en me-  
 ner beaucoup de bruit, pourtant que l'homme  
 qui diffame sa femme, soy-mesme diffame.  
 Il pensa aussi, Si i'eusse esté aupres d'elle il  
 n'en fust ainsi aduenu: Si i'ay planté des choux  
 en iardins estrangers, on a planté le cresson au  
 mien, cresson pour choux dôc. Ce Glaçon creut  
 & deuint grand. Parquoy son pere putatif dist  
 vnefois à sa femme: que me conseilleriez vous,  
 si ie prenoye avec moy nostre fils pour luy  
 faire apprendre quelque chose? La Dame  
 dist: Ie le veux bien mon mary, mais il vous fault

D 2 bien

bien auoir soin de luy. Pour abreger, le marchand l'emmena & le vendit sur la mer. Et long temps apres comme il fut retourné en sa maison & qu'il n'eut point ramené l'enfant: Sa femme luy dist: Oh, ou auez vous laissé *Glace*? L'hôme respondit, il m'est avec luy auenu chose esmerueillable. Il aduint vn iour que nous estions sur mer qu'il faisoit vne chaleur merueilleuse, & quoy que ie luy defendisse d'estre en la nauire la teste nuë, si n'en voulut-il onc rien faire, & mesme il fest assis au Souleil qui a frappé si viuement sur sa teste, qu'il fest fondu & coulé en la mer, & tout ainsi qu'il est venu d'eauë, ausi est il de rechef conuertit en eauë.

*D'une fille, laquelle mettoit son pucelage à trop haut pris.*

**V**N tēps fut, il y auoit plusieurs fils de Bourgeois lesquels demandoient la fille d'un bourgeois en mariage, tous lesquels elle mespria, disant: j'estime tant mon pucelage, qu'encores que ie fusse bien assuree d'auoir deux filz qui seroyent ausi saints que *S. Jean & S. Jacques*, si ne voudroy-je pourtant auoir *Mari*. Et aduint apres auant que l'an fust fini, qu'elle se laissa abuser, & eut deux filz par deshonneur, & si ne resembloyent à *S. Jean ny à S. Jacques*. Et pourtant chasteté & humilité sont bien accompagnees ensemble.

*D'un Prince, d'une Princesse & d'un muet contrefait qui decela la paillardise de la Dame.*

Vn Prince alloit cheuauchant par ses mesmes terres avec la Princesse sa femme, & auoir ils furent logez en la maison d'un noble gentil home. Ce gentil home auoit un fils muët. Et quand on fut assis à table, ce muët seruoit fort courtoisement & avec vne bien bonne grace, & tout ce qu'il faisoit luy auenoit merueilleusement bien. Le Prince vouloit parler à luy: mais le pere du muët luy disoit qu'il ne scauoit parler. La Princesse pensa incontinent, ce seroit un bon seruiteur pour toy, car il te seroit secret, & si n'auroys que faire d'auoir honte de luy. Ainsi elle pria son mari qu'il le demãdast pour estre à son seruice. Le gentil hõme ne le peut refuser au Prince. La Princesse print ce muët & le mena en sa maison, & quand le Prince cheuachoit par pays, le muët seruoit d'aller querir du vin, des confitures & autres choses, pendant que quelquefois un gentil hõme accoloit ma Dame & autre fois un Cheualier. Et lors le gentil muët remarqua bien de quel pied ma Dame clochoit. Un an ou d'auantage apres le Prince sachemina de rechef vers la maison du pere du muët, & print le muët avec luy, à fin qu'il allast voir pere & mere. Le muët seruit de rechef le Prince à table: Et à l'heure le Prince dist au pere de muët, vostre fils est-il muët de nature, ou si cela luy est aduenu par maladie? Le pere luy dist: il n'est pas muët, il scait bien parler, mais il n'entend point leu, ne raille-rie, il dist tout ce qu'il scait, & pourtant fait-il honte aux gents, car il dist tout rondement la

verité de ce dont il a cognoissance, pourtant luy ay-ie dict vne-foys pour toutes qu'il tinsse silence, & depuis ce temps là il fest teu. Adonc dist le Prince au Pere; he laissez le parler ie vous en prie. Le Pere dist, orfus donc mon fils dictes quelque chose à nostre tresredouté Seigneur. Alors le fils parla de ceste maniere: Tresredouté Seigneur: vostre femme est la plus grande paillardie qui soit en tout le pays. Le Prince luy dist: tay toy, tu n'as qui trop parlé, ie l'ay bien sçeu au parauant.

*D'un home veuf riche de paroles, mais poure de fait, lequel faisant l'amour à vne ieune fille, fut par son seruiteur accusé d'estre trop reumatique.*

**I**Ly auoit vnefoys vn vieillard homme veuf, lequel monstroit encores ausi grand courage cōme s'il eust esté en la fleur de son âge. Il faisoit amour à vne belle ieune fille pour l'auoir en mariage, mais la fille ne vouloit viser à luy, car elle en eust beaucoup mieux aimé vn plus ieune. Cest homme s'alla conseiller à vn vieux compagnon encores à marier, pour sçauoir cōme il deuoit faire pour paruenir à auoir ceste fille. Ce compagnon luy dist: Ie vous presteray ce dont vous auez faute: & oultre cela vous auez ausi vn beau iardin, montrez le leur, cela pourra estre cause que la fille vous en aimera mieux. Ce bon radouté vieillart inuita vne fois le pere & la mere de la fille, & la fille mesme à dîner, & auoit bié appareillé le bāquet. Et auoit ausi vn seruiteur lequel il auoit embouché à ce qu'il dist en mon-  
strant

Atant quelque chose à ses hostes, & quand on  
 fortiroit d'une chambre, qu'il en auoit encores  
 beaucoup d'auantage, & auant qu'on commen-  
 cast à disner, les hostes voulurent se pourmener  
 & visiter la maison, ce qui ne leur fut espargné,  
 car ils furent mesme menez iusques en la caue  
 ou il y auoit plusieurs de ces grandes tonnes de  
 vin qui tenoyent dix ou douze poinçons, mais  
 ce vin n'estoit pas à luy. Et ainsi qu'ils sortoyent  
 de la caue son seruiteur leur dist: il en a encores  
 d'auantage en vne autre maison. Ils s'en vindrēt  
 à vn coffre ou y auoit force habillemens de fem-  
 me, & mâteaux, on les tira hors du coffre chose  
 qui pleut fort bien à la fille, qui les prisoit cōme  
 choses precieuses, le seruiteur dist: Il en a enco-  
 res d'auantage. On regarda les pots, plats & au-  
 tres vtenfilles d'estain, il en y auoit encores d'a-  
 uantage en la cuisine. On alla en la maison ou es-  
 toit le bled, il en y auoit encores d'auantage. Or  
 quād on fut assis à table, le bō vieillart festoit es-  
 chauffé & lassé, parquoy il cōmença à tousser &  
 raller, tellement qu'il cuida estouffer: On le frap-  
 pa sur le dos parquoy il reuint à soy-mesme, &  
 dist à la fille qui est pres de luy: Jeunes gents, ne  
 visez point à ma toux, cela est vn accident. Alors  
 dist le bon seruiteur: non non il en y a encores  
 beaucoup d'auantage, il ne cesse de les bouter  
 hors autant le iour comme la nuit. Alors auoit  
 il tout gasté, tellement que la ieune fille ne vou-  
 lut plus du tousser, voire eust il eu encores vne  
 fois autant de bien qu'il en auoit.

*Le Roy de Lombardie donna à sa femme à boire du  
test de son pere qu'il auoit mis à mort, ce qui fut  
occasion qu'il fut occis par vn autre.*

**N**ous lisons en l'histoire des Lôbards, qu'ils  
eurent vn Roy le quel fut nomme Alquinus,  
Cest Alquinus vainquit le Roy d'Italie & l'occit,  
& prit son test qu'il fit secretement enchasser en  
argent, & fit on vn chapeau par dessus. Le Roy  
d'Italie auoit perdu vne fille laquelle Alquinus  
espousa. Vn iour qu'ils estoient à Verône, le Roy  
plus ioyeux que de coustume, & qu'il auoit ausi  
bié beu, il print la coupe & la presenta à sa fem  
me nômee Rosimonde, & luy dist: boy avec ton  
pere. La Royne beut, car elle n'auoit pas entédu  
ceste parole. Mais quand elle fut aduertie qu'elle  
auoit beu dedans la teste de son pere, elle deuint  
mortelle ennemie du Roy son mari. Or il y auoit  
vne de ses Damoysselles qui estoit fort amoureu  
se d'vn Cheualier, ce que la Royne scauoit bien.  
Quelque tēps que le Roy estoit allé dehors, Ro  
simonde dit à la mesme Damoysselle: Dites à vo  
stre amoureux qu'il vienne cest nuict avec vo<sup>o</sup>, &  
ie m'en iray coucher en vostre list: i'ay quelque  
chose à luy dire en secret. La Damoysselle le fit  
ainsi. Quand le cheualier fut venu & il eut accô  
pli avec eile sa volonté, elle luy dist: Scais tu bien  
qui ie suis? Le Cheualier luy respôdit, N'estes vo<sup>o</sup>  
pas mon amoureuse? La Dame repliqua, Ie suis  
Rosimonde. Le Cheualier fut effrayé & dist: Ma  
Dame, que faictes vous ici? La Dame luy respon  
dit, vous auez accompli vostre volôte avec moy,  
il con



il conuient que vous mettiez mon mari à mort avec son espée mesme, car mô mari a occis mon pere, & m'a donné à boire en sa teste, ie veux que m'en faciez la vengeance. Le Cheualier luy dist: Ie ne le veux faire moy mesme, mais ie feray qu'il sera fait. La Dame luy repliqua: Il fault que le faciez vous mesme & que cela aduienne de nuit à tel temps, & i'attacheray les espées qui sont en la chambre tellemét qu'il ne les pourra tirer hors du fourreau. Et ainsi en aduint ausi. Et comme les grâds Seigneurs ont toute nuit de la lumie-re en leurs châbres, ainsi veid il venir le Cheua-lier en sa châbre, & fauta incontinet du liêt tout nud & se saisit de son espée, mais elle estoit fer-mement liée, apres cela il empoigna vn banc & se defendit vertueusement; mais sa defense ne lui profitoit rien: car le Cheualier estoit arme, telle-mét que le Roy ne peut rien gagner sur luy, mais fut luy mesme transpercé par le Cheualier. Rosi-monde prit toutes les bagues & ioyaux qu'elle peut atteindre, & tira avec deux cheuaux droit à Rauenne. Quelques ans apres elle ietta son regard sur vn ieune gentil home qu'elle print en amour, tellement qu'elle eust bié voulu estre de-pestree de ce dernier: Parquoy vn iour qu'il de-manda à boire, elle luy mesla de la poison dans sô vin, & si tost qu'il en eut beu, il sentit bié qu'il y auoit du venin & luy dist: O meurtriere, tu m'as doné du venin à boire, il t'en fault boire ta part. La dame n'en vouloit rié faire, mais le Cheualier l'y cōtraignit l'espée nue au poin. Ainsi demeu-

rerent là tous deux morts l'un apres de l'autre & receurent le salaire de leur adultere.

*De celuy qui estoit en danger d'estre submergé en la mer, & fallla mettre à manger à bon escient pourtant qu'il deuoit fort boire.*

**V**Nefoys il y auoit certains hommes qui estoient sur la mer en grand danger d'estre submergez à cause de la torméte, tellemét qu'ils estoient tous fort espouantez, & n'attendoient que l'heure d'estre mis à fond. En la mesme nauire y auoit vn auenturier, lequel prenant son biffac en tira force chair salee & fromage, & se prit à manger de bonne sorte sans y espargner le sel, Les autres qui la estoiet luy dirent: que veux tu dire par cecy? de tant manger de sel à telle saison? voyant mesme que chascun de nous est en telle angoisse que nous n'attendons tous que la mort, nous pésons que tu soys hors de ton sens. A quoy le galland respondit, ie cuide moy mesme que vous autres n'estes gueres sages: Il me faut aujourd'huy bien boire, pourtant veux ie manger quelque chose de salé, a fin que ie puisse mieux porter la boisson.

*De celuy qui auoit plus mangé que dix personnes, & neantmoins selon son dire il n'auoit pas encores faict bonne chere.*

**F**Rançois Duc de Milan ouit parler d'un grand mangeur, nommé Sifronius, d'Ast lequel il conuia à dîner. Et quand il eut mangé quatre chap-

chappons rostiz, quatre huttaudeaux, quatre douzeines d'œufs & plusieurs autres viandes en la presence du Duc, quand il voulut partir & prendre congé, il remercia le Prince, en luy disant: Tresillustre Seigneur, ie vous prie que me vueillez pardonner, pourtant que ie n'ay pas eu si bon appetit que ie soloye autre foys auoir, l'ay ceste nuit esté mal disposé, mais ie feray vne autre foys mieux mon deuoir.

*Comme vn Seigneur Alleman reprit son ser-  
uiteur, pource qu'il mangeoit assez de pe-  
tis poissons, ausquels il prenoit grand ap-  
petit.*

**A** Strasbourg y a vne maniere de petits pois-  
sons fort delicats, & sont si trespetits qu'un  
paissant en mangeroit bien deux cents avec vn  
petit morceau de pain. Or il aduint qu'un gentil  
home vint en vne hostellerie avec son seruiteur,  
& luy fut serui à table vn mets de ces petits pois-  
sons, car c'est vn manger de Seigneurs. Le Serui-  
teur les trouua fort bons à son goust, & en en-  
fournoit pour le moins vn cent à la foys, telle-  
ment q̄ ceux qui estoient assis pres de luy le re-  
gardoyēt faire. Le bō Seigneur voulut reprēdre  
son seruiteur, & luy dict: Vallet, ce sont petits  
poissonnets. Le vallet n'en fit point de cas, mais  
luy dist: Monsieur ie le voy bien, & pourtant  
en pren- ie d'auantage à vne foys. Alors s'apper-  
çeut bien le Seigneur quel seruiteur il auoit en  
main, & tous ceux qui estoient à table se prin-  
drent

drent à rire, & luy laisserent manger les petits poissons tout seul.

*D'un compaignon, qui demandoit aux poissons qu'on apportoit à table nouvelles de son pere qui estoit noyé.*

**A**Noremberg en l'hostellerie ou pend pour enseigne l'oison d'or, vint vn bon pource compaignon, & combié qu'il eust encores en sa bourse vne piece d'argent pour passer son chemin, si est-ce toutesfoys qu'il ne sçauoit point que ce fust vne hostellerie de si grande despêse, & pourtant il s'en alla asseoir derriere la fournaise du poale, iusques a ce que chascun fut assis. Et quãd l'hoste le veid assis, il luy dist: compaignon q̄ vous fault il? qu'avez vous? ne vous voulez vous pas seoir à table avec les autres? & vous mettre avec eux pour disner? Il respōdit à l'hoste d'vne foible voix & luy dist: Je voy que la table est toute pleine, & qu'il n'y a point de place pour m'asseoir. Le hoste entendant son dire, luy dist: venez, ie vous veux faire place. Et alors estoient toutes les tables pleines sãs qu'il restast qu'vne place. Et ainsi l'hoste s'en alla mettre deuant la table ou estoient assis quelques Seigneurs, riches bourgeois & marchãds, & s'adressant à ceux vers lesquels il estoit plus hardi, il leur dist: Mes bõs Seigneurs, ie vous prie laissez ce bon pource compaignon seoir & disner aupres de vous. Les Seigneurs en furēt contents, s'ordonnerent & le laisserent seoir à table. Mais quand le compaignon veid qu'on ser-  
uoit

uoit à table viâdes si precieufes & magnifiques,  
 il deuint honteux & n'osoit mettre la main au  
 plat, sans toutesfoys qu'aucun de la compagnie  
 luy dist qu'il mangeast. A ceste table furent ser-  
 uis plusieurs mets & plats de poisson, & sans y  
 prendre garde furent à l'auenture seruis deuant  
 luy quelques petits poissons dans vn plat, & e-  
 stoit la faisant contenâce, sans que personne luy  
 dist qu'il mâgeast. Quand il veid cela, il prit tout  
 le plus petit poisson qui fust au plat deuant luy,  
 & monstroit telle geste & semblant comme s'il  
 eust voulu parler avec ce poisson, apres celail le  
 mit à son oreille droicte, & monstroit beaucoup  
 de gestes & plaisanteries avec ce poisson, ne plus  
 ne moins que s'il eust voulu escouter & ouir que  
 ce poisson luy diroit. Quâd ces Seigneurs bour-  
 geoys & marchands virent telles manieres, ils  
 se prindrent à rire, & le regardoyent tout ainsi  
 qu'on regarde vn fol & vn des assistans entre  
 autres dist: O compagnon, que pensez vous fai-  
 sant telles mines avec ce poisson, vous mocquez  
 vous, ou vous gaudissez vous de nous, le mettât  
 ainsi à vostre oreille? Quand le bon compagnon  
 entendit cela, il monstra vn tel semblant comme  
 s'il eust esté fort triste, & contrefaisoit tout ex-  
 pres le piteux, comme si mal volontiers il eust  
 dict ce qu'il vouloit dire, ainsi il respondit & dict  
 à toute la compagnie: Sachez mes treshonorez  
 Seigneurs, qu'il m'a fallu l'interroguer de quel-  
 que point, & pourtant ie vous prie que ne le  
 vueillez prendre de malle part. Quand les Seig-  
 neurs

neurs

neurs l'eurent ouy parler, ils le prierent tous ensemblement qu'il leur dist que c'estoit qu'il vouloit sçauoir de luy, car ils desir oyent l'entendre; parquoy ce bon compagnon leur respondit, disant: Mes Seigneurs il n'y a pas encores lóg tēps que mon pere a esté noyé ce enuiró, parquoy i'en ay demandé des nouvelles à ce poisson, pour sçauoir s'il ne l'a point veu ou cognu: Et il m'a respondu qu'il estoit encores trop ieune & debile d'entendement, Mais me dict, qu'il m'en falloit enquester à ses parents, & qu'ils m'en pourroyēt faire meilleure & plus ample relation. Alors se prindrēt tous ces Seigneurs à rire, & mirēt deux gros poissons sur son assiette, & sapperçurent bien q'c'estoit le but de son intétion, & qu'il eust volontiers eu de grands poissons. Et quand ils eurent assez ri avecques luy, & de luy, ils le firent franc de l'escot & le laisserent courir.

*De S. Martin, & d'un Charretier, qui rompit son chariot par se vouloir trop hastier.*

**N**ous lifons de S. Martin que fortant vnefois de Paris avec quelques Prestres, il encontra vn chariot fort chargé de vin, dont le chartier, pourtāt que iamais il n'auoit esté à Paris, ne sçauoit pas cōbien pres ou combiē loin il estoit de la ville, parquoy il luy demanda: Bon Seigneur entreray-ie bien encores ce soir dans la ville de Paris? S. Martin luy dist: Si tu charies tout bellement tu y entreras bien, mais si tu te hastes trop, tu n'y entreras de ce soir. Ce voicturier deuint courroux

courrouché, toucha ses cheuaux & dict: Le cuide que ces prestres sont yures, & n'y arriueray-ie pas plustost en me hastant qu'en chariant si lenement comme ils veulét? Et comme il disoit ceste parole, il rôpit vne des rouës de son chariot, tellement qu'il luy en fallut chercher vne autre & n'entra point ce iour la dedâs Paris. Et alors cognut il q' l'home de bië luy auoit dict verité. On dict en cômun prouerbe: Trop haste s'eschauda.

*De l'Empereur, qui n'adiousta point foy aux accusateurs d'un Cheualier, qui de malheur auoit esté pris de ses ennemis.*

**V**N Empereur voulut vnefois liurer bataille à ses ennemis, auquel vn Cheualier fut emporté par son Cheual, tellement qu'il vint entre les ennemis, & fut faict prisonnier d'eux. Apres cela on tōba en propos de ce cheualier, & dirent aucuns qui ne luy vouloyent point de bien, qu'il fauorisoit aux ennemis & que ce n'estoit qu'une chose faicte à poste. Et fut à l'Empereur demâdé s'oaduis touchât cela. A quoy l'Empereur respōdant, demâda cōment il s'estoit porté au precedēt, & si on auoit oncques ouy telle chose de lui. A quoy les autres respōdirēt, nō, il s'est tousiours porté cheualereusement, vertueusement & honorablement. Adōc repliqua l'Empereur. Aussi ne croira on point ores autrement de luy.

*D'un Docteur, & d'un gentil home qui enuoya querir un tonneau de vin, qui luy auoit esté donné.*

**A**Boulogne la grasse y auoit vn Docteur qui alisoit en droict ciuil, & vn Gentil home Aleman

leman qui oyoit sa leçon. Monsieur le Docteur inuita vne fois ce Gentil homme à disner, & luy fit boire de bon vin, l'Alleman pris grandement le vin, en disant qu'il estoit fort bon. Et le Docteur luy dist: Seigneur, quand il vous plaira en auoir vn pot enuoyez le querir, car ie reçoÿ grand honneur par vous & par les autres Allemans qui viennent ouir ma leçon, & si c'est vostre plaisir, ie vous fay present du vin & du vaisseau; l'Alleman le mercia grandemét. Et quãd il sen fut retourné en son logis, il enuoya son seruiteur avec vne charrette en la maison du Docteur pour emmener ce tonneau de vin. Auquel le Docteur dist que ce n'auoyent esté que paroles, lesquelles n'obligent personne.

*D'un maistre Escrimeur & son disciple, auquel il osta la teste de dessus les espaules.*



**L**y auoit vn maistre Escrimeur qui auoit tenu  
Escole en plusieurs villes & faict beaucoup de  
bons



bons escriumeurs . Or y en auoit il vn entre autres lequel il auoit fort bien enseigné. Cestuy-ci s'esleuoit par sus la teste de Lucifer, & dist que de bien iouer & escrimer il n'en deuoit rien à son maistre: & vint la chose à tels termes qu'ils fen-tredefirent vie pour vie. Ainsi ils se trouuerent au iour & lieu assigné l'vn & l'autre, & firent leur leuee comme la maniere est de faire . Et quand ils furent bien pres l'vn de l'autre le maistre tint son espée quoy, & dist à son escolier: Il n'a pas esté dict que ie cōbattroye contre deux. Cestuy-ci tourna la teste pour regarder qui pourroit estre celuy qui venoit l'ayder. Adonc le Maistre fit vn sault & luy abbatit la teste à ses pieds, disant: Je ne t'auoye pas encores appris ce tour la. Voila parquoy il ne faict pas bon se iouer à son maistre.

*D'un Gentil homme qui venoit ordinairement en la ville botté & esperonné, & si n'auoit cheual ni asne.*

**N**On gueres loing de Strasbourg demouroit vn Gentil homme lequel presque tous les iours de Venredi venoit au marché. Or ne scayie si c'estoit par poureté ou par chicheté qu'il s'en venoit tousiours en la ville à beaux pieds botté & esperonné toutes-foys, & si ne se pouoit trouuer que personne l'eust rencontré cheuau-chant par les champs, ou qu'il eust cheual en lieu que ce fust: de quoy les Seigneurs de la ville furent aduertiz, dont ils voulurent vnefois dres

E ser vne

fer vne risée, ainsi qu'ils manderent ce gentil homme en l'hostel de la ville, & luy mirent sus qu'il leur estoit venu vn plaintif de quelques poures gents contre luy, pourtant qu'il auoit avec son cheual passé sur vn enfant qui estoit fort nauré. Le Gentil homme dist: Je n'ay point fait cela, vn autre peut estre le pourra auoir fait, pour lequel ils m'auront pris, informez vous mieux de ce fait, pourtant que i'en suis inculpable. Les Seigneurs de Justice dirét qu'ils le lui proueroient. Le Gentil homme repliqua, & fallut qu'il publiast luy mesme sa honte: & conclud finalement qu'il vouloit & estoit prest de prouer par deux cents personnes de son village, qu'il n'auoit en l'espace de douze ans tenu aucun cheual, ny mesme cheuaché cheual. Alors se prirent les Seigneurs à rire & quand & quand luy firent defense de tenir aucun cheual sa vie durant. Mais il ne passa pas vn moys qu'il cheuacha à deux cheuaux comme vn gentil homme.

*D'un Frere prescheur, & de ce qui luy aduint  
avec vn compagnon estrangeur à l'ysse  
de son sermon.*

**I**ly auoit vn Frere prescheur de l'ordre des Jacobins qui se mit à prescher & pour le theme de son sermon prit ce lieu de l'Euāgile: Quiconque aura deux sayes qu'il en donne vn à celuy qui est poure, & traicta ce propos fort amplement à sa predication. Or entre plusieurs auditeurs, il y auoit vn cōpagnon qui recueillit bien ces paroles,

roles,

roles, parquoy la predication finie, il adressa sa parole au Predicateur, & luy dict: Monsieur, Dieu soit loué qui vous a donné la grace de sçauoir si bien prescher: ce que vous auez dict à vostre sermon me plaist fort bien. Alors respondit le beau pere, cela va bien, fay que tu le mettes en effect. Bien dict le compagnô, & vous Monsieur, vostre vie est elle conforme à vostre predication? Ouy dict le beau pere. Or bien donc, dict le compagnon, vous auez presché que qui à deux sayes en dône vn aux poures, vous n'auz seulement deux sayes vestuz: mais bien troys de blâc & de noir, baillez m'en donc l'vn d'iceux, celuy duquel vous aimerez mieux vous passer, car ie suis tout nud côme vous voyez. Adonc dict le Predicateur: Il est vray que i'ay presché cela, mais tu n'as pas bien entendu toutes mes paroles, mais seulement ce qui sert à ton propos: J'ay dict au commencement de mon sermon, *In illo tempore*: c'est à dire en ce temps là, on faisoit ainsi en ce tēps là, mais on ne le faict maintenant plus. Ainsi le pour compagnon n'eut rien.

*D'un riche homme, qui ne sçauoit pas son Pater noster, & par quel moyen on luy fit apprendre.*

Il y auoit vn riche homme auquel, quand il falloit confesser, son Confesseur luy demandoit sil sçauoit prier. Il respondit que non: J'ay, dict il, par plusieurs fois commencé à l'apprendre, mais ie ne l'ay iamais sceu retenir. Le Confesseur luy demâda. Côme peux tu dôc retenir quâd tu

E 2                      prestes

prestes à quelqu'un bled ou argent ? Et il luy re-  
 spondit : Cela scay- ie fort bien retenir. A quoy  
 le Confesseur repliqua: Voulez vous donc auoir  
 pour penitence q̄ prestiez bled aux poures gents,  
 & qu'il vous soit apres rendu ? il respondit qu'  
 ouy. Le Confesseur luy enuoya vn poure hom-  
 me à luy incognu, lequel meime luy dist: Votre  
 Confesseur m'a enuoyé pardeuers vous, à fin que  
 vous me prestiez deux mines de bled. Le Riche  
 hôme luy dict, côme vous appelle on? Il respon-  
 dit: Je m'appelle *nostre pere*. De quelle apper-  
 tenance estes vous ? Il luy respondit, Mon ligna-  
 ge *est au ciel*. Huit iours apres, le Confesseur luy  
 enuoya encores vn poure homme, qui se nom-  
 moit, *ton nom soit sanctifié*, de la lignee *Ton re-  
 gne aduienne*. Ce riche homme pensoit tousiours  
 à tels noms. Et quand son confesseur estima qu'il  
 pourroit auoir retenu ces noms, il luy enuoya  
 encores vn poure homme qui auoit à nom *Ta  
 volonté soit faicte*: du lignage, *en la terre comme  
 au ciel*, & ainsi consecutiuelement. Apres cela s'en  
 vint a luy son Confesseur, & luy demanda s'il a-  
 uoit presté du bled aux poures gents? Il luy re-  
 spondit qu'ouy: Le Confesseur luy demanda  
 comme s'appelloyent ceux ausquels il l'auoit  
 presté, & ainsi il luy nomma parole apres parole  
 tout le *pater noster*. A l'heure se prit son Confes-  
 seur à rire. Cest homme luy demanda pourquoy  
 il rioit. Son Confesseur luy respōdit: pource que  
 tu scays maintenant dire la priere en nommant  
 tous ces noms. Adonc fut ce riche homme bien  
 ioyeux,

ioyeux , & donna à tous ces poures hommes le  
bled qu'il leur auoit presté, & au Pere Confesseur  
vn fayon.

*D'un Seigneur, & de son Receueur qui luy conta  
quarante florins en moustarde.*

**V**N Seigneur auoit vn Receueur lequél quād  
le Seigneur vouloit auoir conte de luy, ne  
luy sçauoit rendre aucune raison. Et pourtant  
son Seigneur luy dist vne foys ie vous donneray  
huit iours de terme pour me bailler vostre conte  
par escrit. Ce que le gentil Receueur fit. Et  
tout au premier article il luy alla lire. Item qua-  
rante florins en moustarde. Son Seigneur luy dist  
à donc : Il suffit, ie ne veux point auoir de conte  
de vous : Dictes moy combien ie vous suis re-  
deuable somme toute. Si i'ay despensé quaran-  
te florins en moustarde, combien ay-ie premie-  
rement despensé en viande & en autres choses?

*D'un Receueur qui ne sçauoit lire n'escire.*

**V**Ne saison qui fut il y auoit vn Seigneur qui  
auoit eu plusieurs Receueurs qui sçauoy-  
ent bien lire & escire, mais il s'aperceuoit qu'ils  
ne luy estoient pas loyaux. Parquoy il prit vne  
autre-foys pour son Receueur vn gros, lourd  
paifan qui ne sçauoit lire, n'escire. Le bon ru-  
staut comprint cela, & acheta vne grande gibef-  
siere à deux fermails & estages, en l'vn desquelz  
il mit toute son espargne, en l'autre mettoit tou-  
tes les receptes, & de la tiroit aussi toutes ses

misses. Quand l'an de la recepte fut expiré, le Seigneur dict à son Receueur, Il nous fault conter. Le Receueur ietta sa gibeciere deuant son Seigneur, & luy dist: Seigneur, contez avec ma gibeciere. Quand le Seigneur eut conté son argent, il trouua qu'il auoit cent bons florins plus & d'auantage qu'il n'auoit onc eu des autres.

*Du Cuisinier, qui requit à son Seigneur qu'il fist de luy vn asne ou vn fol.*

**L**E Duc de Milan auoit vn Cuisinier qui l'auoit long temps & fort loyaument serui cuisinant pour sa bouche. Vne foys il appella son Cuisinier & luy dist: Maistre, tu m'as long temps serui loyaument, demande moy ce que tu voudras, & ie le te donneray. Et il luy dist: Je ne demande autre chose, sinon que vous faciez de moy vn asne ou vn fol. Le Prince respondit, pourquoy cela. Le Cuisinier luy respondit: les asnes & les fols sont dignes de vous, car vous vendez les vns, & des autres vous en faictes de grands Seigneur, & si restoye vn d'eux ie seroye aussi digne de vous.

*D'un Galland, qui de nuit déroba la vache de son hôte, & comme son hôte mesme la vendit à sa requeste: & d'autres siennes auentures & tours.*

**A**Coulogne y a eu vn auentureux galand les actes duquel sont encores en la memoire des hommes, & duquel on pourroit escrire beaucoup de choses: mais ce petit liure ne les pourroit

63  
roit cōprendre : J'ay toutes foys proposé reciter  
de luy vne histoire assez brieue , laquelle mesme  
i'ay oui reciter à personages de Coulogne dignes  
de foy. Ce scaffre ou far sen alla vne fois loger en  
vn village qui est à deux lieuës au dessus de Cou-  
logne. L'hoste le logea & luy demanda ou il vou-  
lut aller l'endemain. Il luy respondit qu'il vou-  
loit aller au marché à Coulogne. L'hoste luy dict  
il va bien, nous irons de cōpagnie. Ce gallād luy  
dist: mais il vous fault donc leuer de bon matin,  
afin que nous y puissions arriuer de bonne heu-  
re. L'hoste luy respondit, gardez de vous descui-  
der, car ie veux estre fort matin leué. Ie vous prie  
dóc si vous estes leué premier, q̄ vous m'esveil-  
lez. L'hoste luy dict, volontiers. L'hoste auoit v-  
ne vache grasse en son estable ce q̄ ce galland sca-  
uoit bien , & pourtant quand toute la meïgnie  
fut couchée & endormie le galland se leua tout  
coyement, prit la vache de l'estable , & la mena  
de nuit vne bonne piece de chemin du costé de  
Coulogne & la lia à vn arbre qui estoit assez à l'es-  
quart du chemin, à fin que d'auéture elle ne fust  
veüe d'aucun passant par ce chemin là. L'ende-  
main de bon matin se leua l'hoste, & se ueilla le cō-  
pagnon, & sen alla deuisant avec luy le chemin  
de Coulogne. Et quand ils furent à l'endroict ou  
la vache estoit liée, il dist à son hoste: Hoste mon  
amy, ci pres en ce prochain village il y'a vn hom-  
me qui me doit quelque argent, ie veux aller  
voir si ie pourray estre payé , allez vous en tout  
bellement deuant ie vous attaindray bien.

E 4

L'hoste

L'hoste respondit & dist : Au nom de Dieu soit,  
 & s'en alla tout doucemét deuant. Cest effronté  
 trompeur s'en alla à l'arbre & y trouua encores  
 la vache liee & la prit par la corde, & marchant  
 à son aise suiuit & atteignit son hoste assez pres  
 de Coulogne. Quand l'hoste le veid venir, il dist:  
 Eltes vous la? ie vous ay longuement attendu,  
 Le compaignon luy dist, ouy mon hoste voy me  
 ci: I'ay eu beaucoup de peine avec ce paisant au  
 uant que pouoir estre payé: car il n'auoit point  
 d'argent, & quant à moy ie vouloye estre payé,  
 pourtant m'a il fallu prendre ceste poure vache  
 pour bon argent que ie luy auoye presté: Ie  
 doute que ie ne la pourray autant vendre com  
 me elle m'a esté estimée. En bonne foy dist l'ho  
 ste, regardant la vache, voyla vne belle vache &  
 grasse, & si ce n'estoit que i'ay moy-mesme her  
 soir lié la mienne au raitellier, j'oseroye hien iu  
 rer que ceste-ci seroit mienne. Or estoient les  
 affaires du compaignon tellemét disposees, qu'il  
 n'osoit pas monstrer son nez au marché aux  
 bœufs pour quelques meschants tours qu'il y  
 auoit autre foys commis, parquoy il pria son  
 hoste & luy dist qu'il auoit necessairement à fai  
 re à la ville pourtant qu'il luy voulust vendre sa  
 vache, & luy monstra son hostellerie ou il luy de  
 uoit apporter l'argent, & il luy donneroit vne  
 bonne piece d'argent pour son vin. L'hoste fac  
 corda volontiers à cela, & vendit la vache quel  
 que sols d'auantage que le galand ne luy auoit  
 ordonné, & luy en apporta les deniers en son lo  
 gis.



gis. Il les receut tresvolontiers, remercia son hôte & luy donna le vin ainſi qu'il luy auoit promis, dont il le remercia. Ce marché fait, ce galand ne ceſſoit de practiquer les moyens comme il ſe pourroit departir de ſon hôte, & pourtant il luy diſt : Il nous fault bien deſieufner enſemble auant que nous departir : car la vache a eſté plus vendue qu'elle ne valoit. Le paſſant à qui la vache apertenoit payera l'eſcot. Et ce diſant il demanda deux plats d'eſtain à l'hoſteſſe, pourtant, diſoit-il, qu'il vouloit aller acheter vne couple de poulets roſtiz, & comme il eſtoit preſt à ſortir hors du poale, il diſt à l'hoſte de la tauerne ou ils eſtoyent: Bon hoſte preſtez moy voſtre manteau: car ie ne veux point qu'on voye ce que i'ay acheté, ie le veux couvrir du manteau, car il craignoit d'eſtre cognu à ſon ſaye. Ainſi l'hoſte luy mit ſon manteau ſur les eſpaules, & ainſi ſ'en alla ſon chemin qu'il auoit autre fois hanté ayant ioué de ſes tours : Et n'auoit fantaſie quelconque d'acheter des poulets roſtiz, & ſi ſe ſoucioit bien peu des deux hoſtes qu'il auoit trompez, car ce n'eſtoit point ſon intention de les reuoir es deux prochaines années. Quand ils eurent attendu long eſpace apres luy, la fille de l'hoſte champêtre ſ'en vint courant toute eſplorée, en ſe lamentant & diſant : O mon pere, noſtre cas va mal à la maiſon nous auons perdu noſtre vache qui nous a eſté deſrobee ceſte nuit. Le pere de la fille cognut incontinēt la ruſe & fineſſe du galand, & diſt : Le grand diable y ait part, ie l'ay

moymesme vendue. Et encores se mit il à rire de la trouffe qui luy auoit esté faicte, sans vouloir plus longuement attendre son trompeur, car il veid bien qu'il auoit pris autre chemin & que les poulets n'estoyent encores rostiz: car la plume en auoit emporté la chair.

*De quelques hostes, & de la fille de l'hostellier qui leur dist qu'il n'estoit ia besoin de batizer leur vin.*

**I**L y auoit en vne hostellerie quelques hostes qui beuoyent ensemble, l'vn desquels dist à la fille de l'hostellier. Apportez moy ici vn verre d'eau fresche pour mettre dans le vin. La fille respondit incontinent, vous n'avez que faire d'y en mettre, car ma mere y en a encores mis auourd'huy vn seau tout plein. Pourtant dict on qu'enfans, fols, & yurogues dient communement verité.

*De deux bourgeois de Suric, qui s'accorderent apres qu'ils eurent presque destruit l'un l'autre à proceder.*

**A**insi comme j'ay ouy dire, Il y eut à Suric deux bourgeois qui auoyent si long temps procedé l'vn contre l'autre, qu'ils festoyét quasi entre ruinez. Vne foys aduint que l'vn d'iceux dist à son fils, endosse ton harnoy, & ie prédray pareillement le mien, & pren ta hallebarde sur ton espaule, comme ie feray la mienne aussi, & de ceste maniere sen allerent par ensemble en la maison

maison de leur contrepattie, & hurterent à son huys. Leur contrepattie mit la teste à la fenestre, & veid que son ennemi estoit là, & dict à son seruiteur. Ca vien t'en, il nous fault aussi mettre en equipage, parquoy il descendit, & la se trouuerent deux contre deux. Alors dist le pere de famille, que veut dire, q̄ tu t'en viens ainsi à moy. A quoy cestuy-ci respondit: Je ne vien à vous que pour bien, nous sommes l'vn contre l'autre en proces, ou nous auons si longuement continué que nous auôs presque destruit l'vn l'autre, tellemēt que chascun se mocque de nous, & n'y a personne en tout le pays qui s'entremette de nous accorder: vous auez vne fille & moy vn fils, baillez vostre fille à mon fils & moy mō fils à vostre fille & contractons vn mariage, pardonnez moy & ie vous pardonneray, & que nous soyons bons amis ensemble. Sa contrepattie respondit, & dist: Par mon serment vous dictes bien, & suis bien ioyeux de vous ouir ainsi parler. Ainsi il appella sa fille, & luy recita ce propos, luy demādant s'elle le vouloit bien. A quoy elle respondit qu'ouy. Ainsi fut ce mariage conclud, & se mit on à faire force cuisine es maisons des deux peres, ils se vestirent aussi de leurs habits de festes, mangerent & beurent, firent grāde chere & danserent, & prierent autres Seigneurs au festin parquoy vn chascun s'esbaît d'vn changement si soudain.

*D'un bon compaignon & de son*

*amonterusc.*

Il y

**I**L y auoit vn bon compagnon qui auoit vne amie laquelle il entretenoit, mais elle estoit richement laide, parquoy vn chascun luy disoit que faictes vous de ceste laide beste? Si i'en vouloy auoir vne, ie chercheroye quelque chose qui valust la peine, & au moins qui fult vn peu belle. A quoy il respondoit tousiours ainsi: Il me fault tousiours estrener le diable de quelque chose, pourtant vault il autant que ie luy enuoye quelque chose de laid, cōme quelque chose de beau,

*De la femme d'un Charpentier qui fouetta vne  
vieille Macquerelle, a profit de mesnage.*



**V**N Charpentier auoit vne belle ieune femme, & y auoit vn riche homme veuf qui ne taschoit qu'à la deshoner, pour à quoy paruenir il n'espargnoit aucuns despens, & luy estoit tout vn, pourueu qu'il la peust auoir. Pour à quoy paruenir

parvenir il s'adreffa à vne vieille macquerelle à qui il fournit le poignet à fin qu'elle iouast vn tour de son mestier. Ceste vieille nasse s'en vint à elle, & luy dict qu'elle estoit sa cousine, & qu'elle prenoit compassiō d'elle, pourtāt qu'elle estoit si poure: & luy dist: si l'y auoit vn riche homme qui voulust son bien & qui l'aimast & luy fist faire nouveaux habits, & luy achetaist ce qu'elle vou droit, quel estoit son aduis en cela? Ceste honeste femme luy respondit: Tout ce que ic pourroye auoir par honneur ie le prendroye. Ceste vieille nasse luy repliqua: Maintenant vous ay- ie plus chere qu'au parauant, oyant que vous estes vne femme vertueuse. Vne foys aduint que ceste vieille, s'en alla à vespre avec la ieune femme, & ainsi qu'elles passoyent pardeuant l'huis de ce riche paillard, l'huis fut incontinent ouuert, & ceste vieille marmotte tira la ieune dame dans la maison. Quand elle fut entrée on la receut avec grandes careffes, la table estoit couuerte, & la compagnie afsise. Alors la ieune femme veid biē qu'elle estoit vendue, & pensa comme elle pourroit par honneur s'en retourner, & ainsi elle dist à ceste vieille: Bonne cousine, i'ay oublié à la maison quelque afaire qui me touche grandement, mais ie vous promets que ie reviendray dimenche ici avecques vous. Ceste parole pleut grandement tant au riche vilain, cōme à la vieille macquerelle. Ce temps pendant ceste honeste ieune femme pensa, comme elle pourroit salarier ceste vieille pour tant de trauail qu'elle prenoit,

noit & fit tant qu'au iour nommé elle eut troys honestes femmes avec elle garnies de bones verges de bouleau toutes neuues, lesquelles estoient cachees en sa chambre. Quand ceste vieille fut de rechef venue pour mener la ieune à l'Eglise, la ieune femme luy dist: Ma cousine, entrez en la chambre & m'aydez vni peu a vestir. Et quand elle fut entree en la chambre, ces troys autres femmes se icterent sur elle, la despouillerent toute nue, & la vous estrillierent à dire d'ou venez vous. Et quand elles penserent qu'elle en auoit assez, elles ourirent l'huis, & ceste vieille fessée sortit dehors toute nue, & les quatre apres elle tousiours fessant. Et par ce moyen acquit ceste honeste femme plus de louange & d'honneur, qu'elle n'eust peu auoir de profit de ceriche vilain.

*D'un Peintre qui faisoit de beaux images, mais il ne scauoit faire beaux enfans.*

**V**N tēps qui fut, il y auoit vn peintre qui peignoit de fort beaux images, tellement que chascun s'en esmerueilloit. Mais d'autre costé sa femme luy enfantoit les plus laids enfans qu'oreust sceu voir. Et quand on luy demandoit à quoy il tenoit qu'il representoit si belles formes par son art, & que d'autre part ses enfans estoient si difformes, il respondoit en ceste maniere: ceux qui sont beaux, ie les façonne de iour, & les laids ie les fay de nuit.

*D'un Orateur & d'un Iuge.*

François

FRANÇOYS Petrarque escrit d'un Orateur tres-eloquent & bien emparlé lequel estoit demeurant à Padoue, mais sa renommée s'estendoit par toute Italie & estoit son nom *Donatus*. Aduint vnefois qu'à Padoue fut créé vn nouveau Potestat selon leur maniere ordinaire. Et cōme ce nouveau Recteur fust assis pour faire droit: vn poure bourgeois s'en alla à *Donat*, & le pria qu'il voulust aller avec luy deuers le nouveau Potestat & porter la parole pour luy. *Donat* se vestit d'une assez poure robe, & ainsi s'en alla deuant le iuge, & cōmença à faire sa harangue en bas stile & fort simple pour ce bourgeois. Le iuge luy interrōpit son propos & luy dist: Sçauiez vous bien parler Latin? Il respondit, ouy vn peu. Le iuge luy dist, vous pouez bien parler Latin, car ie l'enten bien. Adonc commença *Donat* de rechef sa harangue avec vn Latin si hault, si excellent & si doucement coulant que le iuge en fut grandement esmerueillé, & demanda à vn des assistans qui estoit cestuy qui parloit. L'autre luy respondit: C'est *Donat* ce docte personnage. Alors le iuge fust estōné, car il le cognoissoit bien de nom, mais non de visage, & le pria qu'il luy voulust pardonner, dont il l'auoit mesprisé à cause de ses habits, & luy octroya ce qu'il demandoit.

*D'un compagnon, & de ce que luy aduint en passant vn boys.*

VN temps qui fut, vn quidam auoit à passer par vn boys, & loüa vn paisant pour luy estre

estre guide & le conduire à fin que si d'auenture il venoit à estre rencontré de quelque volleur ou mauuais garnement qui luy voulust mal faire il fust secouru par sa guide. Ainsi donc qu'ils tra- uerfoient ce boys par ensemble, voicy venir vn Ours à l'encontre d'eux, parquoy ce mercenaire monta hastiuement sur vn arbre, & l'estranger pensant qu'il ne pourroit seul resister à ceste he- re beste, pésa aussi que l'Ours ne s'acharne point contre la personne morte. Et pourtant il se cou- cha tout plat le ventre contre terre, & retint son aleine. Adonc l'Ours se mit à le flairer d'un co- sté & d'autre pour sentir s'il auoit vie, luy mettât le museau tantost aux oreilles, & tantost au nez, & comme il ne peut apperceuoir en luy vie, il sen alla son chemin, cuidant qu'il fust mort.

Quand il sen fut allé, ce rustaut descédit de l-ar- bre ou il estoit monté, & l'autre se leua debout & sen alla droict à sa guide: lequel parla à luy de telle sorte: Dictes moy ie vous prie, ce que l'Ours vous a dict, quand il mettoit ainsi son museau à vostre oreille? Il luy respondit L'Ours m'a dict que ie suis bien sot d'auoir mis ma fian- ce, & d'auoir cerché amitié en celuy que ie ne cognoy point.

*D'un bon vieil homme, qui auoit donné tout son bien à ses enfans, & comme puis apres il fut traité à leur discretion.*

**V**N riche hōme auoit marié troys filles qu'il auoit, à chascune desquelles il auoit donné sa por-



sa portion, & tint maison avec vne seruante laquelle estoit bõne mesnagere & vertueuse: mais quoy, ses enfans commencerent à bennuyer de sa trop longue vie. Tellement qu'ils estoient tous les iours apres ses oreilles en l'importunant de leur laisser & transporter le bien qui luy restoit, à condition qu'ils l'entretiendroyent tous les jours de sa vie, ils luy ordonneroyēt sa chambre à part, & donneroyent à boire & à manger du plus beau & du meilleur. De ceste maniere le pere leur laissa tous ses biens & alla demeurer avec eux: & fut la premiere année bien traicté. L'an d'apres, dist l'vn d'iceux: Mon pere, il n'y a que moy seul qui soit chargé de vous, allez vous en aussi demeurer avec les autres, car ils ont aussi bien party en vostre bien comme j'ay. Le bon pere s'apperçut adonc bien qu'il estoit defestimé & deuenü en mespris de ses enfans, parquoy il alla se conseiller avec vn bourgeois. Ce bourgeois luy donna vn vieux coffre plein de sablon & de pierres, & le fit porter en sa maison, & dist à sa fille qu'elle luy prestast vn boisseau de mesure & troys chandelles, pourtant qu'il auoit quelque chose à cõter. Adonc fut le Pere toute nuit à conter & faire clinquer monoye ne plus ne moins que sil n'eust fait autre chose que cõter force escuz à la chandelle. L'endemain il laissa tout expres vne piece d'argent en ce boisseau, lequel il rēdit à sa fille. Le mari de sa fille luy dist: Mon pere, vous auez toute la nuit esté empesché à conter argent, ie l'ay bien entendu. Le Pere luy

F

respon-

respondit: P'ay encores gardé quelque chose en vn coffre & apres ma mort ie le d'oneray à celuy qui se fera enuers moy monstré le plus amiable. Quand ils eurent entendu ce propos, chascun d'eux le vouloit auoir à l'enui, & estriuoÿét à qui le prendroit aupres de soy. Quand il fut pres de morir & qu'ils virent qu'il n'y auoit plus de remede ou esperance qu'il peust viure, ils sen allerent à ce coffre. Et trouuerent qu'il n'y auoit dedans autre chose que sablon, pierres & vne masse, & sur ceste masse estoit escrit en langage Angloys. Soit notoire & cognu à tout le monde, que celuy est bien digne d'estre baltonné qui donne tant à ses enfans qu'il faille qu'il en ait disette. Cela leu, ils se prindrent à regarder l'un l'autre tous honteux & pesneux.

*De la patience de Socrates, & de la malice de ses femmes.*



Socrates

Socrates auoit deux femmes, lesquelles se mirent vne foys à tencer toutes deux contre lui, mais il se contenoit sans mot dire, & fortant de la maison fassit sur vn banc: & lors ces mauuaises femmes respandirent de l'eau sur luy. Mais il ne fut pour tout cela esmeu à impatience, sinon qu'il dist seulement: Je sçauoye bien, qu'apres grande tempeste viendroit la pluye. Patience surmonte tout.

*De quelques Marchands, & de certains volleurs qui les desmonterent.*

ILy auoit deux marchands qui cheuauchoyent de Francfort vers Strasbourg pour leurs affaires, lesquels pouoyent auoir sur eux enuiron douze cents florins. Ils furēt rencōtrez de quelques brigands à cheual qui les destrousserent, & leur osterent leur argent & tout ce qu'ils auoyent. Ces marchands tristes de l'aduenture qui leur estoit suruenue, s'en allerent rendre au prochain village où il y auoit vn chasteau, & se plainquirent au Seigneur d'iceluy, luy disans que ses seruiteurs les auoyent brigandez. Ce gentillastre leur demanda s'ils auoyent ces bons habillemens qu'ils portoyent lors qu'ils auoyent esté destrouffez. A quoy ils luy respondirent qu'ouy. Alors il leur repliqua: Ce ne sont dôc point mes gêts qui vous ont destrouffez, car mes seruiteurs ne vous eussent point laissè aller en si bon equipage que vous estes, mais ilz vous eussent mis en blanc. Tel maistre tels valets.

*Du Sot du Prince de Ronceval, qui le frappa bien fort  
sur son nez, pensant en chasser vne mouche.*



**L**E Prince de Ronceval se mit vne fois à dor-  
mir vn peu apres le disner en vne sale, com-  
me la coustume des grands Seigneurs est, & y a-  
uoit vn ieune gētil homme debout aupres de luy  
pour luy chasser les mouches du visage. Quand  
le Prince fut endormi, ce ieune gentil hōme dist  
au fol qu'il chassast vn peu les mouches du Prin-  
ce. Le fol pri l'esmouchoir, & commença à es-  
moucher le mieux qu'il peut, & d'autre costé le  
Prince dormoit si doucement qu'il commença  
à ronfler & y auoit sur son nez vne mouche assise  
laquelle n'en voulut point desplacer pour quel-  
que vent & escarmouchemēt que fist le fol. Par-  
quoy il tourna l'esuentoir, & avec le manche,  
cuidant atteinre ceste mouche seulement, frap-  
pa de toute sa puissance & si fort le Prince sur le  
nez,

nez, qu'il tomba presque de sa chaire. Le Prince sentant mieux ce coup que la pointure d'une mouche, se fucilla en sursaut, & aduisant le fol, luy dist: fol que tu es, que ceci & cela te puisse auenir pourquoy m'as tu ainsi frappé. Le fol se mit à pleurer, tomba à ses genoux, & dist: O bon Princelot, ie cuidoye que ceste mouche vous picqueroit iusques à la mort, car vous commenciez desia à raller comme si vous eussiez voulu passer le pas, pourtant ay-ie frappé si fort apres elle: mais elle s'est enuolée. Le Prince tourna la chose en ris, & tença celuy qui auoit là mis le fol, car il sçaroit bien qu'il ronffloit en dormant, & que ce sot prenoit ce ronfflement pour trespas. Les fols font les follies.

*D'un iouuenceau qui ressembloit fort à l'Empereur Octavian, & comme gentilment il respondit à une demande qu'il luy fit.*

**V**Nesfoys entre autres vint à Rome vn iouuenceau qui estoit fort semblable à l'Empereur Octavian, & par tout ou ce ieune compagnon alloit par la cité de Rome il estoit regardé, pourtant qu'il sembloit proprement de viaire & lineaments à l'Empereur, lequel voulut auoir le plaisir de contèpler sa figure en vn autre. Quand ce compagnon fut venu, il veid que ce qu'on en disoit estoit vray, parquoy l'Empereur dist: Ta mere a elle esté quelque fois à Rome? Le compagnon saperceut bien ou l'Empereur vouloit tomber & luy respondit, non tresvictorieux Em-

pereur, mais mon pere y a esté bien souuent & longuement. L'Empereur vouloit taxer la mere de ce iouuenceau d'auoir forfaict à son hōneur, mais le compaignon combien que ce fust obliquement, reietta la taxe sur la mere de l'Empereur.

*Du Roy de France & d'un quidam.*

**V**N compaignon d'auenture s'adressa au Roy de France ainsi qu'il cheuauchoit par les champs, & luy demāda vn don. Le Roy luy dōna vn douzin, parquoy le cōpaignon luy dist: Vous partez fort inegalement avec voz freres. Le Roy luy demāda: Es-tu donc mon frere? Il luy respōdit: Ne priez vous pas ainsi: Nostre pere, &c. Le Roy luy dist: Tu as bien ta part, car si i'en donnoye au tant à chasque frere, il me faudroit vendre le Royaume de France pour y fournir: Va t'en & en demande autant à chascun de tes freres, & fils te font comme i'ay faiçt tu en auras tant qu'il te deura suffire.

*Du Roy de France qui donna quatre cents escuz à son Lacquays, pourtant qu'il luy auoit osté vn pou de dessus son manteau.*

**L**E Roy de Frāce auoit vne foys vn poux courant sur ses espaules, ce qu'estant apperceut par vn de ses Lacquais il l'osta avec grande reuerence. Le Roy luy demanda que c'estoit, mais le lacquais auoit honte de le dire. Mais le Roy le voulant sçauoir en toute maniere, il luy diçt. Sa-  
cree

cree magesté, c'estoit vn poux. Alors le Roy luy  
 dist, as tu honte de dire cela? c'est vn signe que ie  
 suis homme, & donna quatre cents escuz au lac-  
 quays. Vn autre lacquays apperceuant cela, pésa  
 en soy mesme. Comment! le Roy est il si liberal?  
 Il me faut aussi tant faire que i'attrappe quel-  
 que chose. Et pour faire son cas attédit quelque  
 espace de temps, puis quelques iours apres, il fit  
 semblât ne plus ne moins que s'il eust osté quel-  
 que chose de dessus l'habit du Roy, & ce fit-il a-  
 nec grâde courtoisie & d'exterité. Adonc le Roy  
 lay demanda que c'estoit. Sire, dict-il, c'est vne pu-  
 ce: & pensoit ceituy-ci, s'il a tant donné pour vn  
 poux qui est vne chose trop plus vilaine qu'une  
 puce, il aura esgard à moy sans point de faute.  
 Le Roy entendant sa malice, dist: Coquin que  
 tu es, cuides tu que ie soye vn chien, & comman-  
 da qu'on luy baillast, les estrinieres, Ainsi fut il  
 payé, mais en autre monoye. La tromperie trou-  
 ue son maistre.

*D'un villageoy, qui au Roy dessus dict fit present  
 d'une belle raue, pour laquelle il luy fit can-  
 ter quatre cents escuz.*

**L**E mesme Roy passa en Flandre vne partie de  
 sa ieunesse: & comme il prenoit grand plai-  
 sir à la chasse, sescartant souuentes-foys de la  
 cōpagnie pour plus librement penser à ses affai-  
 res, aduint qu'il sen alla quelques-foys rêdre en  
 la maison d'un paisant, & estât las & trauaillé, il se  
 repaissoit de mesme viâde que le paisât mâgeoit,



c'estoit de raues & de lard. Quand il fut coroné Roy de France, le paisant bien ioyeux pensa en soy-mesme, ie lui feray vn present, & ainsi attelât ses cheuaux au chariot, il l'emplit tout plein de raues, & ainsi il charia droict à la cour, mais le chemin qu'il auoit à faire estoit long & son argent court, tellement que ses raues luy seruirent bien au besoin, & s'en repeut tellement durant son voyage, qu'il n'en auoit plus qu'une quand il arriua à la cour, qui estoit toutes fois la plus belle & plus grosse qu'il auoit peu choisir. Quand il fut parueniu à la fin de son voyage il s'enquit ou estoit le Roy, & fut si heureux que le Roy mesme l'apperçeut, tel mêt qu'il ne trouua point de difficulté à parler au Roy. Adonc il commença à faire sa harangue, se plaignant & regrettant ses bonnes raues lesquelles il auoit mangees sur le chemin, tellement qu'il n'en auoit peu garder qu'une laquelle il prioit sa magesté prendre en gré.



gré. Le bon Roy luy fit donner huit cents escuz,  
& commanda que ceste rane laquelle il estimoit  
beaucoup luy fut bien gardée. Il y auoit là vn  
gentil homme present, lequel pensa ainsi en soy-  
mesme: Le Roy est il si liberal qu'il donne huit  
cents escuz pour vne raue? I'ay en mon estable  
les deux plus beaux & gentils cheuaux qui soyent  
en tout le Royaume, ie luy en veux presenter  
l'vn, il me guerdonnera bien, comme il l'auoit  
pensé ainsi le fit il. Le Roy recevoit grand conté-  
tement de ce cheual, & tomba bien au côté qu'il  
auoit fait, parquoy il dict à son valet de cham-  
bre, allez à mô coffie & n'apportez ce que vous  
trouuez enue loppé en vn taffetas verd. Lequel  
present estant apporté il le donna au gentil ho-  
me en luy disant: Prenez ce ioyau qui m'a cou-  
sté huit cents escuz. Quand le gentil homme fut  
vn peu eslongné de là, il desuelopa son ioyau, &  
trouua vne raue fannée.

*Du Meusnier, qui demanda au boulanger du pain  
pour Dieu, & du bon conseil que le boulanger  
luy donna pour poine ne mandier.*

**V**Nne fois vint quelque hôme à l'huy d'vn  
boulanger demandant l'aumosne: Auquel  
le boulanger demanda quel mestier il scauoit  
faire. Je suis meusnier, respôdit il. Adonc luy de-  
manda le boulanger: Combien y a-il de mesna-  
ges qui meulent à vostre moulin? Le Meusnier  
respondit, non plus que sept, Sept, dict le boulâ-  
ger: Eh poure simple homme que tu es, fils  
F s auoyent

auoyent à moy à faire, ils iroyent plustost' tous sept mendier que moy seul. Par ce propos il touchoit au vif le Meusnier, car meusniers & Boulengers ont volontiers les mains crochues.

*D'un seruiteur qui acheta vn asne pour vn cheual.*

**V**N Gentil homme enuoya son seruiteur dehors pour acheter vn cheual, mais il acheta vn asne. Quand il fut venu à la maison, le Gentil homme fut courroucé, & dist: Quoy? m'astu acheté ceste mechante, simple, petite beste pour vn cheual? Le valet, luy respondit, S'il vient à croistre en tous ses membres à la proportion des oreilles, il deuiendra encores vn beau, haut, & triomphant cheual.

*D'un paisant, & du prestre qui luy aprint à prier.*

**V**N simple compagnon s'en alla à confesse lequel ne scauoit son *Pater noster* ni autres prieres. Parquoy le prestre pensa: ie luy veul enseigner vne courte priere: & luy dist, Tu prieras en ceste maniere: Aigneau de Dieu aye mercy de moy. Et quand l'an ensuiuant il retourna à confesse, estant enquis de sa priere scauoir s'il l'auoit bien retenue. Il respondit qu'ouy, & dist: Brebis de Dieu ayés mercy de moy. Adonc le prestre reprit le rustaut, dont il n'auoit bien retenu sa leçon, car il luy auoit di& Aigneau de Dieu ayez mercy de moy. A quoy le rustaut respondit

spondit : Il est vray monsieur , mais il y a desia bien vn an que cela est passé, alors il estoit vn aigneau maintenant il doibt bien estre vne bonne brebis.

*De deux simples Hollandoyz, qui vouloyent aller voir le pais, & des auentures qu'ils eurent par le chemin.*

Deux ieunes compagnons du pays de Hollāde s'en alloyent par pays pour apprēdre les langues estrangeres. Et estants vn matin arriuez en la ville d'Anuers, ils s'en allerent en vne hostellerie là ou ils demanderent à desieufner. On leur demanda ce qu'ils vouloyēt auoir à desieufner. Ils dirent, baillez nous vne demie douzeine d'œufs : ce qui fut faict. Les œufs estants bouilliz on les mit sur table , avec vne seruiette, sel, pain & biere: puis on leur demanda s'ils ne vouloyent auoir autre chose . Ils respondirent que non. Ainsi ils demourerent longuement assis à table regardant l'vn l'autre, sans toucher aux œufs, pourtant qu'il n'y auoit point de beurre sur table. Vn peu apres vint à eux vn des seruiteurs leur demander s'ils ne vouloyent rien plus auoir : Il veid qu'ils n'auoyent encores touché aux œufs , & leur demanda à quoy il tenoit qu'ils ne mangeoyent leurs œufs . Ils luy dirent, pourtant qu'il n'y auoit point de beurre. Le seruiteur leur dict : Vous n'en auez point demandé , ainsi il alla querir du beurre. Ce pendant l'vn dict à l'autre : retournons à la maison.

maison, car nous sommes esté assez loing, con-  
 sideré que nous sommes desia en vn pays la ou  
 on mangé les œufs sans beurre: A quoy l'autre  
 respondit, Non non compagnon mon ami, cela  
 peut encores passer, puis que nous en pouons  
 auoir en le demandant. Ainsi ils pourfuiurent  
 leur chemin plus oultre, & parvindrent iusques  
 à Valenciennes, ou estâts arriuez ils eussent vou-  
 lontiers achetè pain & viande, mais ils ne sçauoy-  
 ent parler la linge. Alors dist l'vn à son compa-  
 gnon: Tien toy icy debout pres de l'Eglise que  
 nous ne perdions point l'vn l'autre, & ie m'en  
 iray chercher du pain. Ainsi il s'en alla deuant la  
 maison d'vn boulanger, la femme duquel auoit  
 eu le iour precedent vne peine de dents indici-  
 ble tellemēt qu'elle en auoit faict tirer vne. Ainsi  
 cest Hollandoys estant deuant ceste femme, se  
 prit à luy monstrier avec le doigt sa bouche qu'il  
 tenoit ouuerte, en luy voulant signifier qu'il vou-  
 loit acheter du pain pour manger. Parquoy ceste  
 femme pensa incontinent, ce cōpagnon est tou-  
 ché de mesme mal que i'ay esté, & par ainsi elle  
 le mena chez vn arracheur de dents luy disant:  
 arrachez luy vne mauuaise dent qu'il a, car elle  
 luy faict si grande peine que le pouure gars ne  
 peut parler. Alors l'arracheur prit vne seruiet-  
 te, à cause de quoy le Hollandoys pensa. Le cas  
 ne va que bien pour moy, i'auray icy à manger.  
 Mais auant que le Hollandoys s'en apperceust, il  
 luy auoit tiré vne bōne dent hors de la bouche.  
 Parquoy le Hollandoys sentant grand douleur  
 sen

sen fuit avec la seruiete au col, & le barbier cou-  
 rut apres luy, criant : si tu ne me veux payer, au  
 moins rends moy ma seruiette. Et quand il fut  
 aupres de son compaignon, il luy dist: O compa-  
 gnon mon amy, ma iutenât est il plus que temps  
 de nous en retourner au pais, car si nous passons  
 plus-outre il ne nous demeurera pas vne dent  
 en bouche.

*D'un compaignon, qui avec sa marchandise trom-  
 pa à Francfort vn Iuis fort subtilement.*



Il y auoit vn vau neant, qui auoit tout despen-  
 du & gaspillé son patrimoine. Et quâd il n'eut  
 plus que frire, il s'addonna à tromper les gents,  
 & pour mieux faire ses besognes il sen alla à la  
 foire à Francfort, prit vne piece de taffetas en  
 quoy il enueloppa de petits morceaux de musc  
 non pas d'Alexandrie, mais de celuy que les hô-  
 mes rendent par derriere, aussi souuêt qu'il leur  
 en prent

en prent vouloir . Il se pourmena ça & là par la  
toice & publiant qu'il auoit à vendre si precieuse  
dearée qu'il n'estoit possible de l'estimer, car el-  
le estoit de telle force que quiconque en gousté-  
roit vn peu, tout ce qu'il imagineroit en sa pen-  
sée il aduiendroit. Il y auoit là d'auēture vn Iuif,  
laquelle nation a de coustume de rechercher &  
furetter routes choses pour leur profit : ce Iuif  
penfa en soy-mesme, o si j'achetoye ceste mar-  
chandise, ie seroye bien tost riche, & auroye be-  
aucoup de maisons de plaissances & heritages,  
car c'est que j'ay plus en ma fantasie, ainsi il le ti-  
ra à part & luy demanda combien il vouloit vé-  
dre la drogue. A quoy luy respondit le vendeur,  
Quoy acheteriez vous bien chose si precieuse?  
voitre habit ne le monstre point. Adonc dict  
le Iuif: Qui le scait? Dictes combien vous le fai-  
ctes. Il la fit sept cents florins. Il luy bailla con-  
tant l'argent qu'il auoit demandé & quand il  
en eut essayé, il dict: Fy, c'est de l'estront, &  
pourtant il vouloit r'auoir son argent. Mais le  
vendeur tint son marché, & qui plus est l'ar-  
gent aussi, car il le gagna par proces, pour-  
tant qu'il n'auoit dict autre chose, sinon que  
ce qu'il penseroit apres l'auoir essayé seroit  
vray.

*D'un Prestre, & d'un portier de Calem-  
berch.*

**I**L y eut vn prestre au pays d'Austrasie en vne  
place nommee Calemberch qui auoit vn poif-  
son

son excellent & tresingulier, duquel il vouloit faire vn present au Duc de la contrée, & comme il vint à la porte du chasteau, le portier ne le voulut laisser entrer, sil ne luy promettoit de luy donner la moitié de ce que luy seroit donné pour son vin : ce qu'il luy promit, toutes foys il luy fascha bien d'auoir à faire à vn portier si cacquin, & parce ne voulut auoir du Seigneur autre chose que coups & battures, & quand on en sceut le pourquoy on l'en seruit volontiers & fort facilement. Et quand vint à en donner au portier sa part, sçauoir est la moitié qui luy appartenoit & qu'on faisoit sonner les coups sur luy, il se prit à crier, i'en ay assez, i'en ay assez, ie vous quitte pour vn quart & tenez les troys autres quarts pour vous. Ainsi fut le portier frotté & estrillé dos & ventre.

*De deux compagnons, & vn espoux qui pensoit que son espouse fust fort malade, pource qu'elle auoit son fessier tout barbouillé de laiët bouilli.*

**V**Ne saison qui fut, il y auoit deux cōpagnons qui s'en alloyēt ensemble en Italie pour voir le pays, l'vn desquels deuint malade en chemin, toutesfoys ils firēt tant par leurs iournees qu'ils arriuerent à Brussel en Swaben, & là ils demanderent à loger en la maison du Bourgmaistre le mesme iour q̄ la fille du Bourgmaistre auoit esté espousee, tellement qu'il y auoit bien à faire en la maison, & par ainsi ils presenterent leur ser- uice, comme seruir à table, à lauer & essuyer plats

plats & taillouers, ou à tourner la broche, parquoy on leur bailla logis. Celuy qui estoit malade ne sçauoit autre chose faire que tourner le haste, & l'autre aydoit à cuisiner, côme à remuer la boulie, torcher les escuelles & taillouers. Et par ainsi on dōna au malade vne esculée de laiēt bouilli, auquel il trouua si bon appetit, qu'il luy sembla que s'il en eust encores eu, il eust esté du tout gueri. A cause de quoy il pria son compagnon, qu'il aduisast ou on mettroit ce qui resteroit de ce laiēt bouilli, & qu'il fist tāt qu'il en eust encores vne escuete pleine. Ainsi donc apres le soupper, l'espouse s'en alla coucher en vne belle galerie ou il y auoit deux ou troys lits, & ne sçay par quelle auenture ces deux compagnons estoient aussi couchez en la mesme galerie non gueres loin du liēt de l'espouse. Enuirō vne heure apres minuit, lors que chascun festoit allé reposer, le malade pria son compagnō de se leuer, & de luy aller querir de ce chaudreau blanc qui estoit resté, ce qu'il fit. Mais en retournant en la galerie, cuidant aller vers son compagnon, il s'en alla au liēt de l'espouse & luy presenta le laiēt bouilli. L'espouse qui dormoit adonc le cul tout nud laissa aller vne vessie, & pensoit ce ieune gars que c'estoit son compagnon qui ainsi souffloit, il luy dist: Ne souffie plus, il est assez froid, il n'eut plustost diēt la parole qu'elle lascha encores vne vessie, parquoy il luy dist encores, Ne souffies plus te di-je, il est assez froid. Elle vesna encores pour la troisieme foys bien fort, dont il luy dist de rechef:



rechef : Ne souffie plus ou ie te ietteray escuelle & pottage & tout en ton museau. Si est- ce qu'apres cela elle luy souffla encores vne grosse vilaine & puante vessie au nez, de quoy le bon compaignon perdant patiëce vous placca le laiët bouilli & l'escuelle avec, contre les fesses de l'espouse, cuidant que ce fust le visage de son cõpaignon, parquoy l'espouse s'esueilla : Et appella son espoux, disant : Mon bon mari tout est ici mal allé, & se prit à crier, tout est estront, tout est estrõt. L'espoux alluma vne chandelle pour voir ce que cestoit, & trouua que son espouse auoit le cul tout barbouillé de laiët bouilli, à laquelle il dist: Och chere & digne femme esteuë entre mille ie voy helas que vous vous portez tresmal, car tõt ainsi que vous auez mangé le laiët bouilli, ausi l'auetz vous rendu.

*D'un Docteur es loix, qu'un bœuf auoit si fort bleccé qu'il ne sçauoit à quelle iambe c'estoit.*

**V**N Docteur es loix ainsi qu'il alloit au matin faire sa leçon aux grandes Escoles rencontra vne troupe de bœufs que le vallet d'un boucher touchoit à la boucherie. Il y eut vn de ces bœufs qui ainsi que Mõsieur le Docteur passoit sur sa mule le toucha vn peu à sa robe ou se frotta, ie ne l'ay pas si bien retenu, de quoy il commança à se plaindre merueilleusement & crier à l'aide, disant: O mes amis ce meschant bœuf m'a nauré à mort, O bon Dieu ayde moy car ie me meurs. Vn chascun qui l'ouit ainsi crier

G y accou-

y accourut incontinent, cuidans que Monsieur le Docteur se fust rompu le col : & s'efforçoyent de l'ayder au mieux qu'ils pouoyent, l'un le sustentant d'un costé & l'autre de l'autre, tellement que chascun y estoit assez embesongné : les vns luy apportoyent vn linge avec du vinaigre, les autres luy mettoyent des cloux de giroffe en la bouche, & les autres le deslaçoient par deuant pour luy faire prendre aër, de peur qu'il ne s'esuanouitt, il n'estoit pas fils de bonne mere qui ne luy prestoit la main, car il estoit de tous bien cognu. Mais en fin Monsieur le Docteur par la grace de Dieu se prit à appeller à haute voix *Ioannes* son *famulus*, & luy dist : Ah douce mere de Dieu : Va t'en aux Ecoles, & di aux Escoliers que ie ne feray point de leçon pour ce iourd'hui, car ie suis à demi mort, ce meichât malheureux bœuf m'a affolé la iambe, & qu'ils ayent patience pour ceste foys. Tous les Escoliers entendans cest accident furent grieuement troublez, & eurent grande compassion de leur Monsieur le Docteur : Les aucuns d'entre eux qui furent à ce deputez l'allerent visiter, & le trouuerent gisant au lict, & le barbier aupres de luy avec linges, oignemens, aubins d'œufs, & force instruments, ainsi qu'il estoit bien requis en cas de telle importance. Monsieur le Docteur se plaignoit si fort de sa iambe droite, qu'il ne pouoit souffrir qu'on luy tirast la chausse, parquoy il la fallut tout doucement descoudre. Et quand le barbier eut bien regardé & visité ceste iambe, il n'y apper-

apperceut aucune bleceüre, & n'y peut trouuer  
aucunes tumeurs ou apperceuance de fractions,  
combien que Monsieur le Docteur ne fist que  
crier, ie suis mort, ie trespasse. Et quand le bar-  
bier y mettoit la main, il fescricoit encores plus-  
haut, disât, tu me tues, tu me meurtris. Ou est-ce  
donc Mōsieur que vous sentez plus de douleur?  
luy demandoit le barbier, Comment? ne voyez  
vous pas cela? Ce bœuf m'a blecé à mort, & puis  
tu ne viens demander où il me dueult, ah ah ie  
me meurs. Le barbier luy demandoit est-ce en  
cest endroit là, ou en ceste place là, Monsieur?  
Non. Est-ce donc là? Non. Pour abreger, la  
iambe n'auoit aucun mal, & pourtant le barbier  
ne sçauoit quel remede y appliquer: Bon Dien  
que sera ceci? ces gents cy ne sçauent point ou  
cest qu'il me fait mal, n'y a-il point d'enfleure,  
di moy barbier? Non dist il. Il fault donc bien,  
dist Mōsieur le docteur, que ce soit à l'autre iam-  
be, car ie sçay biē que le bœuf m'a hurté. Ainsi il  
fallut tirer l'autre chausse, mais ceste iambe-là  
estoit aussi fort naurée que l'autre. Ouai ouai,  
dict Monsieur le Docteur, ie voy maintenāt bien  
que cestui cy ne sy entend point *Ioannes* amené  
m'en ici vn autre, ie voy bien que cestuy-ci n'est  
qu'vn lourdaut. Il sy en alla, & l'autre sy vint, mais  
il n'y apperceut non plus q̄ le premier. Voici biē  
vn poure cas dist le Docteur, seroit il biē possible  
que le bœuf m'eust touché sans me blecer? ie ne  
le croy pas. *Ioannes*, vien ça quand le bœuf me  
fit mal de quel costé vint il? ne fut ce pas

contre le mur. Ouy *Domine*, dist son *famulus*:  
douce ce doit estre à ceste iambe ci aussi le luy  
ay-ie bien dict dés le commencement, mais il  
luy a semblé que c'estoit mocquerie. Le barbier  
voyant qu'il n'auoit aucun mal que par apprehension,  
à fin de le contéter il luy benda la iambe avec vn linge, disant que cela suffisoit pour la  
premiere fois. Et depuis n'a on point ouy que  
Monsieur le Docteur se soit plaint de sa iambe.

*D'un asne farouche, lequel s'esponantoit quand on  
ostoit le bonnet.*

**L**E Maistre d'hostel de l'Euesque du Mans, le-  
quel estoit tresvertueux personnage & qui  
prenoit grand plaisir à l'agriculture, reçent en  
don vn asne fort excellét, & si bel & grand qu'on  
eust proprement dict que c'estoit vn mulet, aussi  
en auoit il le pellage, & oultre ce, il alloit aussi  
bien hamblé que le meilleur mulet de Brabant.  
Pourtant le Maistre d'hostel le bailloit tantost à  
l'vn, tâtost à l'autre pour en aller aux affaires qui  
leur estoient enchargées. En fin cest asne demeu-  
ra entre les mains de l'vn des officiers de l'Eues-  
que, lequel deuoit souuent aller par les champs  
lequel estoit appellé Monsieur Chelaut. Et com-  
me ainsi soit qu'il n'y ait chose si parfaicte en ce  
monde ou il n'y ait quelque tare & à redire, cest  
asne estoit vn bien peu sombreux, que di-ie vn  
bien peu, il estoit bien fort farouche. Car si tost  
qu'il oyoit remuer vne fueille, il se mettoit à sau-  
ter & regimber comme s'il eust eu tous les dia-  
bles

bles au corps, & lors celuy qui ne se scauoit bien tenir à cheual, deuoit tomber soubs les pieds ou en la fange. A l'occasiõ de quoy, Monsieur Chelaut qui n'estoit des plus adroictz cheuaucheurs du monde, estoit bien souuent faict Cheualier. Quand ce venoit à quelque destour de chemin, ou qu'il rencontroit quelque baston ou cicot en son chemin, ou quand quelqu'un venoit à bencontre de luy, ou quelques meschantes lettres luy tomboyent de la manche par mesgarde, cest asne fautoit, & regimboit, il se tormentoit, il se demenoit & tempestoit si tresmerueilleusement qu'il n'estoit à Monsieur Chelaut possible de se tenir dessus, mais il le vous couchoit gentilment par terre quelque foys en vne belle place tantost sur quelque boyse rencontrée par le chemin, biẽ souuent en vn borbier fangeaux, ou en quelque belle eauẽ, dont il se releuoit tout pissant & degouttant. Mais sur tout commençoit ce maistre asne à faire des siẽnes & à iouer de l'enragé, quãd il veoid qu'on ostoit le bonnet, combien qu'il ne veist gueres clair, car il estoit borgne, ou demi aueugle. Mais comme ceux qui ont quelques charges & dignitez sont volontiers honorez & bonnettez par les voyes ou ils sont cognuz en passant leur chemin, là monsieur l'asne faisoit rage, & sen couroit à torts & à trauers par les champs, comme sil eust eu le Dieu d'amours chargé sur son dos. Mõsieur Chelaut pour euitter tous ces inconueniens, demeueroit quelques foys derriere, avec son asne seigneurial pour essayer

fil iroit mieux en ceste sorte, & luy eust fort bien succedé en ceste maniere, n'eust esté ces maudictes salutations qui me multiplioyent de tous costez : & vous assure que s'il eust esté en quelques quartiers d'Alemaigne, il eust esté deliuré de ceste fascherie, car la grauité qu'ils maintiennent ne leur permet vsler de tant de gentillesse. En quoy toutes-foys il estoit assez rusé, & beaucoup plus que l'on ne cuide : car quand il veoid de loin venir quelqu'un de cognoissance, il crioit aufsi hault qu'il pouoit : Monsieur, ne me saluez point ie vous prie, ie vous prie ne me saluez point. Mais toutes-foys si ne laissoyent ils point à le saluer ioyeusement & fort honestement par maniere de plaisir, & à fin de voir les tours & la plaisante grimasse de Messer l'asne. Ce neantmoins, quoy qu'il en fust il arriva au logis ou il vouloit estre, & fit bien traicter & penser son asne, à fin qu'il peust l'endemain mieux despescher chemin, mais l'asne demeura tousiours asne, & encores ne fut ce tout : car Monsieur tomba de rechef en vn autre accident, ainsi que vous orrez au traicté suiuant.

*Comme Monsieur Chelaut, & Croisé chasserent les chasses l'un de l'autre, dont Chelaut eut beaucoup de peine & du domage.*

**A**insi que Monsieur cheuauchoit par pais en compagnie de quelques autres, comme il fust allé deuant la troupe pour euites les inconueniens

ueniens de son asne regimbant, estant arriué de bonne heure à l'hostellerie avec Croisé, il leur fallut attendre vne heure ou deux apres la compagnie, mais voyant qu'ils ne venoyent point, & que Monsieur auoit fort bon appetit, ayant esté bien secoué & tormenté par son meschant asne, ils dirent qu'on apprestast la viade & qu'on leur donnast à soupper. Et auant que la compagnie fut venue laquelle arriua assez tard, Monsieur Chelaut & cest autre preudhomme nommé Croisé, festoyét allez coucher en vne chambre & ronffloyent à qui mieux. Ce qu'estant ouy par aucuns des seruiteurs qui estoyent arriuez avec toute la compagnie, penserent de leur iouer vn tour apres soupper. Or deuez vous entendre que Monsieur Chelaut estoit si maigre que les oz luy perçoient presque la peau: Mais Croisé estoit bien aussi gras que cestuy-cy estoit maigre. Ces rustres estans en deliberation de leur iouer vne trouffe, firent tant qu'ils entrerent tout coyement & sans faire bruit, en la chambre où ils estoyent, & trouuerent qu'ils dormoyét fort & ferme comme ceux qui auoyent faicte bonne chere. Or entendez de quoy ils sauiserent, Ils prindrent les chausses des deux dormeurs & leur descouferent de chaque bouc vne chausse, & ainsi proprement cousfirent la chausse du maigre avec le bouc de Croisé qui estoit fort gras & la chausse de Croisé avec le bouc de Monsieur Chelaut qui estoit maigre, & remirent gentilment

chasque paire de chausses en sa place, & laisserent ces deux le maigre & le gras dormir iusques au lendemain matin qu'il fut iour, les autres estoient desia montez à Cheual pour cheuaucher à la frescheur. Il y auoit là vn Page qui scauoit tout le mesnage, car telles gents se trouuent volontiers ou se font les bonnes entreprises: cestuy cy les alla esueiller, & frappant à l'huis tant qu'il pouoit, il se prit à crier à haute voix: Monsieur Croisé, Monsieur Chelaut voyla toute la compagnie à Cheual, ne voulez vous pas vous leuer? Mes hostes sauterent du lect tous endormis, & s'abillerent le plus hastiuement qu'ils peurent. Monsieur Chelaut estoit mieux parti que Monsieur Croisé, car il entroit dedans les chausses de Croisé fort aisemét, pourtant que elles estoient larges comme bottes, il chausse ses chausses, il s'abille, & eut beaucoup plustost fait qu'un chien qui leche plats, ainsi il monta à cheual sur son asne & suiuit les autres. Mais Croisé qui à l'auenture auoit chaussé la bonne chausse la premiere, quand ce vint à chausser l'autre la y eut il à tirer, car elle estoit si estroitte qu'à peine y eust il peu faire entrer le bras, tant s'en fault qu'il y eust peu mettre la iambe, il tiroit tant que tirer pouoit, & ne luy vint iamais en fantasie de penser ce qui luy estoit aduenu. Aussi estoit il encores à demi endormi ainsi qu'il aduenient ordinairement à ceux qui ont le soir fait bonne chere. En fin il tira si fort qu'il dechira tout le pottage, parquoy il se desenyura, & au lieu



lieu de l'yureffe paffee il se trouua espris de grãd courroux, disant: Que diable me fault-il? La pestilence emporte les chausses. Finalement apres auoir bien tiré & hocqueliné, il regarda si ceste chausse estoit sienne ou non, de quoy il vint à soupçonner voyant qu'elle estoit si estroitte. Et voyant qu'il n'y auoit autre remede, il acheua de chauffer ce qui restoit à chauffer, se consolant en cela que pour le moins il auroit les fesses couuerts, car ce ne seroit que pour cinq ou six heures à faire, & iusques à ce qu'il fust à midi arriué au logis. Il monte à cheual & suit les autres qui auoyent desia bien fait deux lieuës: Mais Dieu sçait quelle risée il y eut d'eux deux en disnant, car vn chascun pouoit bien voir comme ils s'estoyent portez. Pour le moins ils s'entre rendirent les chausses l'vn à l'autre: Mais ce fut bien diablerie qu'il n'y auoit point de couturier au village pour les recoudre, toutesfoys ce n'estoit point mal employé qu'ils les recoufissent eux mesmes puis qu'ils auoyent le soir fait si bonne chere, & n'y auoit point de danger qu'ils en fissent penitence, & principalement ce gros ventre, mais certainemēt cela vint mal à propos à Monsieur Chelaut: car il n'estoit pas trop gras, & si estoit encores pirement que l'autre; car ses chausses estoient dechirées. Parquoy peut on bien dire qu'un malheur ne vient point sans l'autre.

*D'un Gentil homme, qui vouloit se mesler de tirer du vin, dont le foucet luy tomba au pot.*

**I**Ly auoit vn Gentil homme qui par vn dimen-  
 che apres auoir fait en l'Eglise sa deuotion,  
 laissant la ma damoyfelle sa femme & toute sa  
 mesgnie à l'Eglise, s'en vint avec vn seruiteur à  
 la maison pour desieufner, car il auoit bon appet-  
 tit: & ce qui plus l'y attiroit, estoit vn pasté de  
 venaison duquel il auoit desia essayé & lequel  
 il auoit trouué fort bon. Mais quand il pensa  
 ruer en cuisine, il trouua que sa femme auoit  
 les clefs, dont il fut despité. car il ne vouloit  
 point luy empescher sa deuotion. Mais pour-  
 tant qu'il auoit bon appetit, cherchant çà & là,  
 il trouua encores quelque chose. Mais quoy?  
 quand il auoit l'vn, l'autre luy deffailloit, ou  
 beurre pour frire, ou vinaigre pour faire la faul-  
 se, espices & autres affetages. Luy & son ser-  
 uiteur estoient assez embesongnez apres ce des-  
 ieufner, car en tel cas n'y a iamais rien de bien  
 fait si la femme n'y met les mains, car comme  
 on dict, ou n'y a point de femme il n'y a point  
d'honneur. Monsieur estoit impatiét de faire tel  
 office, en quoy il ne s'entendoit point du tout, &  
 encores d'auantage, voyant que son seruiteur sy  
 portoit assez mal, parquoy il le chassa hors de la  
 maison & l'enuoya à mille diables. Et combien  
 qu'il se trouuaft sans ayde, si ne voulut il pour-  
 tant perdre son desieufner qui estoit tellement  
 quelle mēt appareillé: Dieu sçait sil eust eu bien  
 à desieufner, comme il sy fust porter. Or quand  
 la viande fut appareillée encores n'y auoit il  
 point de vin: Que fera-il? Il n'a point les clefs  
 dela

nota

de la caue , toutes-foys si trouua il moyen pour y faire ouuerture : Il vous prit vn loyal marteau duquel il frappa & martella tant sur la serrure qu'il la fit sauter de son lieu , ainsi il prit vn pot & s'en alla tirer du vin. Mais c'estoit pour le mettre hors du sens qu'il estoit encores pire boucillier que cuisiner : car en premier lieu , il oublia à alumer la chandelle, en apres il ne sçauoit de quel tonneau il deuoit tirer. Apres auoir longuement tasté & tastonné, en fin il trouua vn tonneau qui estoit embroché. Et de tirer à ce tonneau , mais le pire du ieu fut que la broche luy tomba au pot , là fut il accoustré comme vn enfant foireux , ne sachant de quel costé tourner , car le pot estoit si estroict qu'il ne pouuoit mettre la main dedans. Là auoit besogne taillee , là n'auoit il point oeuvre laissée , & n'eut point de conseil plus à main que mettre le pouce au deuant du trou , à fin que le vin ne fescoulait du tout , & ainsi fallut il qu'il fust là bon espace iouant à l'esbay, grondant , maudissant , & grinçant les dents de colere , pourtant qu'il ne pouoit estre aupres de son desieufner qui tant luy auoit cousté de travail , & duquel il pensoit que chien ou chat feroient vne bouche fresche tandis qu'il estoit là entenebres pris par le bout du doigt. En fin sa femme vint à la maison laquelle trouua tous les huis ouuerts , & principalement celuy de la caue , & la serrure , crampons , marteau & tout le mesnage qui estoit par terre.

par

par ou elle cognut aisement que ce pouoit estre, laquelle enuoya en bas sa seruante pour desengager Monsieur, à laquelle il donna encores deux soufflets bien asis, tant il estoit transporté de colere.

*D'un Gentil homme qui couppa l'oreille à un coupeur de bourses.*

**V**N Gentil homme estant pressé en la foule, sentit qu'on luy couppoit les boutons d'or de ses manches, & sans rien dire il tira sa dague, de laquelle il couppa au larron l'oreille toute nette, laquelle il luy monstra, en suy disant aga, ton oreille n'est pas perdue la voila, rends moy mes boutons & ie te rendray ton oreille. Il ne luy faisoit pas mauuais parti, sil eust aussi bien peu rattacher son oreille comme le gentil homme ses boutons.

*De Triboulet le fol du Roy François, & de ses facetiës.*

**L**E Roy François premier de ce nom Prince tresillustre & pere des lettres, auoit vn fol qui ordinairement cheuauchoit deuant lui quâd il alloit par pais pour luy donner quelque recreation apres qu'il auoit vacqué aux affaires de grande importance: vn iour entre autres, ainsi que Triboulet cheuauchoit galamment deuant le Roy, son cheual commença à petter cinq ou six foys: de quoy Triboulet fut fort courroucé, & pourtant il nut incontinent pied à terre, prit la selle

la selle du cheual sur son col, & dist au Roy: Cou-  
sin, tu m'as donné le plus meschât cheual qu'on  
pourroit raconter, ce n'est qu'un yurogne, a-  
pres qu'il a bié beu, il ne fait que versir & chier:  
Par Dieu il yra à pied: voire! il pettera deuant  
le Roy fera? & ainsi l'alloit toujours frappant  
avec sa marotte & marcha ainsi vne lieue ou  
deux estant chargé de la selle & son cheualot al-  
lant apres luy ce qui appresta assez à rire au Roy  
& à la noblesse.

*D'un Gentil homme, qui fort courtoisement fit venir  
à propos deuant un autre, que le maistre d'ho-  
stel de son Seigneur luy auoit engressé son saye de  
velours & ses chausses.*

**V**N Gentil homme du Prince de Papeigosse  
estoit assis à la table de son Seigneur avec  
quelques autres bons & doctes personnages. Et  
ainsi que le Maistre d'hostel vouloit assoir vn  
plat à table, il respandit de la fausse sur ses beaux  
habillemens, dont il ne fut pas trop content,  
toutes-foys si n'en monstra il aucun semblant  
iusques à ce qu'il vint à propos. Et tost apres se  
mettant à deuiser avec vn tort honorable per-  
sonnage qui estoit assis ioignant luy, il se prit à  
luy dire, Mōsieur vous estes fort maigre, il fault  
bien dire que vous ne soyez gueres bien disposé  
de vostre personne, il n'est pas possible autre-  
ment. Ie ne suis iamais autrement, dist le bon  
Seigneur, il ne m'est point possible de deuenir  
gras quelque chose que ie face: & toutes-foys si  
ay-ie

ay-ie cherché beaucoup de remedes à ces fins, mais tout ne m'a de rien serui. Je vous sçay vn bon remede pour cela, dist le Gentil hōme: Il ne vous faut que parler à Monsieur le Maistre d'hostel que voyez là il ne vous engressera que trop, au moins si vous desirez de l'estre.

*D'un larron qui deslia l'asne d'un autre homme, & le vendit à un autre qui à ceste occasion fut frotté & estrillé de façon.*

**C**E larron dont ie vous veulx maintenāt parler, à esté celuy mesme qui defroba la vache en l'estable ainsi que vous auez peu lire ci deuant, mais la vache fut prise au dessus de Coulogne, & ceci que ie veulx reciter aduint à Paris, pourtant que tels marchands ne peuuent estre à seureté, ne faire grand profit finon en hantant diuerses contrées. Paris comme chascun sçait est la ville capitale & aussi la plus grande & peuplée de tout le Royaume de France, à l'occasion de quoy toutes les autres moindres & villages d'alentour ameynent iournellement & par toute maniere de charroy & voicture grande quantité de viures de toutes sortes en ceste ville de Paris, tellement que ceux qui n'ont la puissance d'auoir chariots ou charrettes, vous touchent la belle couple d'asnes deuant eux chargez de viuetailles & denrées pour vendre au marché. Ce larron dont ie vous ay dict, ayant mis le nez dehors pour flairer de quel costé la proye estoit,

estoit, ne veid rien qui fust en prise sinon qu'il apperceut vne grande troupe de ces asnes qui estoient liez à vn banc & attachez chascun à vne boucle de fer, sans qu'il y eust sur eux aucune garde qu'on peust appercevoir: Ce galland sy en va tout droict, & quand il en fut assez pres, il se prit à speculer lequel estoit à son aduis le plus gaillard & le plus beau de toute la troupe, & quand il les eut confiderez vne bonne piece, en fin il en trouua vn qui à son iugemét estoit bel & gentil asne: Il le deslie, monte dessus, & se met tout au plus fort de la presse, & là il vendit l'asne à vn homme incognu, non pas si cher qu'il eust bien peu s'il eut eu le temps à son commandement, mais il luy estoit besoin de s'en defaire, ioinct ausi qu'il auoit à faire d'argêt. Cest acheteur ayant encores à negocier quelque chose au marché s'en alla attacher l'asne en la mesme place dont il auoit esté deslié & emmené par le larron: A l'occasion de quoy il retourna à son droict maistre: Mais on ne pourroit reciter l'estrif & le combat qui aduint sur cest asne, car celuy auquel l'asne apertenoit le vouloit deslier pour s'en retourner en sa maison, & l'acheteur voyant qu'on deslioit son asne, & qu'on le vouloit emmener, il dist à l'autre: Et bien mon amy, cest asne est il à vous que vous l'osez bien si hardiement deslier? l'autre oyant cela, le regarda de trauers & fort estrangement, disant: Ouy, il est à moy qu'en auez vous à faire. L'autre dict, il n'est pas

pas vray, ie l'ay acheté & me le laisse là si tu ne  
 veux auoir sur ta iouë. Et ainsi commença le cō-  
 bat entre eux deux, frappans & chamaillans l'vn  
 sur l'autre à toute reste, & si brauement se main-  
 tindrent en ce cōbat seruant l'vn l'autre à grands  
 coups de poins & de pieds nō sans crieries, que  
 tout le marché en fut esmeu. Et estoit chascun  
 empesché à les departir. Ie larron voyant tant  
 de peuple assemblé, il se fourre au milieu de la  
 presse, esperant qu'il y auroit encores quelque  
 hasart pour luy. Et voyant ces deux qui s'entre-  
 chatouilloient si furieusement, tellement que  
 l'acheteur estoit deffous le propriétaire, il s'es-  
 cria à haute voix: ô que c'est bien fait, ô qu'il est  
 bien employé, cela va bien, quād on vous bour-  
 re ainsi ces larrons d'asnes, frappe fort, frappe  
 fort hardiment que le mal an luy vienne, Mais  
 l'acheteur qui le reconnut à la voix, se leua de-  
 bout & le happa par le collet, & le fit mettre  
 en prison: car c'estoyt luy qui luy auoit vendu  
 l'asne.

*Ingenieuse & subite responce d'un moyne.*

**F**Rançois Roy de France de ce nom, s'en al-  
 lant en vn tripot pour iouer à la paume, ap-  
 pella vn moyne que bien il cognoissoit pour iou-  
 uer avec luy, & pourtant que le moyne rechaf-  
 foit l'esteuf verdemment, le Roy luy dist: voyla vn  
 braue coup de moyne. Sire respondit-il, ce sera  
 vn coup d'Abbé quand il plair à vostre Maiesté.  
 Le Roy à cause d'vne si franche & hardie respōse  
 le pour-



le pouruent de la premiere Abbaye vacquante.

*Du Prince de Frise, qui ne se voulus laisser baptizer.*

**R**Oboaldus Prince de Frise ayant deliberé de prendre nostre saincte foy Chrestienne & se faire baptizer : estant deuestu , & ayant desia vn des pieds dans les fonts, se mit encores à penser & deliberer sur ce fait, & demanda aux assis- tans où c'estoit que la pluspart de leurs amis morts auoyent leur repos, si c'estoit au ciel ou en enfer ? A quoy on luy respondit qu'ils esto- yent tous dannez en enfer, & qu'il n'en y auoit pas vn qui fust au ciel, pourtant qu'ils n'auoyent esté Chrestiens. Oyant laquelle responce, il retira son pied des saincts fonts, & ne voulut estre ba- ptizé, à fin qu'il peust venir où la pluspart de ses amis estoient . Et mourut ce mesme iour sans estre baptizé.

*La sentence que Sultan Solyman Empereur des Turcs, donna entre vn Chrestien & vn Iuif.*

**E**N la cité Imperiale de Constantinople estoit vn Chrestien qui pria vn Iuif de luy vouloit prester cinq cents ducats. Le Iuif ne les luy refu- sa point, ains fut contét de luy faire ce prest, à cõ- dition que le Chrestien trécherroit deux onces de chair de son corps laquelle il luy dõneroit pour vsure. Et quand le terme fut escheu que le Chre- stien deuoit payer au Iuif le capital avec l'vsure, il ne luy voulut autre chose bailler que la som-  
 H me qu'il



me qu'il luy auoit prestee. Dont le Iuif le fit ad-  
iourner & conuenir en Iustice pour estre satisfait  
de l'vsure qu'il pretendoit. L'Empereur Solyman  
ouit les plaintifs tât d'vne part que d'autre, & pour  
droictement iuger & mettre à execution la sentéce,  
fit apporter vn rasouer qu'il bailla au Iuif, en luy  
disant: A fin que tu te ne puisses plaindre du droit  
& Iustice ou dire qu'on ne t'a voulu administrer  
droict: Voicy tu couperas avec ce rasouer deux onces  
de chair du corps du Chrestien, ainsi que tu dis qu'elles  
te sont denés: mais garde toy bien que tu n'en coupes  
plus ou moins, autrement, ic te iure par Mahom que  
tu mourras. Le Iuif voyant cela luy estre impossible,  
quitta le Chrestien.

*La Responce que Bajazet Empereur des Turcs  
rendit aux Ambassadeurs Hongres.*

**B**Ajazet fils d'Amurat Empereur des Turcs,  
Bestant venu avec puissance au pais de Bulgarie qui

rie qui est vne prouince de Hongrie. Le Roy Sigismód luy enuoya vne Ambassade pour le prier de ne molester ou trauailler son pays auquel il ne pouoit pretendre aucun droict. Pour à quoy respôdre, Bajazet fit assembler toutes les armes de son ost en vne grande sale, & ayant fait venir à soy les Ambassadeurs du Roy, leur dist: voyez, (en leur monstrant avec le doigt) voyla les raisons, & le droict, par lequel ie penie posseder Bulgarie.

*D'un Astrologien qui se mesloit de prédire la mort d'autruy & ne sçauoit pas la sienne.*

**V**N Astrologien qui se mesloit de deuiner & pareillement de déclarer à vn chascun sa bonne & mauuaise fortune, regardant vn iour Iean Galeas Duc de Milan au visage, luy dist: Tresillustre Seigneur, veuillez en temps disposer de voz affaires, car vostre Majesté est taillee de ne viure longuement. Comment le sçais tu? luy dict le Duc. Je le sçay par la cognoissance d'Astrologie, respondit il, & mesme la planette & ascendant auquel vous estes nay le demôstre, car apres y auoir speculé, ie trouue que vostre defastre vous menasse de mort en la verdeur & fleur de vostre ieunesse & au plus beau de son âge. Et cöbien de temps viuras tu? luy dict le Duc. Tresillustre Seigneur selon que ma planette le demonstre, ie suis pour viure encores long temps. Orsus dict adöc le Duc, à fin que plus tu ne te fies en ta planette tu mourras tout à ceste heure, & trouueras

H 2                      que

que ta planette ne te peut ayder. Et incontinent  
il le fit pendre.

*D'un ieune compaignon & de la femme d'un  
boulanger.*

**L**Y auoit vn ieune homme qui auoit grande  
accointance & priuauté avec la femme d'un  
boulanger avec laquelle estant vn soir prenant  
son plaisir, ils ouirent le mari qui venoit à la  
maison, & le compaignō estant tout esperdu, car  
il ne sçauoit où se cacher, la boulangere luy con-  
seilla qu'il se mussast au tect aux porceaux qui  
estoit dessoubs le degré. Ainsi donc l'homme es-  
tant venu à la maison, & oyant le bruit & crac-  
kement que cest huis faisoit à tous coups, demā-  
da, qui es tu ? mais luy sans respondre commen-  
ça à grogner comme vn porceau faict, ce qu'il  
faisoit de plus en plus fort. Et comme le bou-  
langer doutast si c'estoit vn porceau, ou quelque  
autre chose, il luy demāda encores vne foys, qui  
es tu ? L'autre respondant treshorriblement &  
affrensemēt, luy dist en langage porquin. Je suis  
vn poure verrat houin, houin. Ce qu'estant ouy  
par le boulagier, il eut si belles affres qu'il se con-  
chioit de pœur, pourautant mesme qu'il luy sem-  
bloit que ce grognement estoit le rugissement  
de quelque diabolot infernal qui là venoit pour  
emporter sa tresloyalle ame, faisant vn sault for-  
tit de la maison, & laissa là sa bonne femme en  
danger d'estre. &c.

*D'un berger & de son auenture.*

Vn

**V**N berger tandis qu'il parloit à s'ameye trouua à dire vn veau de son troupeau, parquoy il promet à nostre Seigneur, de luy offrir vn aigneau s'il luy plaisoit luy enseigner le larron. En fin il fit tant qu'en cherchant il trouua le larron, mais ce larron estoit vn loup lequel estant acculé derriere vne haye dechiroit pitoyablement son veau, & lors il leua ses mains au ciel en priant Dieu qu'il le voulust deliurer de ce loup rauissant, & il luy offerroit vn bouueau: mais s'il le fit, ie n'en sçay rien. Il en est peut estre allé ainsi qu'il fit du marinier, lequel s'estant mis sur mer sans cordages, cable, ancre & autre appareil, estant suruenü vne tempeste sur mer si tresimpetueuse qu'il estoit en danger d'estre submergé, il promet d'alumer deuant nostre Dame vn cierge de cire qui seroit aussi gros comme S. Christoffle de Paris. La femme duquel qui l'ouit faire vn tel veu luy dist: Mon mari qu'est-ce que vous promettez. Tout nostre bien ne le sçauroit payer, femme dict-il, ne te chaille, combien que ie le die si n'ay ie pas intention de le faire.

*D' Alexandre le grand, & d' vn escumeur de mer  
qu'il auoit pris.*

**A**lexandre le grand, qui fut vn roy de grande vertu & magnificence, mais plus cōuoiteux d'honneur qu'à si grand Prince ne conuenoit: demanda à vn pirate lequel il auoit fait prisonnier, cōment il estoit si hardi de se mettre à escumer la mer & desrober? Lequel respondant frâ-

chement dist: Je le fay pour mon profit, ainsi que tu fais aussi ô Roy Alexandre: Mais à cause que ie ne desrobe qu'avec vn petit vaisseau ou Galée, pourtant suis-ic appellé escumeur & larron de mer: Et pourtant que tu tiens les champs avec vne grosse puissance, & que tu reduis vne infinité d'hommes à poureté & misere, pour cela es-tu appellé Roy. Par laquelle responce hardie & franchement faicte, il le deliura incontinent.

*Du paisant Ian-donne, & Maistre Iean Apporte-plus son Aduocat.*

VN mesnager auoit vn proces, & pour sagement le poursuiure, il trouua bon de se conseil-ler avec M. Ian Apporte-plus Aduocat & son bon ami. Et ainsi qu'il demandoit apres luy, desirant auoir son conseil, son seruiteur luy dist qu'il estoit empesché, & qu'il retournaist vn autre foys, ce qu'il fit assez souuent, mais il venoit tousiours mal à propos, tellement que iamais l'occasion ne se trouuoit bonne ne propice pour le bô hôme. Lequel perdât pre que courage à l'occasion de tant de remises & delaiz, il ne sceut trouuer meilleure inuention, ne conseil, ou expedient que de luy mener vn veau la premiere foys qu'il iroit pour parler à luy, car disoit-il en soy mesme, les aigneaux sont trop petits pour faire presents, & estât ainsi accôpagné, il s'en alla demander apres monsieur l'Aduocat, lequel oyant ce beau bramer & follastren en

en la court, il fit entrer le bon homme, & luy despescha incontinent son affaire. Parquoy le paisant bien ioyeux sen retourna, en disant par maniere d'adieu, à son veau: Compaignon mon ami, ie vous laisse ici, & vous remercie de la bonne despesche que i'ay euë par le moyen de vous.

*Des souldats estants en garnison.*

**V**N souldat sage & vertueux, fut par aucuns de ses compaignons sollicité de se vouloir mettre en garnison en certaine ville d'Italie, laquelle tenoit lors pour les François. Ausquels il demanda, s'il aduenoit que la ville fust assiegee qui luy donneroit secours. Le Roy de France, respondirent-ils. Le souldat montant incontinent sur vne montaigne qui estoit pres de là, & appella à haute voix par troys foys: Roy de France: Mais comme personne ne luy respondit, il dist aux souldats ses compaignons qu'il ne se vouloit laisser enclorre en lieu, où il ne peust estre secouru par ceux qui luy deueroient donner assistance, quand il les appelleroit. Les autres qui tenoyent la place furent peu de tēps apres assiegez, vaincus & saccagés.

*De danip Chichonari, qui enterra son argent, & par quel moyen il le recouura.*

**V**N bon vieillart d'vn cœur franc & liberal auoit enseueli vne somme d'argent en vn  
H 4      boys.

boys, de quoy ame ne sçauoit rien sinon vn bon corps d'homme qui estoit son Compere, & auquel il fioit tous ses secrets. Peu de temps apres ce faict, le bon homme s'en allant vers la place ou son miserable argent gisoit enterré, il n'y trouua plus que le nid: car les oyseaux s'en estoient enuolez, ou pour dire mieux ils auoyēt esté pris sous la mere: Parquoy doutant, ce qui estoit vray, que son compere eust faict ce larcin, vn iour il s'en alla le trouuer, & luy dist: Mon bon compere & ami, mes affaires se portent iournellement de bien en mieux: I'ay puis nagueres eu si bōne prosperité, que ie pense encores adioindre & enfour avec ce que vous sçauetz, la somme de mille escuz. Ce bon compere oyant telle deliberation fit conte que ceste somme la viendroit encores entre ses griffes, par quoy il reporta cest argent desrobé au lieu où il l'auoit pris. Et par ainsi Chichouart retournant à la mesme place, reprit son argent, & se mocquant de son Compere l'emporta en sa maison.

*D'un Consul Italian & d'un Marchand.*

**V**N Consul Italian de nation, estant esleu pour arbitre en vne cause & different d'entre deux Marchāds, receut del'vn d'eux vn tonneau de vin en don par conuenāt qu'il luy promit donner sentence à son profit. L'autre en ayant sentu le vent, luy fit present d'vn ieune cheual gras & en bon point, le priant qu'il luy voulust estre fauorable & auancer sa cause. Et ainsi en ad-



en aduint, car ce vaillant iuge prononça la sentence en faueur de celuy qui luy auoit donné le cheual. Ce qu'estant entendu par l'autre, il s'en alla incontinent en sa maison, se plaignant de ce qu'il n'auoit tenu pour luy, & luy disant si estoit à telle intention qu'il luy auoit donné vn tonneau de vin. Ce bon arbitre le tira vn peu à costé, & luy dist; *Per Dio Fratello* vous deuez sçauoir qu'il me vint vn tresbeau Cheual à la maison, lequel tant sauta & regimba qu'il defonça le tonneau, & fut le vin tout respandu, tellement qu'à ceste occasion il ne m'est souuenu de vous, mais ne vous chaille, vne autre foys ie penferay à vous.

*D'un Astrologue qui de nuit tomba dans vn puits  
ainsi qu'il speculoit aux estoiles.*

**I**L y auoit vn Astrologue qui estoit si adonné à contempler & speculer les estoiles & cours du ciel, qu'il tomba de nuit en vne profonde fosse, où il sentoit plus fort que roses, mais non pas si bon. De laquelle il ne se peut retirer que par l'ayde de ses seruiteurs & sa femme, laquelle luy dist: tu nous viens bien ici embreuer & emmerder, il est bien employé qu'il t'en soit ainsi pris, pourtant que tu veus sçauoir le cours des astres & leurs secrets ce qui passe ton entendement, & ne voys & ne sçays point qu'il y a vn profond puits deuant toy.

*D'un Philosophe qui ietta dans la mer tout son argent & richesses.*

**L**E Philosophe Antipus pour n'estre attainé Lou importuné d'auarice, vèdit tous ses biès patrimoniaux argent content, & s'en allant sur le riuage de la mer, dist en le iettant: ainsi puiffes tu estre enfoncée & submergée, ô meschante conuoitise: car il vault mieux que ie te noye, que toy moy.

*D'Alexandre le grand, & de son Conseiller auquel il donna beaucoup de richesses.*

**P**Erillus vn des Conseillers d'Alexādre le grād le pria qu'il voulust l'asister de dix mille ducats pour marier sa fille. Le Roy Alexandre par vne liberalité & largesse digne d'un Roy & grād Prince, ordonna & commāda qu'on luy en contast & deliurast cinquante mille. Auquel dist Perillus: Pourquoy tant ô Roy Magnifique? I'en auroye assez de dix mille: Ie le croy bien dist Alexandre, qu'il suffiroit pour ton estat, mais il ne seroit conuenable qu'Alexandre fist si petit present.

*D'un Marchand, & d'un Esclaue.*

**A**Merizat Marchand honorable de la ville de Constantinople, achetant vn esclaue, luy demanda: Quand ie t'auray acheté, vaudras tu quelque chose? Et quand ne m'acheteroy point, respondit il, seroy-ie pourtant meschant.

*D'un desgouté de Lisbonne, qui se mettoit en la fantasie, que toutes les nauires qui là arriuoient estoient siennes.*

En la

EN la ville de Lisbonne en Portugal y auoit vn bon coquart qui tellement fut embabouiné de glorieuse sottise & vaine fantasie qu'il se fit à croire qu'il estoit le Maistre & Marchand de toutes les nauires qui là abordoyent, & qui de là se partoyent pour faire voile en mer : Et estoit si ioyeux que rien plus, quand il les veoid aborder, sans autre chose leur demander, que s'ils auoyent eu bon voyage, comment ils s'estoyent portez, s'ils estoient venuz sans danger & quād ils estoient partiz de là. Pareillement, quand ils estoient prests à faire voile & à leuer les ancrs pour voyager, il faisoit beaucoup de ceremonies & recommandations, comme le Patron & Marchand de la nauire, ainsi qu'il le pésoit estre, en leur donnant congé & leur disant à Dieu, leur enchargeant diligemment qu'ils fussent vigilés & soigneux à leurs affaires. Ses amis, firent tout deuoir pour luy oster ceste frenesie de la teste, sollicitans & prians les medecins de le vouloir guerir, comme ils firent : Mais apres qu'il fut curé, il se plaignit à eux de leur fascheuse diligence, disant :

*Mes gracieux & bons amis,  
Par trop soigneux de me curer,  
Vostre soing m'a à la mort mis,  
Comment n'auiez peu endurer  
Mon plaisir qui dura vn temps,  
Et qu'en erreur peusse durer,  
Donnant a chascun passetemps,  
Sans en rien vers nul mesuser ?*

*Du vaillant Capitaine Hannibal.*

**H**Annibal le Carthaginois estant fuitif se retira à Ephese vers le Roy Antiochus, où demeurant quelque temps, quelques nobles gentils hommes le prierent qu'il voulust aller ouir vn Philosophe de grãde doctrine & sçauoir nommé Phormio qui estoit assis en chaire, & en sa harangue discouroit par quelques heures, du deuoir & office d'un bon & vaillant Capitaine, & pareillement du droict vsage, mestier & administration de la guerre, avec vne telle eloquence que chascun y prenoit plaisir: & lors aucuns d'entre eux demanderent à Hannibal qu'il luy en sembloit. Lequel respondit: J'ay en ma vie veu beaucoup d'hommes radouter en leur vieillesse, Mais il ne me semble point en auoir iamais veu vn qui plus radoutast que Phormio.

*D' Alexandre le grand & de Titus son seruant, luy  
conseillant d'augmenter ses gabelles.*

**T**itus seruiteur du grand Alexandre, luy conseilla qu'il fist monter & augmentast ses tribus & gabelles. Auquel Alexandre respont fort honestement & droicturierement, disant ainsi: Je hay le jardinier qui arrache la plante avec la racine, & ayme le pasteur qui paist ses brebis & ne les tond. Ce fut vne excellente responce d'un noble Roy & debonnaire, lequel estoit records de ce commun dict: *Omne violentum non est perpetuum*, c'est à dire: Toute violence & force n'a point de duree.

D<sup>16</sup>

*Du Roy François, & de ses subiects.*

**F**Rançois premier de ce nom Roy de France, auoit chargé le peuple de grandes tailles & emprunts, dont les aucuns ne se peurent tenir de ietter au vent quelques paroles jusques à approcher de l'honneur du Roy, ce qui luy fut donné à cognoistre par quelques flatteurs, & faux rapporteurs qui n'amenderent pas l'affaire, & disoyent que c'estoit crime de lese Maieité, & qu'il apertenoit qu'ils fussent chastiez. Le Roy qui estoit vaillant Prince, magnanime, & debonnaire, estimant peu le dire du commun peuple, dist tout en riant : c'est tout vn. Ils peuuent bien dire quelque chose pour leur argent.

*D'Alexandre le grand, & des dons qu'il fit à Zenocrates.*

**A**lexandre le grand, duquel se disent encores plusieurs autres choses singulieres, donna dix mille ducats au Philosophe Zenocrates. Lesquels le Philosophe refusa & ne les vouloit prendre, disant, qu'il n'en auoit point à faire. Le Roy Alexandre luy demanda sil n'auoit nuls amis qui en eussent à faire? Et luy dist d'auantage : Tous les biens & richesses de Darius ne m'ont esté suffisantes pour faire amis & pour donner à mes amis, & tu ne trouue à qui donner dix mille ducats. Quel Philosophe es tu?

*De deux hommes qui estrinoyent ensemble.*

**P**hilippes qui estoit homme chiche, & Cratule homme de profond iugement, estrinoyent  
vne

vne foys l'un contre l'autre tellement que Philippe estant coléré oultre mesure, dist à Catule: Qu'est-ce que tu viens ci abbayer, comme vn chien? A quoy Catule luy respondant incontinent, dist: Pourtant que ie voy vn larron.

*D'un François, qui defia vn Geneuoys, pour ce qu'il portoit armoiries semblables aux siennes.*

**V**N François defia vn Geneuoys pourtant qu'il portoit ses armoiries, côme il disoit, Le Geneuoys estant sorti de la ville, demanda à l'autre pourquoy il l'auoit faict venir, à quoy il respondit: pourtant que tu portes les armes de mes predecesseurs. Le Geneuoys luy demanda de rechef: Quelles armoiries portes tu? le François respondit, vne teste de bœuf. Il n'est donc point besoin que nous combattions pour cela, respondit le Geneuoys, controuuant sur le châp vne bourde, car les armes que ie porte sont vne teste de vache.

*D'un qui se vouloit pendre sil enst peu auoir vn cordeau pour vn liard.*

**D**Inarcus Fido, homme chiche en toute extremité, auoit perdu tout plein de biens & de deniers, à cause de quoy il se voulut pèdre & defaire par desperation, & ne voulant de trop grande chicheté & auarice qui le maistrisoit, employer vn petit blanc en vn cordeau pour se pendre, il diffèra ceste execution iusques à ce qu'il peust terminer sa vie à meilleur marché.

*De*

De deux Philosophes, l'un desquels tousiours rioit  
& l'autre pleuroit.



*Qui pleure et qui rieur  
voient l'un*

**H**eraclite & Democrite ont esté deux excellents Philosophes. Democritus considerât la folie du monde, rioit sans cesse de ses œuures. Pareillement Heraclite remarquât la misere des hômes & les variables succes de fortune, ne faisoit autre chose que pleurer.

*D'un homme qui espousa vne petite femme, & pourquoy.*

**L**eonides de Sparte espousa vne femme qui estoit de fort petite stature. Et quand on luy demandoit pourquoy il auoit pris femme si petite, il respondoit. Ayant delibere' de me marier, d'vne chose mauuaise i'en ay pris le moins que j'ay peu.

*D'un Gentil homme de Venise, qui ne voulut payer son hoste, pource que la ville où il estoit, appartenoit aux Venetians.*

Mesire

**M**esire Bernardo Gentil homme de Venise honeste & courtoys, passant par la ville de Padoue se logea en la principale hostellerie de la ville, & ayant fait bone chere, s'en alla son chemin sans payer son hoste: Dequoy l'hoste estant aduerti par ses gents, estât de ce fait couroucé, il monta à cheual & picqua apres luy, & luy dist qu'il le payast. Lequel luy demanda: Et que-est-ce que ie te doy? di bestia, Padoue n'est elle pas à nous? Ouy, Senior Magnifico, dist l'hostellier, mais le bien qui y est nous apertient.

*D'un qui ouit de nuit rompre sa maison, & ne luy en chalum.*

**V**n gentil homme plaisant & recreatif, mais trespoure & souffreteux, ouit de nuit les larons qui faisoient ouuerture en sa maison, auxquels il dist: Je ne sçay que c'est que vous pensez trouuer ici de nuit, vous autres mesieurs, attendu que ie n'y trouue rien moy-mesme en plein iour.

*D'un compagnon qui estoit fiancé & puis apres ne voulut auoir la fiancée.*

**L**e fils d'un principal Bourgeois de Hoboken en Champagne estoit fiancé à vne riche fille, & se repentant en soy-mesme ne la voulut puis apres auoir, disant au pere d'elle, elle m'est trop sure & trop rude, ie ne sçauroye tenir mesnage avec elle. Le pere estât courroucé, luy dist: Je gage que tu pèses que ma fille est trop petite.

Non



Non non vrayement, elle a desia bien eu troys enfans de nostre Secretain.

*D'un compaignon qui vouloit monstrer à son hofte, que le ciel tourne comme le plat qui estoit deuant luy.*

**V**N bon Bourgeois auoit vn compaignon à sa table, cestuy-cy voyant au plat vn bon morceau, & ne sachant point bien le moyen cōme il y pourroit attaindre, car il faisoit consciencie de passer son bras par dessus le plat, & pensant comme il le pourroit auoir par honneur, il se prit à dire, mon ami, le cours du ciel, comme les Astronomes dient, tourne ainsi: & ainsi il eut par son habileté le bon morceau deuant luy.

Toutes-foys l'autre sans mal y penser, luy dict: Il est bien vray, mais aussi retourne il ainsi, en retournant le plat cōme il estoit premierement, ainsi vn trompeur trompa l'autre.

*D'un Prestre à qui la bourse fut desrobée en essayant vne casuble.*

**I**L est aduenü qu'un Prestre qui auoit vne bourse enflée d'argent, & laquelle il laissoit pendre à sa ceinture passa par la fripperie que nous nommons ici le veux marché. Là y auoit vn gallant qui contre-faisoit le Marguillier de village qui vouloit acheter vne casuble, & ne sçauoit remede aucun pour l'essayer. Lequel voyant ce bon Seigneur par là passer, il le pria bien amiablemēt qu'il voulust endosser ceste chasuble, laquelle il

I achete-

acheteroit volontiers, pour voir comme elle luy viendroit. Le prestre qui ne pouoit honestemēt refuser telle chose, la vestit & essaya & se tourne deuant & derriere, & sembloit qu'elle luy fust biē faicte, excepté qu'elle faisoit vne bosse par deuāt. Ce rustre voyāt q̄ la bourse estoit cause de ce defect, il pressa dessus avec la main, trouua qu'elle estoit fort bouffie & pleine d'escus d'or, & luy dist, Mōsieur elle ne vous cōuiendra point biē si vous n'ostez vn peu vostre ceinture, ce qu'il fit & se tournant encores vne foys, auant qu'il sceust comme il estoit, le cōpagnon le gagna aux pieds avec la bourse : & le prestre avec la Chasuble sur son corps apres luy criant : priuez le larron. Le Frippier ne sachant si c'estoit par ieu ou à bon escient que cela se faisoit, courut apres le prestre criant pareillement tenez le larron, le peuple accourant à ces criz arresta le prestre, pource qu'il sembloit qu'il eust le mieux endossé, & par ainsi eschappa le larron qui auoit la bourse.

*D'un Gentil homme qui racontoit à sa femme de ses tours, & ce qu'elle luy respondit.*

**V**N Gentil homme Escossoys ayant de naueres espousé vne ieune femme, estoit vn iour avec elle appuyé à la fenestre, & voyant par là passer vne ieune fille, laquelle alloit à l'Eglise, il dist à sa femme : Ma femme, il fault que ie vous face rire : Auant que ie fusse marié i'ay eu souuentes-foys à faire avec ceste fille qui passe par là : Mais elle estoit si sottte qu'elle l'alloit à  
chaque

chafque foys dire à fa mere : Mais que diriez vous de cela, fit elle? quelle sottte estoit cela? L'ay eu plus de cent foys à faire tant avec chartiers, valets d'estable, qu'autres, mais si est ce que iamais ie ne m'en fus plaindre à ma mere.

*D'un Singe, qui bent le breuusage de son maistrre malade, & de l'operation dudiect breuusage.*



Il y auoit à Paris vn Singe, les tours & gentillesse duquel estoient de chascun bien cognees, le maistrre de ce Singe estoit vne foys gisant au liect & malade iusques à la mort ou bien pres, & attendoit le medecin en la presence & par l'ordonnance duquel il vouloit prendre vn breuusage que l'Apoticaire luy auoit apporté de n'agueres, & auoit oublié à fermer l'huis de la chambre apres soy. A l'occasion de

quoy Monsieur le Singe sen alla visiter son maistre ainsi qu'il estoit accoustumé faire iournellement pour luy donner passetéps avec les mines & singeries. Et pourtant qu'il n'y auoit personne, en la châtre, ileut tout loisir de faire ses tours & gambades, sautant de la chaire sur le banc & du banc sur la table, furettant, comme il scauoit bien faire, & regardant ce qu'il y auoit de friant en tous les potets, escueles, & saucieres, leuant ores vn couercle & tantost l'autre, faisant la preuue de tout pour auoir le goust de chaque chose: & tant que finalement il vint au goblet ou le breuusage estoit appareillé pour son Maistre, & le trouuant, apres l'auoir essayé, aussi doux que tous les autres, il vuida du tout le harnap. Le maistre, combien qu'il fust fort malade, bien sachant ce qui pouoit au singe aduenir de ceste boisson, se prit à si tresfort rire que la maladie se passa & recouura sa santé, au moyen de quoy le sang pesant se vint à dissoudre & esparde. Le Singe ayant ceste potion medicinale au corps, se mit à courir par la chambre & à faire saults & gambades, tant de grimasses & de cris, que sil eust en vne hotteé de diables au corps, pourtant qu'il n'estoit accoustumé de humer tel hypocras.

*D'un leurier, qui à chaque fois mangeoit la viande d'un Sauattier, & comme il luy en prit.*

**I**L y auoit vn poure Sauattier qui demouroit tout ioignant la porte d'un Gentil homme. Ce  
Gentil

Gentil homme auoit vne troupe de chiens de  
 chasse, & entre autres vn melchant leurier qui  
 estoit si fin & rusé, qu'il faisoit tous les iours à la  
 desrobée cent voyages es cuisines de ses voisins,  
 & quand il trouuoit quelque pot aupres du feu,  
 il vous en sçauoit si dextremement tirer la chair cō-  
 me si c'eust esté vne personne, & croy que fil  
 estoit duit à la chasse, il n'estoit pas moins rusé à  
 subtilemēt desrober la chair du pot. Si il ne trou-  
 uoit point de pot au feu il ne s'en donoit point  
 de souci, car il s'en alloit baudement à l'armai-  
 re, & la prenoit curée. de tout ce qu'il trouoit à  
 main. Laquelle maniere de faire il cōtinua long  
 espace de temps, tellement que bien souuent le  
 poure Carreleur cuidant aller repaistre, ne trou-  
 uoit que frire ne que rostir. Le Sauattier ne sa-  
 chant qui estoit celuy qui à tous coups le deua-  
 lisoit & faisoit disner par cœur, eust volontiers  
 donné six paires de ses vieux souliers à qui luy  
 eust voulu monstrier le malfaieteur. Et ainsi qu'il  
 auoit l'œil au guet il veid vn iour ce leurier qui  
 sortoit de sa cuisine, lequel auoit si bien empli  
 son ventre qu'à peine pouoit-il sortir par l'huis:  
 Je pense que ce leurier preuoioit que ceste foys  
 deuoit estre sa derniere main: Mais le Sauattier  
 se mit à gratter sa teste dōt tel accidēt luy estoit  
 suruenu, pourtant mesmes qu'il attendoit à dis-  
 ner quelques hostes qu'il auoit conuiez, lesquels  
 il luy fallut contremander dont il estoit hôteux.  
 Le chien demeura bon espace sans retourner,  
 tellement qu'en huit iours il ne fut point veu,

& ne vint point visiter son voisin, peut estre auoit il ceste dernier foy farci ses boyaux pour vn moys. Or voyant vne foys que la cuisine estoit fort maigre en sa maison, il s'en alla par maniere d'esbat en la maison du Sauattier speculer s'il n'y auoit rien de respect pour se r'agouster, lequel le laissant entrer en la cuisine, le suiuit incontinent avec vn petit bastonnet, menu di-ie, comme le gras de la iambe d'vn hôme, & ayant fermé la cuisine, il le vous estrilla si doucement, que si i'ay bien entendu, il luy froissa toutes les costes. Et voyez vn peu si les Sauattiers ont de l'esprit apres qu'il le vous eut si asprement frotté que dict a esté, il prit vne petite vergette avec laquelle il acheua de le chasser hors de sa maison, à fin qu'il ne semblast point qu'il luy eust fait autre mal.

*De troys Escoliers, qui à cause de leur Latin furent presque penduz.*

**T**ROYS freres Escoliers auoyent long temps estudié à Paris: & apres qu'il eurent passé la pluspart de leur temps à danser, iouer, gaudir & faire grande chere, & autres deducts, ils nepouoyent pas auoir appris grand sçauoir. Le pere esperant que ses enfans seroyent bien appris, attendu qu'il y auoit long tēps qu'ils estoient à l'estude, il les mande tous troys venir à la maison. Lesquels ayans entendu le vouloir de leur pere, ne sçauoyent à que saint se vouer, ou ce qu'ils diroyent à leur pere de ce qu'ils n'auoyent

uoient autrement estudié; car (à ce que i'enten)  
ils ne sçauoyent pas vn mot de Latin. Ils  
prendrent conseil par ensemble d'en appren-  
dre vn bien peu pour leur prouision, pour auoir  
au moins tousiours quelque mot à respondre,  
auenant qu'ils fussent examinez. Le plus âge ap-  
prit à dire, *Nos tres clerici*, c'est à dire, Nous  
troys clercs. Le deuxiesme dict, *Pro bursa &*  
*pecunia*, c'est à dire, pour la bourse & pour l'ar-  
gent. Le troisiemesme retint ce qu'il auoit vnefois  
ouy dire à la messe, *Dignum & iustum est*, qui  
vaut autant à dire comme, c'est droict & raison.  
Et ainsi chascun d'eux ayant bien retenu sa le-  
çon, se mirent à chemin pour aller par deuers  
leur pere, & conclurent ensemblemēt que quel-  
que part qu'ils viendroyent, ils ne parleroyent  
autrement que Latin, à fin qu'on dist par tout  
qu'ils estoient gents sçauans. Or ainsi qu'ils pas-  
soyent par vn boys où les brigands auoyent de  
n'agueres esgorgé vn homme, ils furent là ren-  
contrez par le preuost des Mareschaux, qui cer-  
choit ceux qui en auoyent esté les meurtriers, &  
trouuant ces troys compagnons non gueres  
loin du lieu où le mort gisoit, leur escria, di-  
sant: hola, hola compagnons, où allez ainsi?  
Qui est celuy d'entre vous qui a tué cest hom-  
me? le plus âge des troys par vne arrogance luy  
respondit en Latin: *Nos tres Clerici*. Ho ho dist  
le prouost, pourquoy auez vous fait cela? le  
deuxiesme dist: *Pro bursa & pecunia*: Or sus  
donc, dict le Prouost, aussi en serez vous pèduz.

*Dignum & iustum est*, dist le troisieme. Ainsi le prouost estoit prest à les pendre : Mais voyans que c'estoit à bon escient, & qu'on pensoit qu'ils auoyent commis ce forfait, ils commencerent à parler le Latin de leur mere. Parquoy le rouart voyant qu'ils estoient encores trop ieunes & qu'ils estoient encores peu rusez pour auoir perpetré vn tel cas, il les laissa aller.

*D'un quidam, qui sans desbourser argent trouua  
cheual & bottes.*

**E**N la ville d'Angers demouroit certain personnage, lequel, il n'y a pas encores long temps, vsoit presque des mesmes tours & pratiques que souloir faire Vlespieghel, peut estre aussi auoit il esté à son Escole. Et pourtant que ce seroit chose longue de vouloir reciter par le menu toutes ses gestes, nous vous en dirôs seulement vne par laquelle vous pourrez facilement iuger que les autres qu'il a executées ne peuent estre que de bon aloy, estants forges du mesme coin. Cestui-cy ayant tousiours ses sens occupez à bastir ses meschancetez & inuentions, s'en alla par vn iour de marche hors la porte de la ville, donnant à entendre qu'il vouloit aller en vne petite ville qui estoit à six lieuës de là. Alors plusieurs paisans qui là estoient prests d'eux retirer en leurs maisons, l'vn avec son cheual l'autre avec sa charette, demanderent à cest homme de bien quelle part il vouloit aller, auxquels il respôdit à Belle fleur : Voire dist l'vn d'eux qui auoit  
deux



deux iumens, c'est le lieu où ie demeure, & voyant qu'il n'estoit pas trop bien à pied, il luy demanda sil vouloit monter à cheual, disant qu'il luy presteroit voulôtiers sa iument. L'autre ne la demandant pas plus belle, luy dist: Mon ami, si vous voulez me faire tant d'amitié ie vous donneray vn pot de vin ou deux, car ie voudroye bié passer encores quatre ou cinq lieuës plus oultre. Il monte dessus & luy bailla deux ou troys grâds blancs ou douzins ie ne sçay lequel, & ainsi il commença à toucher sa beste deuant, en disant: Il me fault vn peu cheuaucher bon pas, afin que ie puisse estre encores au jourd'huy au lieu où ie preten aller loger, ie deliureray vostre cheual à Isabeau vostre femme entendez vous bien Guillot? Ce fin marchand ayant acquis vn cheual ou vne cheualle, ne se soucia gueres de regarder derriere soy, mais galoppa tousiours deuant assez fort, & puis quâd il fut hors de leur veüe, il vous prit galentement vn autre chemin, & perdit le poure paisant son cheual. Estant au soir arriué au logis il demanda à l'hoste sil n'y auoit point quelque bon cordouannier en la ville, pourtant dict-il que ie feroye voulontiers faire vne paire de bottes, car il s'estoit parti sans bottes & sans esperons, pourtant que ses affaires estoient hastées. L'hostellier ne sachant quel hoste il auoit en main, luy fit venir vn cordouannier lequel estant arriué en sa chambre il luy donna le bon soir, & luy demanda qu'il luy plaisoit. Lequel luy dist, Cordouannier mon amy i'auroye voulôtiers

vne bonne paire de bottes qui ne fussent bien  
 faictes, mais il faudroit que ie les eusse demain  
 vne heure deuant iour, & ie vous payeray à ton  
 mot. Bien, dist le Cordouannier, ie feray que  
 vous les aurez sans point de faute, quand ie de-  
 ueroie estre embesogné toute la nuit, ainsi il print  
 la mesure & s'en alla. Si tost qu'il fut parti, il  
 enuoya querir par le seruiteur vn autre Cordou-  
 annier, comme s'il n'eust peu accorder avec  
 le premier, & luy demandant pareillement s'il  
 luy scauroit bien faire vne paire de bottes, telle-  
 ment qu'il les peust auoir le matin vne heure de-  
 uant iour, il luy dist qu'ouy: Bien donc, dist-il,  
 prenez moy la mesure, & me faictes bon ouura-  
 ge, ie vous bailleray autant que vous me deman-  
 derez. Si mes deux Cordouanniers se hastèrent  
 cuidans toucher deniers pourtant mesme qu'il  
 leur auoit si liberalement promis, ie le vous lais-  
 se penser, toutes foys l'vn ne scauoit rien de l'au-  
 tre. Le matin de bonne heure il enuoya querir  
 le premier Cordouannier donnant charge qu'il  
 apportast les bottes avec luy, pourtant qu'il de-  
 uoit incontinet partir. Le Cordouannier s'en vint  
 & luy chaussa la botte du pied droit, laquelle lui  
 venoit faicte comme de cire, comme aussi faisoit  
 la gauche, sans vne enfleure qui luy estoit sur-  
 uenue la nuit comme il disoit, mais il apparoi-  
 stra tantost autrement, quoy qu'il en soit. Le Cor-  
 douannier la remporta pour l'eslargir vn peu, il  
 attendroit encores vne demie heure. Le deuxief-  
 me Cordouannier vint pareillement avec ses  
 bottes

bottes, lequel luy chaussa la botte de la iambe gauche, laquelle luy venoit nauement bien, tellement que mieux ne pouoit, & luy voulant pareillement chauffer la droicte, il luy dist, voyez si vous la me pourrez chauffer, mais ie croy bien que non, car la iambe m'est ceste nuit enflee, luy baillant la mesme bourde qu'il auoit fait au premier, & la mit en la forme pour l'elargir, & la deuoit rapporter incontinent. Mon homme qui de l'vn auoit la droicte & de l'autre la gauche, n'attendit point que l'autre fust apportee, car ausi ne luy en falloit pas auoit troys ne quatre: car il n'auoit que deux iambes, monte à Cheual & picque des bottes. Bien tost apres sen vindrent mes deux Cordouanniers, chascun avec vne botte qu'il auoit eslargie en la forme, & demanderent apres ce bon Seigneur. L'hoste leur dist qu'il estoit parti: Comment parti? dist le premier, i'ay encores ici vne botte qu'il luy fault auoir. L'autre oyant faire mention de botte, pensa que c'estoit de la fienne qu'on parloit, mais il estoit loing de son conte, ainsi mes deux Cordouanniers demourerent là avec leur long nez qui le iour precedant sestoyent mocquez de ceux qui estoient bottez de foin.

*D'un Conseiller, qui sans son sceu auoit achete son propre Mulet bien cherement.*

**I**l y auoit à Paris vn Conseiller, lequel auoit eu bien l'espace de vingt ans vn Mulet qui l'auoit

Fauoit tousiours tresbien serui , mais pourtant qu'il deuenoit vieux il le vouloit changer à vn ieune. Il y auoit vn Maquignon de cheuaux qui l'auoit autre foys serui de vallet, & lequel à cause de la vieille cognoissance luy venoit quelque fois dire le bon iour. A l'occafion de quoy, Monsieur luy demâda s'il n'auoit point quelque bon Mulet, & il luy payeroit la courtoisie, car il ne se pouoyt plus si bien seruir du sien q̄ de coustume à l'occafion de sa vieillesse. Maistre Iean escoutât cela, luy dist: Monsieur i'ay en mon estable le meilleur Mulet qu'on sçauroit trouuer, s'il vous duist, vous le pouez tenir, si non ie le vous presteray tresvolontiers iusques à ce que vous ayez trouué vostre cas. Vous dictes bien dist lors le Conseiller; Or sus donc amenez le moy ici, à fin que ie l'essaye & que ie voye s'il me daira, & ie vous laisseray le mien tout d'vn train à fin que le vendiez s'il est possible. Auquel Maistre Iannot vous va incontinent limer les dents, estriller, accoustrer & brider de nouvelle bride, tellemēt qu'il sembloit que ce fust encores vn bon ieune mulet. Monsieur qui n'auoit gueres estudié en Maquignonerie ni à cognoistre les Mulets, & qui aussi n'estoit pas vsté à cheuancher vn Mulet que Maistre Aliborum luy auoit amené, luy demâda s'il né luy en vouloit cercher vn autre: car cestui-là ne luy duisoit pas pourtant qu'il estoit par trop fantastique, en quoy il ressembloit quelques femmes. Monsieur, dist le Maquignon, il vient maintenant fort bien à propos & auoye  
deliberé

deliberé de vous en parler : Car il y a deux ou troys iours que i'en ay trouué vn lequel ie cognoy de long temps, lequel vous seruira fort bien. Et ainsi il luy amena son Mulet en sa maison brauement sellé & la bride dorée. Monsieur le Conseiller le prit, monta dessus, & l'alla essayer tout à l'heure, & le trouua merueilleusement propre & adroict & fut esmerueillé dont il l'auoit laissé monter si paisiblement. Sôme toute il trouua que ce Mulet auoit les mesmes conditions, grandeur & pellage du sien. Parquoy il appella le Maquignon & luy demanda où il auoit trouué ce Mulet qui si bien ressembloit au sien. Et il luy dist : Monsieur ; pourtant que ie le voyois si bien retraire au vostre, à ceste cause l'ay- ie acheté, car ie vins à penser qu'il pouoit bien auoir les mesmes qualitez que le vostre, ou pour le moins qu'il se laisseroit aisement façonner & cuire. Le Conseiller le remercia de ceste diligence, & luy demanda combien il le vouloit vendre. Lequel luy dist : Monsieur, vous sçauiez que ie suis vostre seruiteur tout ce que i'ay est à vostre commandement, si c'estoit vn autre, ie ne m'en defferoye point pour cinquante escuz, mais ie le vous laisseray pour quarante. Le Conseiller en fut bien content, & luy conta quarante escuz pour le Mulet qui estoit sié, & qui n'en valloit pas dix. Mais quoy, c'est pour rire, & pour cognoistre les finesses & tromperies Parisiennes.

De Charles le Grand.

L'Empe-

**L'**Empereur Charles le Grand, auoit son feul au pommeau de son espée: & quand il soloit feuler quelques Ordonnances, Mandemens ou lettres Royaux: il disoit: Voila l'espée qui defendra mes Ordonnances, & qui chastiera ceux qui feront contre mes Statuts.

*De l'Empereur Theodosius.*

**Q**uand l'Empereur Theodosius estoit courroucé, il se departoit incontinent de la compagnie & tout bas recitoit les lettres de l'abc, à fin que ce pendant son ire se passast: Car celui qui ne sçait à tēps & heure maistriser son courroux n'est pas digne d'auoir domination sur les autres.

*De l'Empereur Sigismond.*

**L'**Empereur Sigismond estoit vn Prince sage & de grāde vertu, & lequel regissoit son peuple en toute prudence. Ce bon Empereur oyant quelque foys vn estrangier qui le louoit en sa presence plus qu'il ne vouloit, il luy donna vn soufflet en la iouē. L'autre estant de ce esmerueillé, luy dist: Pourquoi me frappez vous? A quoy il respondit, pourtant que tu me viens ainsi louer en presence: Je n'ay que faire de telles louāges, la vertu se prise assez d'elle meisme, & n'est point besoin que tu me viennes ici flagorner.

*Du Roy Alphonse de Naples, & de son fol.*

**A**lphonse Roy de Naples auoit vn fol lequel mettoit par escrit toutes les folies des Gentils

tils hommes qui hantoyent la Court. Or aduint que le Roy Alfonse ayant vn More, il l'enuoya en Leuant & luy mit entre mains dix mille ducats pour acheter les plus beaux cheuaux qu'il pourroit trouuer. Le fol escriuit & faict en son liuret. Vn iour aduint que le Roy voulut voir le liure du fol, & veid qu'il y estoit enregistré tout le dernier : & pourtant il luy demanda pourquoy il auoit faict cela. A quoy il respondit, pourtât qu'il me semble que tu as faict bien follement, d'auoir donné ton argent à vn estrangier lequel tu ne reuerras iamais. Et s'il aduint qu'il retourne, dist le Roy, quelle follie est-ce? Quand il sera retourné, dist le fol alors i'effaceray vostre nom de mon liure & y mettray le sien, car adonc sera il plus fol que vous.

*D'un grand Capitaine, qui donna à son fol vn beau cheual & vne chaine d'or pour porter à sa femme la nouvelle de sa victoire, & comme il fit son message en personne.*

**I**L y auoit vn grand Capitaine lequel voulant liurer bataille à ses ennemis, imprima en son cerueau à cause qu'il auoit plus de gents que son aduersaire, qu'il auoit desia la victoire en sa manche; Et pourtant il donna à son fol vn beau cheual & vne chaine d'or pour en porter la nouvelle à sa femme, & oultre ce luy promit de luy donner cinq cents escuz apres la victoire gangnee. Mais il aduint que ses ennemis se por-

se portèrent si vaillamment & combatterent si vertueusement, qu'ils emporterent eux mesmes la victoire, & donnerent la chasse aux autres. Et ainsi que ce fol fuioit comme les autres, il luy aduint d'estre pris, car les ennemis pensoyent de luy que ce fust quelque chose de grand, estant monté & équipé comme'il estoit, & ainsi il fut amené deuant le General de l'armée victorieuse, qui luy demanda, qui l'auoit ainsi brauement équipé, à quoy il respôdit: Monsieur, mon Maistre m'a tout donné, & si m'a oultre ce encores promis cinq cents escuz, à fin que ie portasse à sa femme la nouvelle de sa victoire, mais ie voy maintenant bien que ie ne les auray point, car il à mieux aimé les gangner luy mesme.

*D'un Fol qui ingea le different d'entre vn Aduocat & vn Medecin.*

**I**L y auoit vn different & question meüe & pendente entre vn Aduocat & vn Medecin, à scauoir auquel des deux apertient plus d'honneur & dignité, & se pouoyent mal accorder. Il y auoit là vn fol qui leur demāda; Messieurs, vous plaist il q̄ ie vous en diē mon aduis, ie ne vous en mentiray point, ie vous en diray ce qu'il en est à la verité. Ils penserent qu'il ne feroit point autrement qu'il auoit dict: Ne voyez vous pas dict il que cōmunement quand on meine vn larron au gibet, le larron va deuant & le bourreau va apres: voulant par le larron denoter l'Aduocat, & par le bourreau le Medecin.

*D'un*



*D'un Escolier, qui vouloit apprendre à iouer d'en-  
chanterie.*



**V**N iouuenceau de boaine maison estoit mis à l'escole pour estudier. Cestuy-cy pourtant qu'il estoit riche & auoit tousiours la bourse bié fournie, vint en grande cognoissance, de plusieurs, & entre autres se trouuerent deux compagnons qui le sceurent si bien auoir & si bien amadouer, qu'il les prioit souuent à disner & soupper avec luy, & apres qu'ils eurent quelque bon espace de temps hanté avec luy & luy voyât qu'ils estoient tousiours ioyeux, tousiours deliberez & fâs souci ou cure, sans toutesfoys qu'ils fissent aucun labeur, il se prit à demander à l'un d'eux comme ils gaignoyent si facilement leurs despens attendu qu'ils ne faisoient pas grande chose. Cestuy-cy qui estoit fin & faulx, & qui se fioit en ses ruses, luy respondit: Ce seroit chose

K

merueil-

merueilleuse à vous dire, ie ne le vo<sup>o</sup> diroye point ny à autre quelconque pour argēt qui soit. Mais il ne disoit cela sinō à fin d'enflammer l'autre de plus en plus à sçauoir ce secret. Ce neantmoins apres plusieurs prieres & flatteries, il lui dist: Or sus ie le vous veux bien dire, mais il ne vous en fault sonner mot à homme viuāt. Voire si ne vou droye pas mesme que vous en disiez vne parole à mon compagnon, iusques à ce que le temps prefix soit venu. Quant au bon temps que nous auons, ie ne vous en sçauoye reciter la centiesme partie, car nous auōs tout ce que nous sçaurions au monde souhaitter quand nous voulōs, soit à faire bonne chere; où à hanter les belles filles, où à auoir argent & biens, & tout ce que nostre cœur sçauroit desirer, & ce moyennant quelque pratique que nous sçauons, laquelle ie suis contēt de vous deceler, mais comme desia ie vous ay dict, il vous faudroit estre secret. Et aussi comme bien vous sçauiez qui plaisir fait, plaisir requiert, & principalement vn tel & si grand plaisir comme de vous enseigner requiert bien son guerdon. L'autre qui eust volontiers donné cent escuz pour sçauoir chose de si grāde importance, luy promit merueilles, voire, en luy disant, q̄ si son argent & habits ne bastoyēt pour les contenter, il estoit prest d'engager Barthole, Balde, & Braquetta iuris pour faire finances, car le commun refuge des Escoliers quand ils ont tout despendu leur argent, est de vendre les instruments de leurs estudes, cest à sçauoir leurs

liures

liures: mais aufsi de quoy fert-il de tant estudier  
 on ne fy faiçt que rompre la teste & autre chose  
 non : le prise vn bon lot de biere pour là dedàs  
 estudier de nez & de bouche : Mais i'entre trop  
 auant en ceste matiere potatine. Or retournons  
 à noz moutons. Apres qu'ils furent accordez  
 ensemble, il fut dict & arresté qu'il se tiendrait  
 prest pour le Dimenche prochain venant & ils  
 le meneroyent à vn festin tel qu'il n'auoit veu en  
 iour de sa vie le pareil : & luy nommerent vne  
 place où il les deuoit trouuer au soir bien tard à  
 vne heure dicte. Et luy dirent d'auantage que  
 s'il aduenoit qu'il fust en aucune maniere pœu-  
 reux, il n'y deuoit point aller, car ceux qui  
 fespouantent & effroyent legerement ne ser-  
 uent point à telle feste, car comme chascun  
 sçait, le diable tente tousiours les plus foibles  
 de cerueau: de quoy ils vouloyent bien l'aduer-  
 tir premierement à fin qu'il ne luy aduĩnt au-  
 cun mal, ainsi qu'il aduĩnt toutes-foys ainsi que  
 tantost vous orrez. Cette conclusion prise, ce ru-  
 stre aduertit son compagnon du complot faiçt  
 avec cestuy-cy, qui en fut ioyeux plus pour le  
 plaisir que pour profit, car il auoit desir de luy  
 iouer vne trouffe. Le dimãche vint & mon gentil  
 hõme se vestit de ses habits d'honneur & mesme  
 il se para de sa lõgue robe de satin, afin d'estre le  
 mieux venu & plus honorablemēt receu à ce fe-  
 stin : Et le soir estant venu, il s'en vint à l'heure &  
 place assignée & trouua le cõpagnõ tout prest, &  
 vne estrãge beste à quatre pieds laquelle il deuoit

cheuaucher pour estre conduit au lieu assigné, mais auant que d'y estre asis il luy fut bié estroitement defendu de parler vne parole, ou regarder de ça ne de là quoy qu'il luy aduint, iusques à tant qu'il fust au dict lieu. Apres qu'il eut bien entendu & retenu ce qu'il luy auoit esté dict, il falsit en pontificat, tenât grauité d'oyson le bec en hault. Quand il eut ainsi cheuauché quelque espace & tant qu'ils furent à l'endroiçt du lieu où ils luy vouloyent iouer vne trouffe, l'un d'eux lascha vn si gros pet, qu'il sembloit que ce fust vn coup de tonnerre, tellement que la place en retentit, de quoy l'autre estant estonné se prit à regarder à l'entour de soy, ce qui lui tourna à grand malheur, car ainsi qu'il regardoit, il tomba en vn grand & large retraits qui en huit ans n'auoit esté curé, où ils le vous laisserent planté pour reuerdir, non sans estre bien fumé & parfumé: s'il s'en peut retirer soy-mesme, bon pour luy, sinon il luy fallut prendre patience, & se consoler soy-mesme. Et lors s'apperçeut bien le poure sot que tout leur faict n'estoit que tromperie & proposa bien en soy-mesme de se garder de la en auant de tels abuseurs, mais il estoit trop tard de fermer l'estable estant le cheual defrobé.

*Simonides disoit, qu'on doit à chascun bien faire  
voire mesme apres la mort.*

**S**YMONIDES souloit dire, qu'il apertient de bié faire à chascun, voire encores apres son trespass, récitant à ce propos que rencontrant vne  
foys

foys vn corps mort en vn chemin gisant là à la merci des bestes sauuages & des oiseaux du ciel, par pitié qu'il en eut, il le fit incontinent enter- rer honorablement. Peu de temps apres, comme il eust deliberé de sembarquer & mōter sur mer pour faire quelque voyage, la nuit s'apparut à luy le mesme mort en dormant, lequel luy dist; qu'il ne montast en la mesme nauire laquelle il auoit esleuë pour s'embarquer, pourtant que sans faute elle periroit. Le matin venu il raconta la mesme vision à ses compagnons leur conseil- lant, & les priant de ne s'accorder auec le patrō d'icelle nauire pour voyager avec luy, ains que plustost ils en attendissent vne autre qui feroit le mesme voyage. Mais se mocquans de lui ils le laisserent là, & monterēt en ladicte nauire: mais à peine auoyent ils perdu le haure de veuë qu'il s'esleua en mer vne furieuse tempeste laquelle submergea la nauire & furent tous les com- pagnons engloutis & enseueliz au milieu des ondes.

*Auec quelle douceur & courtoisie vn vaillant  
Prince doibt reprendre la malvueillance  
de ses subiects.*

**L**E Roy Antigonus ayant en temps d'yuer cō- duit son armée en vn lieu desert & despeu- plé, tellement qu'il y auoit faite de plusieurs choses necessaires, ce qui fut occasion que quel- ques souldats mal affectionnez, & qui ne pen- soyent point que le Roy fust si pres d'eux, se mi-

rent à le blasmer, & dire beaucoup de mal de lui. Ce qu'estant ouy par le Roy, lequel estoit derriere leur tente, comme vn Prince debónaire & gracieux qu'il estoit, frappa d'une verge qu'il tenoit en sa main la toile du pauillon, disant: hola compagnons, si vous voulez parler mal du Roy, retirez vous vn peu arriere, car s'il vous oyoit, vous seriez en grand danger d'estre puniz.

*De Alcibiades qui demanda au patient Socrates, comment il pouoit supporter les estrifs & tençons de ses femmes.*

**A**lcibiades demanda vne foys au Philosophe Socrates cōment il pouoit endurer les noises, estrifs & debats que ses deux femmes faisoient iournellement en sa maison. Et toy, diit Socrates, comme peux tu souffrir le caquet & cloemens que tes poulles font chez toy? à cause dist Alcibiades, qu'elles me ponnent beaucoup d'œufs, & me couuent grand nombre de poulets. Et mes femmes, diit Socrates, m'enfantent beaucoup de beaux enfans.

*De l'Empereur Octauian, & d'un poete Grec.*

**A**v temps qu'Octauian Auguste gouuernoit l'Empire de Rome, il y auoit vn Poëte Grec qui venoit presque tous les matins en son Palays luy presenter quelque bel Epigramme ou autre composition en sa la langue Grecque. Et combien que l'Empereur print ses compositions en bonne part, & qu'il monstraft semblant qu'elles luy

luy playsoyent fort: ce neantmoins la fortune estoit tant à ce Poëte contraire, que iamais il n'auoit de luy aucun don ou present pour loyer ou recognoissance des louanges qu'il luy donnoit, voire & qui pis est, l'Empereur luy iettoit quelque foy vne pierre en son iardin & se gaboit de luy. Et aduint vn iour ainsi qu'il s'adresoit à l'Empereur pour luy presenter quelque sienne versification selon sa coustume, Auguste le preuenant, luy presenta vn Epigramme qu'il auoit lui mesme fait, lequel le Poëte accepta & le leut fort alegrement, le louant & gratiffiant de paroles & monstrant qu'il prenoit grand plaisir en le lisant: & apres l'auoir parlu, s'aprouchant de l'Empereur, il luy donna de sa poure bourse autant de pieces d'argent comme il y auoit de vers en son Epigramme, en luy disant: Bon Prince, prenez en gré de moy ce que ie vous puis donner ayant esgard à ma poureté & basse qualité: Si ma puissance s'estendoit plus auant, certainement ie vous feroye vn present plus honorable. Tous les spectateurs commancerent à rire fort de ceste liberalité, & l'Empereur plus que tous les autres, lequel commanda qu'on luy baillast incontinent mille florins.

*Force ny Eloquence n'ont pouoir par sus impossibi-  
lité & poureté.*

**T**hemistocles estant par le peuple d'Athenes enuoyé en l'isle d'Andros pour impetrer des  
K 4 habitans

habitans d'icelle vne somme de deniers. Quand il fut assis en conseil & il eut proposé sa demande, voyant la grande difficulté qu'il y auoit de l'obtenir, il parla aux habitans du lieu en ceste maniere: Messieurs d'Andros ayans ouy ma demande & la charge que j'auoye à vous declarer fachez que j'ay amené quand & moy deux deesses, sçauoir est: Obeissance d'un costé, & la deesse Force de l'autre. Or regardez laquelle des deux vous aimez mieux choisir pour me respondre. A quoy les habitans respōdirent sur le champ fort promptement: Et nous Seigneur Themistocles auons de nostre part deux autres Deesses, c'est à sçauoir: Dame Poureté & Impossibilité, choisissez aussi de ces deux celle que vous voudrez, & qui vous fera la plus agreable. Avec laquelle re- plique Themistocles s'en retourna le nez deuât.

*Femmes font quelques fois œures virilles.*

**D**Vrant la guerre qui fut entre l'Empereur Conrard troissiesme du nom & Loup Duc de Bauiere, aduint vn cas memorable, & digne d'estre noté pour memoire perpetuelle, lequel fut conduit & accompli par la prouidence & sagesse des femmes, qui fut tel: L'Empereur étant par force entré en la ville de Monac capitale de Bauiere, & ayant déterminé suiuant le courroux & indignation ou il estoit, de destruire tous les hommes qu'il trouueroit en icelle, & les faire passer par le trenchant de l'Espée, il commanda neantmoins qu'on laissast aller toutes les fem-  
mes



mes vies & bagues sauues, tellement qu'elles emportassent avec elles tout ce qu'elles auoyent de plus cher & qu'elles estimoyent le mieux. Ces courageuses & honorables Matrosnes meües de vray amour & pure affection qu'elles portoyent à leurs parties, prindrent ensemblement vne ferme resolution que chascune d'icelles ayant son mari chargé sur ses espaules, elles sortiroyent ainsi de la ville, pourtant que c'estoyent les plus precieux ioyaux qu'elles eussent.

*D'un Escolier auquel estoit defendu de boire vin sans eue pour ce qu'il auoit esté mords d'un chien enragé.*

**L**E fils d'un bon riche homme de Veurnambach, ville qui est en ceste partie de Flandre laquelle tire sur le Ponent, ayant esté mords d'un chien enragé, son pere luy ordonna deux hommes pour le conduire en pelerinage à Saint Hubert d'Ardenne, où miraculeusement on reçoit secours & guerison de telles blessures, mais les deuotions & neuuaines faictes, il faict par quelques iours obseruer certaines Ceremonies: Et entre autres il faut que le patient ait la teste rasée toute nette, il ne se doibt regarder en eue ou en miroir, il ne peut boire de vin s'il n'est destrempé d'eue, &c. Ainsi sa deuotion faicte & estant informé de tout ce qu'il luy conuenoit obseruer, il rebrossa chemin & retournant à la maison il passa par ceste tant excellente & amiable ville de Louain nourrice des bonnes sciéces,

où il auoit esté à l'estude n'y auoit pas longuement: De quoy estās aduertiz aucuns de ses plus priuez compagnons d'estude, s'en vint en son logis, voulans ce soir estre ioyeux & faire avec luy bonne chere, comme aussi ils firent. Mais tandis qu'ils bancquettoyent & estoient ioyeux, les gouuerneurs de ce ieune homme prenoient de bien pres garde qu'il ne beust quelque traict de vin sans eue, ce neantmoins, ainsi qu'ils estoient au milieu de leur bonne chere, ce ieune homme fut fort importuné de son bien aymé socius de boire d'autant & luy faire raison d'un goblet, ce qu'il fit aussi, sans que personne s'aduisast d'y mettre un peu d'eue, de quoy l'un de ses conducteurs s'estant apperceu, mais trop tard; en aduertit secretement la compagnie, de quoy ils furent incontinent du tout perplex & pesneux, sans que toutes foys ils monstrassent aucun semblant pourquoy. Aduint que le malade pressé de nécessité, sortoit de la chambre pour faire son eau, & entre tant la seruante de la maison entra en la chambre pour leur demander s'il ne leur plaisoit autre chose, & s'esmerueillant de voir un tel changement de ioye en tristesse, elle s'enquit instamment de la cause d'icelle en leur disant: Dont vient que vous iouez ainsi à l'esbayueu que vous faisiez tout maintenant si bonne chere? A quoy l'un d'eux qui estoit le plus hardi & qui peut estre auoit quelque particuliere familiarité avec elle, luy dist: Isabelle m'amie nostre cas s'est icy mal porté, car nostre patient a  
par

par mesgarde auallé vne tasse de vin sans eue,  
 ce qui luy estoit defendu, & maintenant nous  
 craignons qu'il ne lui en aduienne quelque grãd  
 inconuenient. Est-ce donc là l'occasion pour-  
 quoy vous faictes si piteuse chere? leur dict elle  
 adonc: Ne vous chaille: il n'y a rien en cela qui  
 vous doie engarder de vous resiouir & faire  
 bonne chere comme deuant, car mon maistre  
 en mit encores hier au soir deux seaux tout  
 pleins dans le tonneau. Ce qu'estant par les com-  
 pagnons entendu, ils se mirent tous ensemble-  
 ment à rire, & estoient beaucoup plus deliberez  
 qu'ils n'auoyent encores esté au parauant, & de-  
 liurez du soing qu'ils auoyent tant eu de bapti-  
 zer le vin du patient, consideras en eux mesmes  
 la loyauté de l'hoste.

*De quelques compagnons qui subtilement firent  
 que le tauerrier s'accusa soy mesme d'auoir  
 baptizé son vin.*

**H**onscote est vne bourgade fort renommée,  
 habitée & frequentée à cause de la drap-  
 perie & sayettes qu'on y faict en ausi grande  
 quantité qu'en ville qui soit en Flandre. En ce  
 bourg y auoit par ci deuant vn hoste qui te-  
 noit tauerne en l'hostellerie nommée la maison  
 verte, lequel auoit le bruit de mettre de l'ea-  
 ue au vin qu'il vendoit, lequel bruit n'estoit  
 point sans cause, car à la verité il le bapti-  
 zoit. Quelques bons rustres souspçonnans le  
 mesme de luy, & voulans experimenter si leur  
 souspçon

souspeçon estoit avec raison, s'en allerēt vne fois en sa maison pour chopiner, portans en vn mou choir blanc avec eux de ces petites fueilles qui croissent en vne nuit sur l'eau quād elle ne court gueres, nous les appellōs à mon aduis de la berle. Et quand ils eurēt beu vn pot de vin ou deux, ils mirent en vn pot plein de vin quatre ou cinq de ces fueillettes, frappans pour faire venir l'hoste, lequel estant venu, ils les luy monstrent, en luy demandoit, si telles fueilles croissoyēt sur le vin, lesquelles l'eaue portoit cōme ils pensoyēt. L'hoste, fort honteux, apres auoir amené quelques maigres escuses, s'en alla en la cuisine fort troublé, grōmellant & estriuant fort contre sa seruante, en luy disant : hee beste que tu es, ne t'ay-ie pas cōmandé que tu apportasse tousiours de l'eaue nette quand ce seroit pour remplir les vaisseaux, tu y as bien planté ton seau n'as pas, voyla ces hostes qui ont trouué de la berle dans leur vin. Ces gallans auoyent au parauant faict aller vn d'entre eux aupres de la cuisine pour escouter quel propos l'hoste tiendroit avec les seruiteurs, lequel ayant le tout entendu, en fit le recit à ses compagnons & apres auoir payé, ils sen retournerent ensemble & en recitant cest acte, ils ne l'amoidrirent pas.

*Du Roy Salomon qui fit la pierre philosophale, & de la cause pourquoy aduient que les Alquemistes ne peuent paruenir à leur intention.*

**L**A cause pourquoy les Alquemistes ne peuent paruenir à leur fin & intention desiree n'est

n'est pas cogneuë a tout le môde. Marie Sibille & prophetesse vous deduit fort bien & amplemēt ce propos en vn liure qu'elle a composé de l'excellence de cest art, admonestant & encourageāt tous philosophes de ne perdre point l'esperance de paruenir à la perfection de cest art, disant ainsi que la pierre philosophale est si digne & precieuse, que, sans les autres merueilleuses vertuz & excellences qu'elle contient, elle a aussi la puissance de coniurer tous esprits, de les exorciser, anathematifer, bannir, lier, emprisonner, tormenter, foüetter, martirizer, tormenter, persecuter, & faire trotter là où on veut. Et pour abregger, elle s'en iouë comme vn escrimeur fait d'vne espee à deux mains, & est ainsi qu'elle dict que Salomon a eu l'entiere perfection de ceste pierre, & qu'il sçeut par inspiration diuine la grande merueille, efficace & propriété d'icelle, laquelle estoit, comme desia nous auons dict, de sçauoir contraindre tous esprits. Et pourtant, si tost qu'il en eut le pouoir & moyen, il se resolut de faire venir à luy tous esprits, mais il fit premierement faire vne grande cuue de cuiure, d'vne merueilleuse & terrible grandeur & largeur, car elle n'estoit pas moindre en grandeur, que la forest de Mormaut, ou bien que celle des Ardenes, si ce n'estoit que d'auenture ie mentisse d'vn demi pied ou enuiró, il est bié vray qu'elle estoit beaucoup plus ronde, & falloit qu'elle fust aussi grande que ie vous ay dict, afin qu'elle peusse comprendre ce qu'il auoit mis en deliberation, à laquel-

à laquelle il fit aufsi faire vn couercle proportionné à sa grâdeur & aufsi propre & iuste cōme il fut possible, & pareillemēt fit faire vne fosse en terre de grandeur egalle à la cuue susdicte, en laquelle il la fit enfoncer aufsi profond qu'il fut possible. Et quand il veid que ses affaires estoyēt ainsi prestes, il fit venir par vertu de ceste pierre Philosophale tous les esprits & diables de ce monde, grands & petits, cōmençant aux Empe-reurs des quatre coins de la terre, en apres il fit venir les Roys, Ducs, Contes, Barôs, Cheualiers, Colonels, Capitaines, Caporaux, Lances pessades, Soldats à pied & à cheual, & tous-tant qu'il y en auoit, il n'en demeura pas vn pour faire la cuisine. Quand ils furent venuz, Salomon leur cōmanda en la vertu susdicte qu'ils eussent tous à se mettre dedans ceste cuue laquelle estoit enfoncée dedans ce creux de terre. Les esprits ne sceurent contredire qu'ils n'y entrassent: & croyez que c'estoit à grād regret, & qu'il y en auoit qui faisoient vne terrible grimasse, incontīnēt qu'ils furent la dedans, Salomon fit mettre le couercle dessus, & le fit tresbien luitier *cum luto sapientia*, & vous laissez messieurs les diables là dedans, lesquels il fit encores couvrir de terre iusques à ce que la fosse fust cōblée, en quoy toute son intention estoit que le monde ne fust pas infecté de ces meschants & maudicets vermeniers, & que les hommes de là en auant vesquissent en paix & amour, & que toutes vertuz & resiouissances regnassent sur terre: & de faict soudainemēt apres,  
 furent

furent les hommes ioyeux, contents, sains, gaiz, druz, hubiz, alegres, esboudiz, gaillards, gents, frisques, mignons, brusques, ô qu'ils se portoyent bien ! ô que tout alloit bien ! la terre apportoit toutes sortes de fruits sans main mettre, les loups ne mangeoyét point le bestial: les liôs, les ours, les tigres, les sangliers estoient priuez comme moutons : brief toute la terre sembloit estre vn paradis, ce pendant que ces truans de diables estoient en basse fosse, mais qu'auint il? Au bout d'vn long espace de temps, ainsi que les Regnes se changent & que les villes se destruisent, & qu'il s'en redifie d'autres: Il y eut vn Roy auquel il print enuie de bastir vne ville : la fortune voulut qu'il entreprint d'icelle bastir au propre lieu ou estoient ces diables enterrez : il fault bien dire que Salomon faillit a y faire enterrer quelque petit diable qui f'estoit caché sous quelque motte de terre quand ses compagnons y entrerent, lequel quidam diabolotin mit en l'entendement de ce Roy, de faire sa ville en ce dit lieu, à fin que ses compagnons fussent deliurez. Ce Roy mit gens en œuure pour faire ceste ville, laquelle il vouloit magnifique, forte & imprenable : & pource il y falloit de terribles fondemens pour faire les murailles, tellement que les pionniers cauerent si bas, que l'vn d'entre-eux vint tout le premier à descouurir ceste cuue, ou ces diables estoient, lequel l'ayant ainsi hurtée, & ne s'estant souuenu que ses compagnons  
 fen

fen fussent apperceuz, il pense bien estre incontinent riche & qu'il y eust vn tresor inestimable là dedans. Helas, quel tresor c'estoit! eh Dieu que ce fut bien en la male heure! ô que le ciel estoit bien lors enuieux cõtre la terre! ô que les dieux estoient grandement courroucez contre le poure genre humain! où est la plume qui pourroit escrire? où est la langue qui pourroit assez exprimer les maledictions à l'encontre de ceste horrible & malheureuse descouuerte? Voila que fait l'auarice: voila que fait l'ambition, qui creuse la terre iusques aux enfers, pour trouuer son malheur, ne pouant endurer son aise. Mais retournons à nostre cuue & à noz diables. Le compte dict qu'il ne fut pas en la puissance de ces bescheurs de la pouuoir ouuir si tost: car auecques la grandeur elle estoit espaisse à l'aduenant. Et pourtant il fut force que le Roy en eust la cognoissance: lequel l'ayant veü, ne pensa pas autre chose que ce qu'en auoyent pensé les pionniers: car qui eust iamais imaginé qu'il y eust eu des diables dedans? quand mesme on ne pensoit plus qu'il y en eust au mode, veu le long tẽps qu'il y auoit qu'on n'en auoit ouy parler? Ce Roy se souuenoit bien que ses predecesseurs Roys auoyent esté infiniment riches: & ne pouoit estimer autre chose sinon qu'ils eussent là enfermé vne finace incroyable, & que les destins l'auoyent reserué à estre possesseur d'vn tel bien, pour estre le plus grand Roy de la terre. Conclusion, enuiron ceste cuue il employa tous les gẽs qu'il



qu'il auoit & ce pendant qu'ils chamailloyent, les diables estoient aux escoutes, & ne scauoient bonnement que croire, si on les tiroit point de là pour les mener pèdre, & que leur proces eust esté fait depuis qu'ils estoient là. Or les Gastadors donnerēt tant de coups à ceste cuue qu'ils la faucerent, & quand & quand enleuerent vne grande piece du couercle & firēt ouuerture. Ne demandez pas si Messieurs les diables se battoient à sortir à la foule, & quels criz ils faisoient en fortant, lesquels espouenterent si fort le Roy & tous ses gens, qu'ils tomberēt là cōme morts: & mes diables deuant, & aux pieds, ils s'en reuolent par le mode chacun en sa chacuniere: fors que par aduerture il y en eut quelques vns qui furent tous estonnez de voir les regions & les pais changez depuis leur emprisonnement, au moyen de quoy ils furent vagabonds tout vn temps, ne sachans de quel pays ils estoient, ne voyans plus le clocher de leur parroice: mais par tout où ils passoyent, ils faisoient tant de maux, que ce seroit horreur de les raconter: en lieu d'vne meschanceté qu'ils faisoient le temps iadis, pour tormenter le monde, ils en inuenterent de toutes nouvelles. Ils tuoyent, ils ruoyent, ils tempestoyent, ils renuersoyent tout sens dessus dessous, tout alloit par escuelles: mais aussi les diables y estoient. De ce temps là y auoit for ce Philisophes (car les Alquemistes s'appellent Philisophes par excellence) d'autant que Salomon leur auoit laissé par escrit la maniere de

L

faire

faire la saincte Pierre, laquelle il auoit reduitte en art, & s'en tenoit Escole comme de Grammaire, tellement que plusieurs arriuoient à l'intelligence, attendu mesmes que les vermeniers ne leur troubloient point le cerueau estans enclos: mais si tost qu'ils furent en liberté, se ressentans du mauuais tour que leur auoit ioué Salomon en vertu de ceste pierre là, la premiere chose que ils firent, ce fut d'aller aux fourneaux des Philosophes, & les mettre en pieces: & mesmes trouuerent façon d'effacer, d'esgratigner, de rompre, de falsifier tous les liures qu'ils peurent trouuer de ladiçte science, tellement qu'ils la rendirent si tresobscure & difficile que les hommes ne sçauent qu'ils y cherchent: & l'eussent volontiers abolie du tout, mais Dieu ne leur en donna pas la puissance: bien eurent ils ceste permission d'aller & de venir pour empescher les plus sçauans de faire leurs besognes, tellement qu'il y en a quelqu'un qui prend son chemin pour y paruenir, & que quelque fois il ne luy faut quasi plus rien qu'il n'y touche du bout du doigt, voici vn diablon qui viét rompre vn alembic, lequel est plain de ceste matiere precieuse & fait perdre en vne heure toute la peine que le pauvre Philosophe a prinse en dix ou douze ans: de sorte que c'est à refaire, non pas que les porceaux y eussent esté, mais les diables qui valent pis. Voila la cause pourquoy on void au iourd'huy si peu d'Alquemistes qui paruiennent à leurs entreprises: non que la sciéce ne soit aussi

vraye

vraye qu'elle fut onc, mais les diables font ainsi ennemis de ce nom de Dieu: & par ce qu'il n'est pas qu'un iour quelqu'un n'ait ceste grace de la faire aussi bien que Salomon la fit oncques, de bonne auétude si cela aduenoit de nostre temps, ie le prie par ces presentes qu'il n'oublie pas à coniurer, adiurer, excommunier, anathematizer, exorciser, cabaliser, ruiner, exterminer, confondre & abîmer ces meschans Gobelins, Vermeniers, ennemis de nature & de toutes bonnes choses, qui nuisent ainsi non seulement aux pauvres Alquemistes, mais encores à tous hommes & aux femmes aussi, cela s'entend: car ils leur mettēt mille rigueurs, mille refus, & mille fantaisies en la teste: voire & eux-mesmes se mettent en la teste de ces vieilles sempiterneuses, & les rendent diablessees parfaites. De là est venu qu'on dict d'une mauuaise femme qu'elle a la teste du diable.

*D'un Fol nommé Caillette.*

**L**E Duc de Neuers auoit vn Fol qu'on appelloit Caillette: Les Pages qui communemēt s'esbattent à faire plustost mal que bien auoyent vne fois cloué l'oreille de Caillette à vn posteau. Le pauvre Sot demouroit là, car aussi ne pouoit il mieux faire, & n'auoit autre apprehension, sinon qu'il estoit là cōfiné pour toute sa vie. Il passa vn des Seigneurs de Court qui le void ainsi en conseil avec ce pilier, & le fit incontinent desgager de là, s'enquerant bien expressement

L 2      qui

qui auoit fait cela, & qui l'auoit mis là. Que  
 voulez vous, disoit Caillette, vn Sot l'a mis là : là  
 l'a mis vn Sot. Quand on luy disoit, ç'ont esté les  
 pages : Caillette respondoit bien en son Latin,  
 ouy, ouy ç'ont esté les Pages. Le Duc luy deman-  
 da. Sçauroys tu bien cognoistre cestuy-là qui l'a  
 fait ? Ouy, ouy fit il : Je cognoistray bien celuy  
 qui l'a fait. Le Chamberlan par commandemét  
 du Seigneur fit venir tous ces gens de bien de  
 Pages deuant luy, & en preséce de Caillette, il  
 leur demanda l'vn apres l'autre s'ils l'auoyent  
 fait : Et mes Pages de lenier hardi côme Sainct  
 Pierre. Nenni respondit chascun d'eux ce n'a pas  
 esté moy, Monsieur & vous, ny moy aussi, &  
 vous ? ne moy Monsieur. Caillette qui là estoit  
 présent, voyant qu'il n'y auoit plus personne à  
 demander & cuidant qu'on luy demanderoit  
 pareillement s'il ne l'auoit point fait, sen alla  
 fautant rendre du costé ou on auoit fait passer  
 les Pages en disant, ie ne l'ay pas fait aussi : car  
 il n'auoit l'entendement de penser que ceste en-  
 quete se faisoit pour son oreille. A l'entree de  
 Rouan, ie ne dy point que Rouan entrast, mais à  
 l'entree qui se fit à Rouan. Caillette fut enuoyé  
 deuant, ainsi que la maniere des fols est de tous-  
 iours faire l'entree, pour dire aussi, voy les cy ve-  
 nir & estoit le plus fier du monde d'estre monté  
 à l'auantage sur vn cheual caparassonné de ses  
 couleurs. Il auoit vn maistre pour le gouverner.  
 Et comme Caillette sauancast vn peu trop de-  
 uant les autres, ce maistre luy disoit vous n'ar-  
 resterez

resterez pas vilain? Caillette qui auoit aucunes  
foys esproué les coups que bailloit son mai-  
stre, ne doutoit sinon d'en receuoir quelqu vn à  
la colere picquoit à grands coups d'esperon &  
luy haussoit la bride: Et bien vilain luy crioit son  
maistre ne t'arresteras tu point? Morbieu, disoit  
Caillette, car il iuroit comme vn homme, ce me-  
schant cheual, ie le picque tant que ie puis, & en-  
cores ne veut il pas arrester, si bien scauoit Cail-  
lette gouverner son cheual. Vn iour, ou du soir  
ou du matin, ie ne scauroye bien dire l'heure,  
Caillette s'en alla, au liét de Monsieur le Cham-  
bellain, ainsi qu'il auoit coustumé faire, mais d'a-  
uenture le Chambellain auoit vne belle garse  
toute viue couchee à son costé: estant là venu il  
commença à taster au pied du liét leuant la cou-  
uerture & vn des linceux, & sentant qu'il y auoit  
plus de deux pieds, il luy demanda: Monsieur à  
qui est ce pied? Il est à moy dict le Chambellain,  
& cestuy-cy? à moy: & cestuy-cy? à moy: & ce-  
stuy-cy donc? c'est le mien hé sot que tu es. Au  
diable foys tu donné Monsieur, dict Caillette, tu  
as quatre pieds comme vne beste.

*D'un qui pensoit auoir espousé vne pucelle, mais il  
auoit falli.*

**V**N boulanger de la ville de Nieumeghe a-  
uoit bien long temps poursuiui la fille d'un  
autre boulanger pour l'auoir en mariage, à cau-  
se qu'elle luy sembloit belle, fresche, & honeste:  
finalémēt paruint au point que tant il auoit de-

fié qui estoit le mariage : Et ainsi qu'il estoit la premiere nuit en tout folas aupres de son espouse, & qu'ils passoyent le temps ioyeusement par ensemble enfilât des perles au iardin de Venus, l'espouse se prit à dire à son espoux en ceste maniere : dictes moy mon amy, que vous en semble, ne me scay ie pas gentilment porter en cest ouurage? Ouy pour vray, respondit le boulanger. Ainsi, ainsi, repliqua la gente commere me dict vn chascun qui couche avec moy. Et ainsi s'accusa elle mesme d'auoir perdu son pucelage, ou sans cela elle eust par son mari esté estimee la plus vraye pucelle de tout le pays, ce qu'il luy a souuentes-foys reproché.

*D'un paysan, qui cerchoit son asne sur lequel il estoit assis.*

**I**L y auoit en vn village de Picardie vn bô lourdaud appellé Moncin, lequel ayât vnt iour chargé de grain sept ou huit asnes, apres qu'il eut vendu son bled & deschargé ses asnes, il monta sur l'vn d'iceux, celuy qui luy sembloit le plus gaillard, pour sen retourner à la maison chassant les autres deuant luy : & comme il se veoid pres du logis, il commence à compter ses asnes dont il trouua vn à dire, car il ne contoit pas celuy qu'il auoit entre les iambes. Parquoy estât fort triste & troublé comme celuy qui pensoit auoir perdu son asne, enchargea à sa femme quelle fisse bonne garde des autres, & ce fait il sen

sen alla à tresgrande haste chercher son asne, demandant par tout où il passoit si on auoit point veu son asne. Mais comme il n'en pouoit ouir vent ny voix, il s'en alla iusques au marché dont il estoit venu. Et ne trouuant point là son asne, il s'en retourna tout desconforté à la maison estant nuit close & la fit sa plainte à sa femme de son asne qu'il auoit perdu, de quoy elle se prit fort à pleurer & tormenter. Mais quand Mancin fut descendu de dessus son asne pour l'establiir avec les autres, alors il apperçeut son asnerie, d'auoir si longuement cherché son asne sur lequel il s'estoit si long temps pourmené, & auoit fait tant d'allées & tant de venues.

*D'une femme acariastre, laquelle appelloit son mary pouilleux.*

**A**Venise y eut vne femme de si estrange sorte qu'elle se formalisoit tousiours contre le vouloir de son mari, & principalement quand ce venoit à estriuer, il falloit qu'il emportast tousiours le dernier & qu'il se t'eust, & tout ce qu'elle disoit elle le sustenoit tousiours à cor & à cri. Il aduint vne foys entre plusieurs autres qu'il y eut grand different entre elle & son mari, tellement qu'elle appella son mari pouilleux, ce qu'il print en si mauuaise part, qu'il iura vn grand serment qu'il luy feroit desdire la parole, & sur le champ commença à la frapper à coups

de pied & de poing sans l'espargner, mais d'autant que plus il la frappoit & boutoit, d'autant plus haut crioit elle, pouilleux, pouilleux. Finalement son mari estant lassé de la battre, & voyant sa trop grande obstination, il iura encores vn bon coup qu'elle desdiroit la parole, ou il trouueroit moyen de luy rompre son opiniastrété, & qu'il la feroit noyer en vn puits. Mais sa femme crioit tousiours au côtraire, disant le diable me puisse emporter si ie m'en desdi en aucune maniere, & se prit à crier encores de plus en plus, pouilleux, pouilleux. Adonc l'homme print vne corde & l'en lia par dessous les aisselles & ainsi il la descendit dedans le puits iusques au menton, & iura que s'elle ne disoit qu'il luy desplaisoit de l'auoir appellé pouilleux, il la laisseroit noyer: mais pour tout cela elle ne laissa point de l'appeller tousiours pouilleux. Et pourtant son mari voulant faire comme la dernière preuue pour voir si il ne pourroit rôpre ceste pertinacité rât determinee, en la mettât au peril de la mort, il la laissa enfoncer dans l'eau si auant qu'elle auoit l'eau par dessus le sommet de la teste, si longuement qu'elle ne pouoit plus parler. Mais ceste meschante femme opinialtre, se sentant en peril de mort, & ne pouant plus parler, esleua ses deux mains au dessus de l'eau ainsi comme elle peut, & fit avec les deux ongles de ses pouces tout ainsi que s'elle eust tué des poux, pour encore demonstrier son opiniastrété & que par vne telle maniere de faire elle l'appelloit encores pouilleux.



pouilleux. Ainsi le mari d'elle voyant qu'il ne luy estoit possible de faire qu'elle ne fust acariastre, il la retira du puits & la laissa crier & tempester tout son saoul.

*Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit vne potée de lait au marché.*

**C**hacun sçait que le commun langage des Alquemistes, est, qu'ils sçauēt des secrets de nature que tous les hommes ensemble ne sçauēt pas : mais à la fin, tout leur cas s'en va en fumée, tellement que leur Alquemie se pourroit proprement dire art qui mine, ou art qui n'est mié, & ne les sçaueroit-on mieux comparer, qu'à vne bonne femme qui portoit vne pottée de lait au marché, faisant son compte ainsi, qu'elle la vendroit deux liards : & de ces deux liards, elle en acheteroit vne douzeine d'œufs, lesquels elle mettroit couuer & en auroit vne douzeine de poucins qui deuiendroyent grandelets & les feroit chapponner, ces chappons vaudroyēt cinq solz la pièce, ce qui seroit vn escu & plus, dont elle acheteroit deux cochons masle & femelle qui deuiendroyent grands & en feroient vne douzeine d'autres qu'elle vendroit vingt solz la pièce apres les auoir nourris quelque temps, ce seroyent douze francs, dont elle acheteroit vne iument qui porteroit vn beau poulain, lequel croistroit & deuiendroit tant gentil : il sauterait & feroit hin : & en disant hin, la bonne femme, (de l'aïse qu'elle auoit en son compte) se print à

L 5

faire

faire la ruade que feroit son poulain : & en ce faisant, sa pottee de laiçt va tomber, & se respandit toute : & voila ses œufs, ses poussins, ses chappons, ses cochons, sa iument & son poulain tous par terre. Ainsi les Alquemistes apres qu'il ont bien fournayé, charbonné, lutté, soufflé, distilé, calciné, congelé, fixé, liquifié, vitrefié, putrefié, il ne fault que casser vn alembic pour le mettre au compte de la bonne femme.

*D' Alexandre le grand, & d'un asnier qu'il vouloit faire mourir, & comme il en eschappa.*

**A**lexandre le grand marchant avec son ost pour prendre la grande ville de Lamasco, laquelle estoit fort munië & bien pourueüe de toutes choses necessaires à soustenir vn siege, fut aduisé & admonesté par les oracles & responses de ses dieux, de faire mourir le premier qui luy viendroit au deuant. Ainsi le premier qui souffrit en chemin deuant Alexandre fut vn Asnier ou vn chass'asne lequel que vous vouldrez, lequel fut prins pour satisfaire à l'oracle. Le poure homme ne sachant point l'occasiõ de son emprisonnement, ne perdit point si tost courage comme aucuns font, & demanda la cause de sa detention & pourquoy on le vouloit tuer: à quoy on luy respondit, qu'il y auoit vne prophetie qui l'auoit ainsi commandé. Quand il ouit ceste dure sentence, il se tourna vers le Roy Alexandre, & luy

luy diët : Sachez Roy debonnaire que la Pro-  
phetie ne parle point de moy, mais de mô asne,  
qui est le premier que vostre Majesté a rencon-  
tré, & lequel ie vous amene icy pour moy, car  
autrement ie ne fusse point sorti de la ville. Le  
Roy riant de l'astuce de cest Asnier & de sa gen-  
tille responce, luy fit donner liberté, & fut l'asne  
tué au lieu de luy.

**F I N.**

*In his Fabulis nihil est quod sit contra Ca-  
tholicam fidem.*

*Walterus vander Steeghen  
S. Theo. Licentiarus Ecclesie  
Antuerpien. Canonicus.*

## LA TABLE.

- D**E deux Merciers qui voulurent prendre leur passetemps d'un esprit nocturne, & comme il les en paya. Fol. 1.
- De deux Bourgeois, & d'un Iuge qui prenoit dons, aussi bien d'une partie que d'autre. Fol. 2.
- D'un sot, qui reprocha à un homme, ainsi qu'il disnoit avec son Seigneur, qu'il auoit long nez. Fol. 2.
- D'un sot qui chia en ses Chaussees, comme il estoit assis, avec son Seigneur en un Chariot. Fol. 4.
- Du mesme sot, qui descédit de son Cheual pourtât qu'il feroit. Fol. 5.
- D'une Vefue qui feit preuve de la loyauté de ses amoureux. Fol. 5.
- D'un paysant du pays de Swane qui iamais n'auoit beu de vin, Fol. 8.
- D'un ieune garçon, qui auoit peur que le prestre ne luy coupast la langue, Fol. 9.
- D'un Orateur, qui fit un pet deuant l'Empereur, Fol. 9.
- D'un paysant, qui mengea le tilet des receptes ordonnées du Medecin, à deux foys, Fol. 10.
- D'une seruante, qui par grande subtilité mengea deux poulets dont elle auoit appetit, Fol. 10.
- D'un hoste lequel chia sur la nappe & table de l'hostelier, Fol. 11.
- D'un luif qui estoit tombé en un retraits, & comme il y demoura deux iours, Fol. 12.
- D'un chien, qui portoit le panier à la boucherie, Fol. 13.
- D'un qui n'auoit qu'un œil, Fol. 13.
- D'un sot, qui encusoit les seruiteurs & seruantes, Fol. 14.
- D'un basteleur, qui pour auoir dit verité fut chassé de la maison, Fol. 15.
- D'une paillarde, laquelle pleuroit pource qu'elle n'auoit despendu le manteau de son amoureux auant qu'il sen fut allé, Fol. 17.
- D'un ieune amoureux & de deux ieunes filles, Fol. 18.
- La responce que fit le filz d'un Bourgeois à son pere, que luy remonstroit comme boire outre mesure est à l'homme malseant & dōmageable, Fol. 20.
- Comme un Orateur Athenien vint à Rome, pour voir si les Romains estoient dignes de recevoir leurs loix & policie, & tint son pour-parler avec un sot, lequel il prit pour un sage Conseiller, Fol. 21.
- D'un rustant, qui mit le chat pres du formage pour en chasser les souris

- souris, lequel mangea souris & formage,* Fol. 23.  
*D'un basteleur, qui voulut iouer sur la corde, dont il tomba, parquoy*  
*il fut fort moqué,* Fol. 23.  
*D'un Cheualier, & de son sot qui ne voulut aller en Paradis pource*  
*que son Seigneur ny troit pas,* Fol. 24.  
*Du sot qui mangea bespernier de son Seigneur,* Fol. 25.  
*De troys estudians, qui estoient à bescole,* Fol. 26.  
*De quelques docteurs & d'un quidam qui proposa vne demande,*  
*Fol. 26.*  
*De M. lordain, qui facetieusement respondit à vne demande qui luy*  
*fut faite,* Fol. 27.  
*D'aucuns cheualiers & d'un Docteur esuenté lequel estoit aussi che-*  
*ualier,* Fol. 28.  
*D'un picqueur de cheuaux & un ioueur de paume qui s'entrestro-*  
*terent en leur dormant,* Fol. 28.  
*D'un Marchand que auoit perdu sa bougette & son argent, & de*  
*celuy qui la trouua,* Fol. 29.  
*Du Roy Cambises, qui fit escorcher vn faux Iuge,* Fol. 31.  
*D'un gentil homme, & de deux Docteurs es droictz,* Fol. 31.  
*Du Legat, & de l'Abbé qui luy donna vn cheual,* Fol. 32.  
*De deux paysans qui auoyent vn proces pendant en droict, & comme*  
*ils sollicitèrent par presens pour auoir bonne expedition,* Fol. 33.  
*D'un homme qui auoit donné à sa femme vne memoire par escript à*  
*fin qu'elle ne fit autre chose que ce quelle trouueroit,* Fol. 33.  
*De la vertueuse dame Cornelia, laquelle monstra à son amy ses pre-*  
*cieux ioyaux & tresor,* Fol. 35.  
*D'une femme, laquelle comme elle disoit, n'eust sceu comporter la*  
*mort de son mary,* Fol. 36.  
*D'un homme lequel defendit à la femme quelle ne pensast à chose*  
*qui fut,* Fol. 38.  
*D'un seruiteur & de son Maistre qui sortoyent aux champs, & com-*  
*me le loup mangea le Cheual,* Fol. 38.  
*D'un Roy & son Receueur,* Fol. 39.  
*Du Roy Alexandre le grand & de sa magnanimité,* Fol. 40.  
*Comme deux Compagnons s'en allerent à la guerre, & s'accorderent*  
*de partir leur butin egallement par ensemble,* Fol. 40.  
*De celui, le manger & boire duquel estoit transmüé en or,* Fol. 41.  
*D'un vsurier & d'un estrangier qui le mit hors de son sens,* Fol. 42.  
*De l'vsurier lequel n'estant enterré nulle part, fut par le diable*  
*emporté.*

- emporté, Fol. 43.
- De l'Empereur & de l'Imperatrix qui fut accusée d'adultere & en  
quelle maniere elle fut absoulte de l'accusation, Fol. 43.
- D'un Marchand, & de sa femme qui luy vouloit faire accroire que  
sans fait d'homme elle auoit enfanté un enfant de deux ans, tan-  
dis qu'il estoit hors du pais, & comme il en aduint, Fol. 44.
- D'une fille, laquelle mettoit son pucelage à trop haut pris,  
Fol. 46.
- D'un Prince, d'une Princesse, & d'un muet contrefaict qui decela la  
paillardise de la Dame, Fol. 46.
- D'un homme veuf riche de parolles, mais poure de fait, lequel fai-  
sant l'amour à une ieune fille, fut par son seruiteur accusé d'estre  
trop reumatique, Fol. 48.
- Le Roy de Lombardie donna à sa femme à boire du test de son pere  
qu'il auoit mis à mort, ce qui fut occasion qu'il fut occis par un  
autre, Fol. 50.
- De celui qui estoit en danger d'estre submergé en la mer, & s'alla  
mettre à manger à bon escient pourtant qu'il deuoit fort boire,  
Fol. 52.
- De celui qui auoit mangé plus que dix personnes, & neantmoins se-  
lon son dire il n'auoit pas encore fait bonne chere, Fol. 52.
- Comme un Seigneur Alleman reprit son seruiteur, pource qu'il men-  
geoit asses de petitz poissons, ausquels il prenoit grand appetit,  
Fol. 53.
- D'un compaignon, qui demandoit aux poissons qu'on apportoit à ta-  
ble, nouvelles de son pere qui estoit noyé, Fol. 54.
- De S. Martin, & d'un charretier, qui rompit son chariot par se vou-  
loir trop haster, Fol. 56.
- De l'Empereur, qui n'adionsta point foy aux accusateurs d'un che-  
ualier, qui de malheur auoit esté pris de ses ennemis, Fol. 57.
- D'un Docteur & d'un Gentilhomme qui enuoya querir un tonneau  
de vin, qui luy auoit este donné, Fol. 57.
- D'un Maistre escrineur & son disciple, auquel il osta la teste au des-  
sus des espauls, Fol. 58.
- D'un Gentilhomme qui venoit ordinairement en la ville botté & es-  
peronné, & si n'auoit cheual ny asne, Fol. 59.
- D'un frere prescheur, & de ce qui luy aduint avec un compaignon  
estranger à l'ysse de son sermon, Fol. 60.
- D'un riche homme qui ne scauoit pas son Pater noster, & par quel  
moyen

- moyen on le luy fit apprendre, Fol. 61.  
 D'un seigneur, & son Receueur qui luy conta quarante florins en  
 monstarde, Fol. 63.  
 D'un Receueur qui ne scauoit lire n'escrire, Fol. 63.  
 Du cuisiner, qui requit à son Seigneur qu'il fit de luy un asne ou un  
 fol, Fol. 64.  
 D'un galland, qui de nuit deroba la vache de son hoſte, & comme  
 son hoſte la vendit à sa requeste & d'autres siennes aduenures  
 & tours, Fol. 64.  
 De quelques hoſtes, & de la fille de l'hoſtelier qui leur dit qu'il  
 n'estoit ia besoin de batiſer leur vin. Fol. 68.  
 De deux bourgeois de Suric, qui s'accorderent apres qu'ils eurent  
 presque destruit l'un l'autre à proceder, Fol. 68.  
 D'un bon compagnon & de son amoureuse, Fol. 69.  
 De la femme d'un charpentier qui fouetta vne vieille macquerelle, à  
 profit de mesnage, Fol. 70.  
 D'un peintre qui faisoit de beaux images, mais il ne scauoit faire  
 beaux enfans, Fol. 72.  
 D'un Orateur & d'un Juge, Fol. 72.  
 D'un cōpaignon, & de ce qui luy aduint en passant un bois, Fo. 73.  
 D'un bon vieil homme qui auoit donné tous ses biens à ses enfans, &  
 comme puis apres il fut traicté à leur discretion, Fol. 74.  
 De la patience de Socrates, & de la malice de ses femmes, Fol. 76.  
 De quelques marchands, & de certains volleurs qui les desmonte-  
 rent, Fol. 77.  
 Du sot du Prince de Ronceual, qui le frappa bien fort sur son nez,  
 pensant en chasser vne mouche, Fol. 78.  
 D'un iouuenceau qui ressembloit fort à l'Empereur Octauian, &  
 cōme gentiment il respondit à vne demande qu'il luy fit, Fol. 79.  
 Du Roy de France, & d'un quidam. Fol. 80.  
 Du Roy de France qui donna quatre cents escus à son Lacquais, pour-  
 tant qu'il luy auoit osté un pou de dessus son manteau, Fol. 80.  
 D'un villageoy, qui au Roy dessusdict fit present d'une belle raue,  
 pour laquelle il luy fit conter quatre cents escuz, Fol. 80.  
 Du Meusnier, qui demanda au boulāger du pain pour Dieu, & du bō  
 conseil que le boulanger luy donna pour point ne mandier, fol. 83.  
 D'un seruiteur qui acheta un asne pour un cheual, Fol. 84.  
 D'un paisant, & du prestre qui luy aprint à prier, Fol. 84.  
 De deux simples Hollandoy, qui vouloyent aller voir le pais, & des  
 aduentures

- adventures qu'ils eurent par le chemin. Fol. 85.  
 D'un compaignon, qui avec sa marchandise trompa à Francfort un  
 Juif fort subtilement, Fol. 87.  
 D'un Prestre, & d'un portier de Calemberch, Fol. 88.  
 De deux Compaignons, & vng espoux qui pensoit que son espouse fut  
 fort malade, pource qu'elle auoit son fesiier tout barbouille de lait  
 bouilli, Fol. 89.  
 D'un Docteur es loix, qu'un bœuf auoit si fort blecé qu'il ne sçauoit  
 à quelle iambe c'estoit, Fol. 91.  
 D'un asne farouche, lequel se pouuoit quand on ostoit le bon-  
 net, Fol. 94.  
 Comme Monsieur Chelant, & Croisé chasserent les chausses l'un de  
 l'autre, dont Chelant eut beaucoup de peine & du dommage,  
 Fol. 96.  
 D'un Gentil homme, qui vouloit se mesler de tirer du vin, dont le fou-  
 chet tomba au pot, Fol. 99.  
 D'un Gentil homme qui couppa l'oreille à un coupeur de bourses,  
 Fol. 102.  
 De Triboulet le fol du Roy François & de ses faceties, Fol. 102.  
 D'un Gentil homme, qui fort courtoisement fit venir à propos de-  
 uant un autre, que le Maistre d'hostel de son Seigneur luy auoit  
 engressé son saye de velours & ses chausses, Fol. 103.  
 D'un larron qui destia l'asne d'un autre homme, & le vendit à un  
 autre qui à ceste occasion fut frotté & estrillé de façon, Fol. 104.  
 Ingenieuse & subite responce d'un moyne, Fol. 106.  
 Du Prince de Frise, qui ne se voulut laisser baptizer, Fol. 107.  
 La sentence que Sultan Solyman Empereur des Turcs, donna entre  
 un Chrestien & un Juif, Fol. 107.  
 La responce que Bajazet Empereur des Turcs rendit aus Ambassa-  
 deurs Hongres, Fol. 108.  
 D'un Astrologien qui se mesloit de predire la mort d'autruy & ne  
 sçauoit pas la sienne, Fol. 109.  
 D'un ieune compaignon & de la femme d'un boulenger, Fol. 110.  
 D'un bergier & de son aduenture, Fol. 110.  
 D'Alexandre le grand & d'un escumeur de mer qu'il auoit pris,  
 Fol. 111.  
 Du paisant Ian-donne, & Maistre Iean apporte plus son Aduocat,  
 Fol. 112.  
 Des soudars estans en garnison, Fol. 113.  
 De da-



- De daniſ Chichouart, qui enterra ſon argent, & par quel moyen il le  
reoura, Fol. 113.
- D'vn Conſul Italien, & d'vn Marchand, Fol. 114.
- D'vn Aſtologue qui de nuict tomba dans vn puits ainſi qu'il ſpe-  
culoit aux eſtoilles, Fol. 115.
- D'vn Philoſophe qui ietta dans la mer tout ſon argent & richesses,  
Fol. 115.
- D'Alexandre le grand, & de ſon Conſeiller auquel il donna bean-  
coup de richesses, Fol. 116.
- D'vn Marchand, & d'vn Eſclau, Fol. 116.
- D'vn deſgouté de Liſbonne, qui ſe mettoit en la fantaſie, que toutes  
les nauires qui là arriuoient, eſtoient ſiennes, Fol. 116.
- Du vaillant Capitaine Hannibal, Fol. 118.
- D'Alexandre le grand, & de Titus ſon ſeruant, luy conſeillant d'au-  
gmenter ſes gabelles, Fol. 118.
- Du Roy François, & de ſes ſubiects, Fol. 119.
- D'Alexandre le grand, & des dons qu'il fit à Zenocrates, Fol. 119.
- De deux hommes qui eſtriuoient enſemble, Fol. 119.
- D'vn François qui deſia vn Geneuois, pource qu'il portoit armoiries  
ſemblables aux ſiennes, Fol. 120.
- D'vn qui ſe vouloit pendre ſ'il euſt peu auoir vn cordeau pour vn  
liard, Fol. 120.
- De deux Philoſophes, l'vn deſquels touſiours rioit & l'autre pleu-  
roit, Fol. 121.
- D'vn homme qui eſpouſa vne petite femme & pourquoy, Fol. 121.
- D'vn Gentil homme de Veniſe, qui ne voulut payer ſon hoſte pource  
que la ville ou il eſtoit, appartenoit aux Venetiens, Fol. 121.
- D'vn qui de nuit ouit rompre ſa maiſon, & ne luy en chalu, Fol. 122.
- D'vn compaignon qui eſtoit fiancé & puis apres ne voulut auoir la  
fiancée, Fol. 122.
- D'vn compaignon qui vouloit monſtrer à ſon hoſte, que le ciel tour-  
ne comme le plat qui eſtoit deuant luy, Fol. 123.
- D'vn Preſtre à qui la bourſe fut deſrobée en eſſayant vne caſuble,  
Fol. 123.
- D'vn Gentil hōme qui racontoit à ſa femme de ſes tours & ce quel-  
le luy reſpondit, Fol. 124.
- D'vn Singe qui beut le breuuaſe de ſon maĩſtre malade & de l'o-  
peration d'udit breuuaſe, Fol. 125.
- D'vn Leurier qui à chaſque fois mangeoit la viande d'vn Sauattier,  
& Comme

- Et comme luy en prit, Fol. 126.  
 De trois Escoliers, qui à cause de leur Latin furent presque pendus, Fol. 128.  
 D'un quidam, qui sans desbourser argent trouua cheual & bottes, Fol. 130.  
 D'un Conseiller, qui sans son sçeu auoit achetté son propre Mulet bié chèrement, Fol. 133.  
 De Charles le grand, Fol. 135.  
 De l'Empereur Theodosius, Fol. 136.  
 De l'Empereur sigismond, Fol. 136.  
 Du Roy Alfonso de Naples & de son fol, Fol. 136.  
 D'un grand Capitaine, qui donna à son fol un beau cheual & vne chaine d'or pour porter à sa femme la nouvelle de sa victoire, & comme il fit son message en personne, Fol. 137.  
 D'un fol qui iugea le different d'entre un Aduocat & un Medecin, Fol. 138.  
 D'un Escolier, qui vouloit apprendre à iouer d'enchanterie, Fol. 139.  
 Symonides disoit, qu'on doit à chascun bien faire voire mesme apres la mort, Fol. 142.  
 Avec quelle douceur & courtoisie un vaillant Prince doit reprendre la malvueillance de ses subiects, Fol. 143.  
 De Alcibiades qui demanda au patient Socrates, comment il pouoit supporter les estrifs & tençons de ses femmes, Fol. 144.  
 De l'Empereur Octavian, & d'un poete Grec, Fol. 144.  
 Force ny Eloquence n'ont pouoir par sus impossibilité & poureté, Fol. 145.  
 Femmes font quelques fois ceuures virilles, Fol. 146.  
 D'un Escolier auquel estoit defendu de borre vin sans eau pour ce quil auoit esté mords d'un chien enragé, Fol. 147.  
 De quelques compagnons qui subtilement firent que le tauernier s'ac tusa soy mesme d'auoir baptisé son vin, Fol. 149.  
 Du Roy Salomon qui fit la pierre philosophale, & de la cause pourquoy aduient que les Alchemistes ne peuvent paruenir à leur intention, Fol. 150.  
 D'un fol nommé Caillette, Fol. 157.  
 D'un qui pensoit auoir espousé vne pucelle, mais il auoit failli, Fol. 159.  
 D'un paisan, qui cerchoit son asne sur lequel il estoit assis, Fol. 160.  
 D'une

D'une femme acariâtre, laquelle appelloit son mari pouilleux.

Fol. 161.

Comparaison des Alchemistes à la bonne femme, qui portoit une  
potée de lait au marché,

Fol. 163.

D'Alexandre le grand, & d'un asnier qu'il voulut faire mourir &  
comme il en eschappa.

Fol. 164.

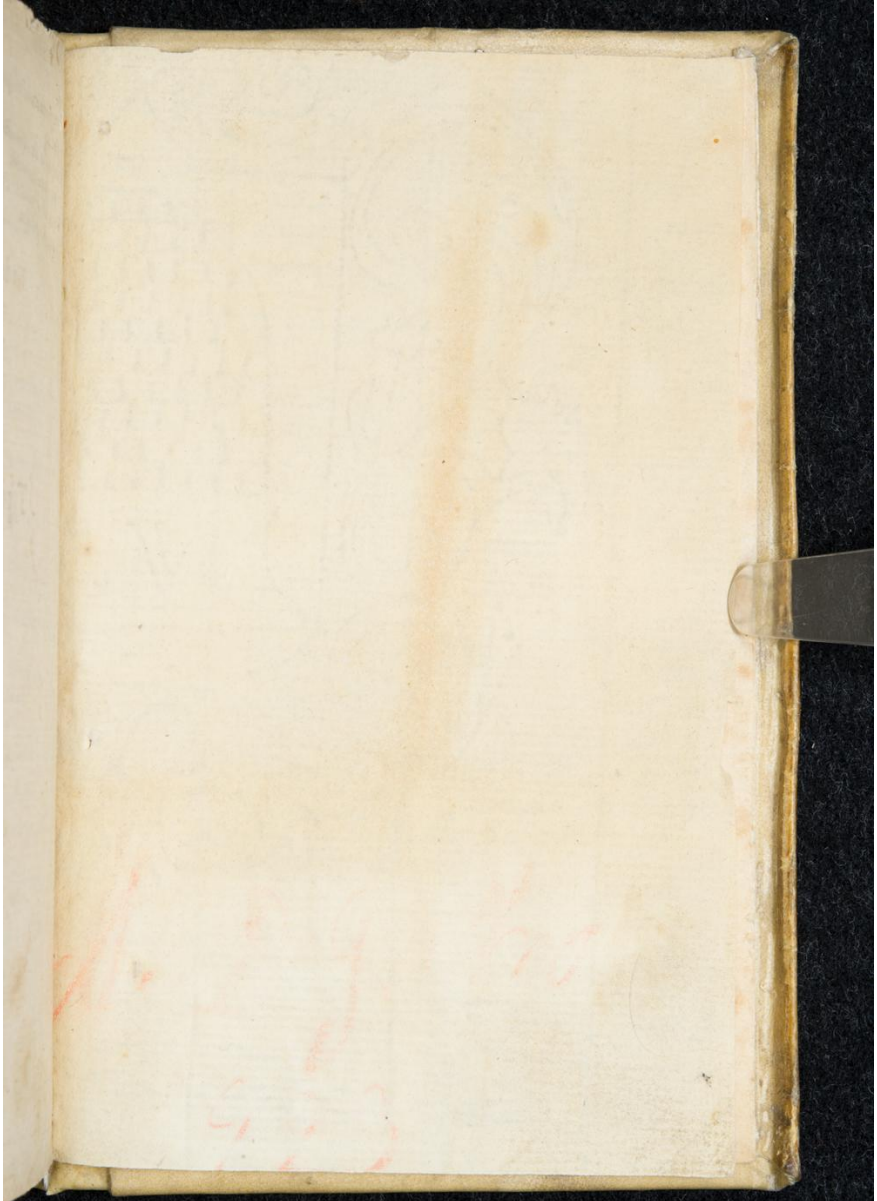
Fin de la Table.

Typis Radæi

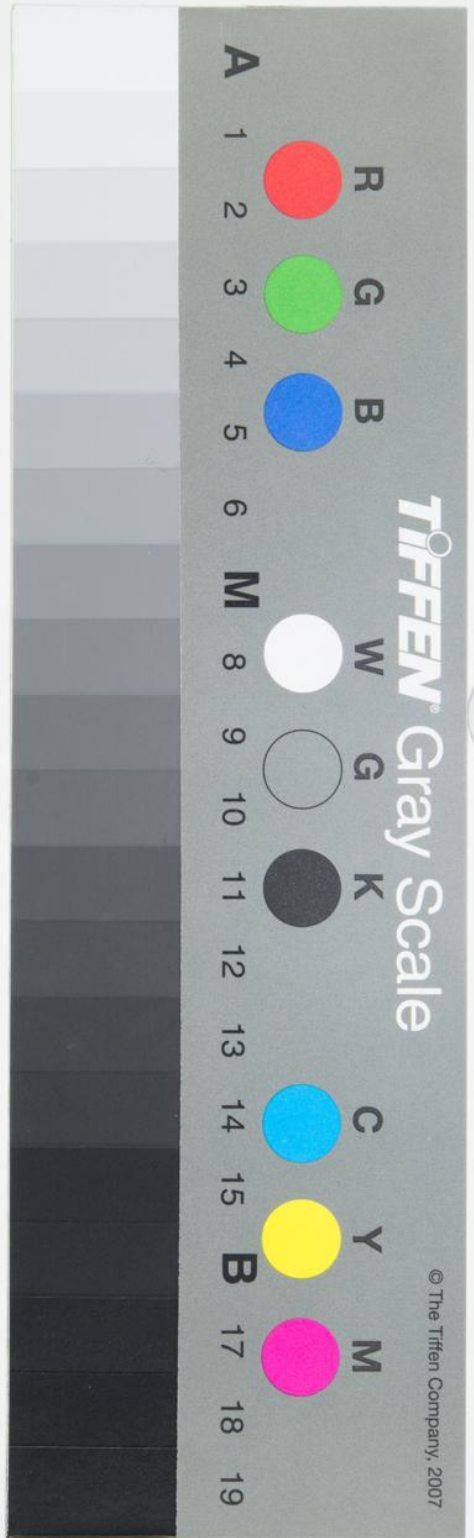
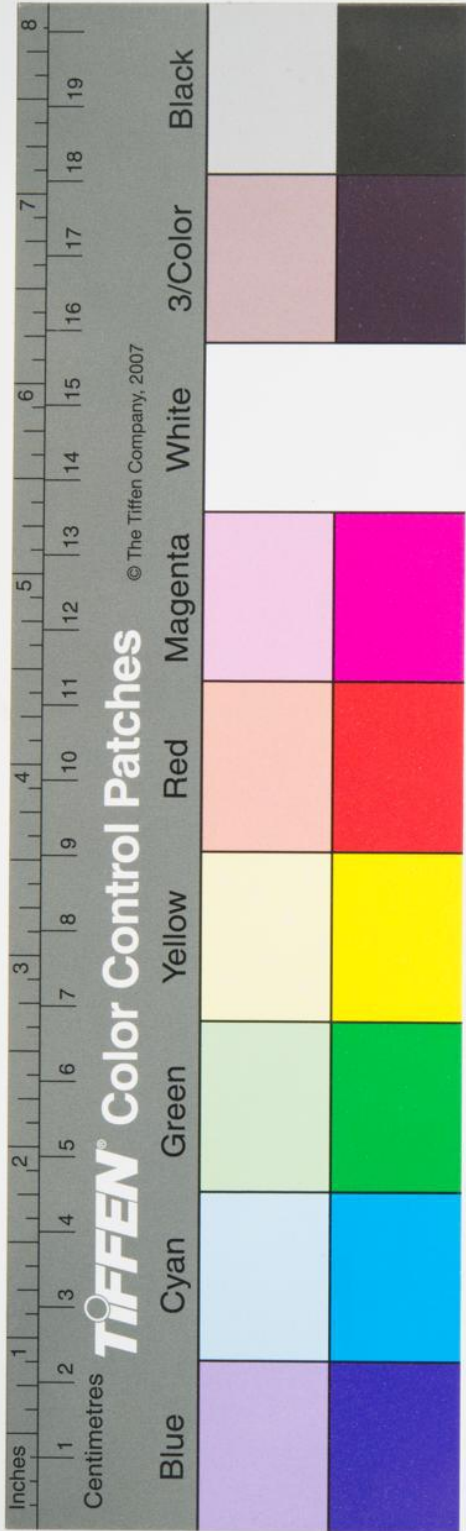
26  
L'ame humaine est un temple de Dieu, et par conséquent  
elle doit être sainte et pure. C'est pourquoi il faut  
se garder de tout ce qui peut la souiller et la corrompre.  
C'est la raison pour laquelle Dieu a donné à son peuple  
des commandements et des lois, afin qu'ils puissent  
conserver sa sainteté et sa pureté.

Ein deutsches Table.

Christus Radix







A. Lit. 468

Neuzeitl. Skizzen

Maig. permissio

Tiron, Tyrone, Anthoine

Recueil de nouvelles

Mit 18 Holzschnitten

Erste Ausgabe

CoranESCO 21522

Fay III, 962

Sehr selten. Nicht i. d.

Bibl. Natl.; PM; 7 Ex i. NUC

O. i. Brunet



